



LES DERNIERS CHARRUAS

PAR

PAUL RIVET

Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris.
Secrétaire Général de la Société des Américanistes.

Au cours des années 1832 et 1833, quelques Indiens Charruas, derniers survivants de la fameuse tribu indienne de l'Uruguay, furent amenés en France; jusqu'ici, personne ne s'est préoccupé de faire l'histoire de cette émigration forcée, ni de rechercher les traces que l'arrivée de ces "sauvages" a pu laisser dans la littérature scientifique ou dans la presse de l'époque. Étant donnée la pénurie des renseignements que nous avons sur les Charruas; une telle enquête valait la peine d'être faite; je l'ai donc entreprise et ce sont les résultats qu'elle m'a donnés, que je me propose d'exposer dans ce mémoire. On jugera sans doute, et avec raison, que ces résultats sont assez maigres. J'avoue que j'attendais mieux. Il est certain que le goût des études ethnologiques n'était pas encore très développé à cette époque, pourtant si proche de la nôtre; rien ne marque mieux le progrès réalisé dans cette voie au cours des cent dernières années que la pauvreté et la médiocrité des observations faites sur les Charruas pendant leur séjour en France.

Le premier Charrua (1) qui passa l'Atlantique fut rame-

(1) On lit dans *Le National* (Paris, 4^{ème} année, N.^o 185, 4 juillet 1833): "Un Charrua amené... en France sur la *Favorite*, et mort depuis" à Toulon, a assuré à M. Roux-Martin, chirurgien-major du bâtiment,

né par le lieutenant de vaisseau Louis, Marius, Barral, commandant la gabare "L'Émulation" qui avait été chargé d'une mission hydrographique sur les côtes du Brésil et du levé détaillé du Río de la Plata. (2) Parti de Montevideo le 16 janvier 1832, ce navire arriva à Toulon le 19 avril. Le commandant avisa le même jour, en ces termes, le Ministre de la Marine de la présence à son bord de l'insolite passager: "M'étant trouvé à Montevideo à l'époque de la dernière expédition du général Fructuoso Rivera contre la nation indienne des Charruas, j'ai pensé qu'il serait peut-être agréable à Votre Excellence d'offrir au Ministre de l'Intérieur un des individus de cette nation, choisi parmi ceux qui furent faits prisonniers. En conséquence je sollicitai et j'obtins du gouvernement de la République de la bande orientale de l'Uruguay, un indien-charrua, de l'âge de 18 à 20 ans, et l'embarquai sur "L'Émulation" le 15 janvier, veille de mon départ pour France. Il est maintenant à Toulon à la disposition de votre Excellence. . . L'Indien Ramon Mataojo, ainsi nommé à cause de la rivière de Mataojo-grande où il fut pris, est marié à plusieurs femmes. En arrivant à bord, il forma le projet de refuser toute nourriture pour me forcer à emmener ses femmes. J'en parlai aussitôt à M. le Capitaine Versillac qui avait eu la bonté de faire les démarches nécessaires à l'embarquement de cet indien; il me rassura en me disant que l'amour des Charruas pour leurs femmes était peu durable. En effet, les jours suivants Mataojo mangea et parut s'accoutumer à son veuvage. Comme

" qu'il avait tâté six fois de la chair des blancs. . . ". Il y a là une confusion évidente avec le Charrua, dont je donne ici l'histoire. Dans le rôle d'équipage de la Favorite, pour les années en question, il n'y a pas de médecin du nom indiqué, tandis que le médecin de l'Émulation s'appelait Charles Jean-Baptiste Roux, fils de Jean, Joseph, André Roux-Martin.

(2) *Journal de la Marine, des Colonies, des Ports et des Voyages*. Paris, t. I, 1ère partie, N.º IV, juillet 1833, p. 32. "L'Émulation" était une gabare de 380 tonneaux.



Vacuabe.

Guyunwa.

Vaimaca-Pien.

Jenague.

Fig. 1. — Groupe des Indiens Charrúa
amenés en France par M. de Curel.

“ il était rempli de vermine, je lui fis couper les cheveux, ce
“ qui parut encore le contrarier extraordinairement. (3)

“ J'aurais désiré conserver les habillemens ou plutôt les
“ lambeaux dont Mataojo était au quart couvert, mais une
“ considération semblable à celle qui m'avait décidé à faire le
“ sacrifice de sa chevelure, me décida à faire celui de ses vête-
“ mens. Je le vêtis avec des hardes du bord.

“ Je rapporte en France, Monsieur le Ministre, une lance
“ prise aux Charruas. Il m'a été impossible de me procurer un
“ arc, un lacet à boules et des flèches de cette nation sauvage.
“ Cette lance est aussi à la disposition de Votre Excellence.

“ Je trouve la plus grande conformité entre la corpulence
“ et la figure des Charruas et ceux des indiens de la Terre de
“ Feu qu'a amenés M. le capitaine King en Angleterre. Si j'en
“ croyais Mataojo, la chair humaine serait de son goût et sa
“ nation serait anthropophage comme celle des indiens de la
“ Terre de Feu. Lorsque Mataojo sera à Paris, et qu'il pourra
“ s'exprimer clairement, on recueillera de lui des notions qui
“ aideront à connaître les indiens auxquels il appartient. L'ac-
“ quisition de cet indien sera donc, Monsieur le Ministre, pré-
“ cieuse, sous le double rapport de l'histoire naturelle et de
“ celle de l'homme en particulier.” (4)

A cette lettre, le commandant Barral joignit une “Noti-
ce sur les indiens Charruas”, extraite de l'ouvrage de Azara
(Cf. Pièce I de l'Appendice), suivie d'une note “Sur Mataojo,
pendant la traversée”, que je reproduis:

“ L'Indien Charrua Mataojo pendant la traversée, mon-
“ trait une grande joie en appercevant des navires, et était
“ souvent le premier à nous les désigner du doigt. Il n'a ja-
“ mais voulu travailler et lorsqu'on l'y engageait il se mettait

(3) Certaines tribus indiennes considèrent en effet comme un grave affront d'avoir la tête rasée. Cf. *Relaciones geográficas de Indias*. Madrid, t. III, ps. 218-219.

(4) *Archives nationales*. Marine BB¹ 546. Dossier “Émulation”, N.^o 23.

“ à pleurer en disant: *je suis pauvre*. Il mangeait la viande crue
“ avec avidité: il a pris le maître d'équipage en grande amitié,
“ et a voulu plusieurs fois lui visiter les parties sexuelles; il cro-
“ yait lui faire un compliment en lui disant qu'il se marierait
“ avec sa femme en arrivant en France: il a souvent deman-
“ dé s'il y avait des chevaux dans notre pays.”

Contrairement à l'espoir légitime du commandant Barral, Ramon Matajo ne fut pas conduit à Paris. Le Ministre de la Marine, et des Colonies, le Comte de Rigny, écrivit certes, dès le 2 mai, à Cuvier, alors secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, en joignant à sa lettre copie du rapport du commandant de “L'Émulation”, (5) mais, dans une lettre adressé le même jour à son collègue de l'Intérieur, (6) perçoit surtout son désir d'être débarrassé au plus vite du matelot, exotique: “Je prie Votre Excellence de me faire connaître la destination à donner à cet étranger qui ne peut rester à la charge de mon Département”. (7) Il est probable que le Ministre de l'Intérieur se désintéressa de l'affaire; du moins, il a été impossible de trouver trace de sa réponse.

L'Académie des Sciences reçut communication de la lettre de M. de Rigny dans sa séance du 7 mai. (8) Il ne semble pas que sa curiosité ait été éveillée par la nouvelle qui lui était transmise.

La presse montra la même apathie. Je n'ai en effet trouvé que trois périodiques où aient été reproduits des extraits du

(5) *Archives de l'Académie des Sciences*. Séance du 7 mai 1832.

(6) Le comte d'Argout.

(7) *Archives nationales*. Marine BB² 243, fol. 281. Sur la minute de la lettre, la phrase suivante a été barrée: “M. Barral pense qu'en le (Matajo) faisant venir à Paris, l'histoire naturelle et celle de l'homme en particulier feraient une précieuse acquisition”. Cette suppression montre que le Ministre ne partageait sans doute pas cette opinion.

(8) *Institut de France. Académie des Sciences. Procès-verbaux des séances tenues depuis la fondation de l'Institut jusqu'au mois d'août 1835*. Hendaye, Imprimerie de l'Observatoire d'Abbadia, t. X, 1922: Années 1832-1835, p. 60.

rapport du commandant Barral. (9) Je me contente de reproduire ici les quelques phrases qui ne sont pas la répétition de celles du commandant:

" Les Charruas, qui formaient autrefois une nation puissante, sont maintenant réduits à un petit nombre de familles; mais leur aversion pour les étrangers est encore la même qu'au premier temps de la conquête; et s'ils ne peuvent plus se flatter de l'espoir de chasser hors de leur pays ces intrus, de détruire leurs établissemens, du moins ils les harcèlent de leur mieux. Apparaissant tout à coup près de quelque ferme isolées (*sic*), ils en égorgent les habitants, et après s'être emparé de ce qui peut être emporté, ils détruisent le reste, incendient les édifices, renversent les clôtures, coupent les jarrêts aux animaux domestiques qu'ils ne pourraient emmener dans leur retraite précipitée, et en un mot font tout le mal qu'ils peuvent faire. Il est assez difficile d'user envers eux de représailles, car maintenant on ne sait trop où les aller chercher. Comme ils n'ont jamais eu beaucoup de goût pour l'agriculture, ils sont peu attachés au sol, et maintenant qu'ils ont des chevaux, s'ils craignent d'être inquiétés dans un lieu, ils se transportent sans regret en un autre, puisqu'ils ne laissent que de misérables cabanes qu'ils peuvent reconstruire en deux jours. Cependant malgré les facilités que leur donne ce genre de vie à demi nomade, pour échapper aux poursuites des créoles, ceux-ci, lorsqu'ils ont été trop longtemps tourmentés, décident le gouvernement à entreprendre quelque expédition dont le succès dépend de la promptitude qu'on met à l'exécuter. . . Il ne paraît point qu'ils (les Charruas) font usage de flèches empoisonnées. (10)

(9) Indiens de l'Uruguay (*sic*). *Revue encyclopédique*. Paris, t. LIV, avril-juin 1832, pp. 574-575; Des Charruas. *Mémorial encyclopédique et progressif des connaissances humaines*. Paris, t. VI 1832, pp. 103-105; Notice sur les Indiens Charruas. *Nouvelles Annales des voyages et des sciences géographiques*. Paris, t. LIV, 1832, pp. 262-265; Le Charrua Ramon Matajojo. *Ibid.*, pp. 388-390.

(10) Indiens de l'Uruguay. *Revue encyclopédique*, op. cit., p. 574-575.

" C' (Mataojo) est un homme d'une stature moyenne,
 " d'une grosseur proportionnellement plus forte et dont tous
 " les membres présentent l'image de la force; sa couleur est
 " marron un peu clair, ses cheveux noirs, plats et gras-
 " remplis de vermine...; il a les pieds petits, les mains mi-
 " gnonnes et fort jolies, la tête grosse et le visage bouffi; l'ex-
 " trême proéminence des os des mâchoires lui donne cet as-
 " pect. Son nez est petit, camus, et ne dépasserait guère une
 " ligne qui joindrait les deux pommettes des joues. Ce sau-
 " ge a les yeux petits, ombragés de grands sourcils, et la vue
 " d'une extrême finesse. Il n'a de barbe ni poils sur aucune
 " partie du corps.

" Ramon, qui était marié à cinq femmes, comme lui pri-
 " sonnières de guerre à Montevideo, parle et comprend un peu
 " l'espagnol; n'ayant pu obtenir qu'on embarquât avec lui ses
 " femmes, il passa les premiers jours de la traversée dans une
 " impassibilité remarquable. Il pleurait quelquefois quand on
 " le contrariait, en disant qu'il était *pauvre*. Il se familiarisa
 " cependant peu à peu, et enfin il voulut bien sourire. Ce sau-
 " vage mit sans répugnance les vêtements qu'on lui donna en
 " échange des deux misérables lambeaux de *poncho* qui le cou-
 " vraient à peine. Il eut plus de peine à s'accoutumer aux sou-
 " liers; sa démarche excitait alors une hilarité dont il ne se
 " formalisait pas. Ramón-Mataojo dut se contenter des vivres
 " du bord, bien qu'il lui prit parfois certaines velléités anthro-
 " pophagiques; il dit un jour très sérieusement à un jeune
 " homme imberbe et frais qu'il serait excellent à manger, et
 " il confia à plusieurs personnes de l'équipage que lui Ramon
 " avait tué et mangé dix blancs.

" Il souriait à l'idée de son arrivée en France, où on lui
 " avait promis force femmes et chevaux; sa prévoyance n'al-
 " lait guère plus loin...

" Ramon-Mataojo disait avoir vingt-neuf soleils, qu'il
" comptait sur les doigts... ". (11)

Cuvier n'eut pas le temps de s'occuper de cette affaire, puisqu'il mourut le 13 mai. Barral, qui avait quitté son commandement à son arrivée à Toulon, et avait été attaché avec le grade de Capitaine de Corvette au Dépôt général des Cartes et Plans de la Marine, rue de l'Université, n.º 13, à Paris, fit une dernière tentative; il écrivit le 7 septembre 1832 à Geoffroy St.-Hilaire, la lettre suivante: (12)

" J'ai amené de Montevideo à Toulon, sur la corvette "L'É-
" mulation" que je commandais, au mois d'avril dernier, un in-
" dien-charrua que Monsieur le Ministre de la Marine a mis à
" la disposition de feu Mr. le Baron Cuvier. Ce savant devait
" le faire venir à Paris comme objet de curiosité pour l'histoi-
" re naturelle de l'homme.

" Cet indien charrua est encore à Toulon à la disposition
" du successeur de Mr. le Baron Cuvier. Je crois que s'il pre-
" nait le parti de le faire conduire dans la Capitale, il pourrait
" l'employer au Jardin des Plantes. Les frais de route seraient
" minimes, cet indien pouvant être amené de brigade en bri-
" gade jusqu'à Paris par la gendarmerie.

" Si vous vous décidiez, Monsieur, à ce parti, il suffirait
" d'en prévenir M. le Vice-amiral Préfet maritime à Toulon,
" afin qu'il remît l'indien en question à la disposition de M. le
" Capitaine de la gendarmerie.

" J'ai adressé dans le temps à Mr. le Ministre de la Mari-
" ne une notice sur les indiens-charruas. Les journaux l'ont
" publiée, et je crois que Mr. le Ministre de la Marine l'a en-
" voyée à l'Académie des sciences. De toutes les manières, Mon-
" sieur, vous devez connaître mieux que qui que ce soit, cette

(11) Le Charrua Ramon-Mataojo. *Nouvelles Annales des Voyages*, op. cit., pp. 389-390.

(12) *Archives du Muséum national d'histoire naturelle de Paris*.

" nation d'indiens que d'Azara regarde comme une des plus
" belliqueuses de l'Amérique méridionale. Le Cap. ne King,
" au retour de son exploration de la Terre de Feu, a amené en
" Angleterre trois indiens qui m'ont paru de la corpulence,
" de la couleur, et de la conformation du mien. J'ai cru donc
" bien faire, dans l'intérêt de l'histoire naturelle, d'imiter l'e-
" xemple du Capitaine anglais.

" Je serais trop flatté, du reste, Monsieur, si vous daigniez
" accepter l'offre que j'ai l'honneur de vous faire. Je pense
" que les officiers de la marine français doivent saisir toutes
" les occasions d'augmenter les richesses de notre magnifique
" Jardin Royal."

Les professeurs du Muséum reçurent communication de cette lettre le II septembre. (13) La proposition semble les avoir assez embarrassés; ils prirent le temps de la réflexion, puis, dans leur réunion du 18 septembre, décidèrent de décliner l'offre qui leur était faite. (14) Leur réponse, dont j'ai pu retrouver la minute, (15) mérite d'être reproduite (elle est datée du 24 septembre):

" L'Assemblée des professeurs du Muséum a eu sous les
" yeux dans sa dernière séance la lettre que vous avez adressée
" à l'un de ses membres Mr. le Prof. Geoffroy St.-Hilaire
" pour lui offrir de faire conduire au Muséum, pour y être
" employé, un jeune indien Charrua que vous avez amené de
" Montevideo.

" Nous avons l'honneur de vous informer qu'il n'existe
" au Muséum aucun emploi vacant qu'il soit possible de don-
" ner à ce jeune homme et que l'état des fonds de l'établisse-
" ment ne permet pas d'en créer un pour lui.

(13) *Procès-verbaux des séances de l'Assemblée des professeurs du Muséum*, 35ème volume, séance du II septembre 1832, p. 146.

(14) *Ibid.*, Séance du 18 septembre 1832, p. 151. Dans les deux procès-verbaux, Barral est appelé Barrat. La même erreur se retrouve dans l'article paru dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, op. cit. p. 388.

(15) *Archives du Muséum national d'histoire naturelle de Paris*.

“ L'Assemblée a donc regretté de ne pouvoir accepter
“ l'offre que vous avez bien voulu lui faire et elle nous a char-
“ gé, Monsieur, de vous prier d'en agréer ses remerciements”.

Cette réponse déconcertante dut causer une amère déception au Commandant Barral. Mais, même si elle avait été favorable à son projet, elle serait arrivée trop tard.

Du fait de l'indifférence des savants et du public, Ramon Matajojo avait dû sans doute au grand ennui des autorités navales, rester à bord de “L'Émulation”, commandée par le lieutenant de vaisseau François Charles Chauchiprat. Il est inscrit au rôle d'équipage comme matelot; il fait une courte maladie, qui nécessite un séjour à l'hôpital de Toulon du 22 au 29 avril, puis il participe aux divers voyages du navire en Méditerranée. “L'Émulation” part avec des troupes le 24 juin pour Alger, y arrive le 28, quitte cette ville le 3 juillet pour rejoindre Toulon le 8, appareille à nouveau le 16 pour Nauplie et Navarin, jette l'ancre dans ce port le 25, en repart le 17 septembre et rentre à Toulon le 23, mais sans son nostalgique matelot. Ramon Matajojo était mort en mer le 21 septembre; son corps fut sans doute immergé au large, avec le cérémonial d'usage. Son acte de décès, adressé au Ministre de la Marine le 25 octobre 1832, ne fournit aucune indication sur la cause du décès. (16)

Ainsi finit la lamentable odyssée de ce pauvre “sauvage”, arraché à son pays et aux siens, dans un but scientifique, mais dont l'indifférence coupable des savants rendit le sacrifice inutile.

*
* *

(16) Tous ces renseignements sont extraits des rôles d'équipage de “L'Émulation”, conservée aux Archives du port de Toulon. Le journal de bord de “L'Émulation” n'a pu être retrouvé; il n'existe vraisemblablement plus.

Les descendants du Dr. Roux-Martin ne possèdent aucun papier relatif à Ramon-Matajojo. Je n'ai pas encore pu retrouver les descendants du Commandant Barral.

Plus tragique encore est l'histoire d'une seconde tentative pour amener en France quelques survivants des Charruas.

Le "barnum", qui tenta l'aventure, cette fois uniquement par esprit de lucre, s'appelait M. de Curel. Ancien capitaine d'état-major, attaché au Ministère de la Guerre, directeur du Collège Oriental de Montevideo, M. de Curel, après un séjour de six années en Amérique "dans les ci-devant provinces du Paraguay et de la Plata", obtint du gouvernement de l'Uruguay l'autorisation d'emmener en France quatre Charruas prisonniers à Montevideo. Il s'embarqua avec eux sur le brick "Phaéton", de 185 tonneaux de jauge, immatriculé au quartier de St. Malo f^o 44, n.^o 132^o, le 25 février 1833. Le bateau, qui appartenait à MM. Gautier et fils, armateur, et était commandé par le Commandant Jacques Peynaud, emportait un chargement de cuirs et de cornes et comptait, en outre d'un équipage de 14 hommes, treize passagers, dont M. de Curel, son fils et les quatre indiens. Ceux-ci sont inscrits dans une seule et même case du rôle d'équipage, sous les noms de Peru, Laureano, Senaqué et Micaëla Jougousa (*sic*); en regard de leurs noms, le rôle porte: "avec un passeport de la police pour les quatre", et au-dessous: "les quatre passagers compris en la présente case ont été envoyés pardevant l'autorité civile, pour la destination ultérieure". Signé: Baradère, consul de France.

On devine aisément ce que put être pour les quatre exilés la traversée sur un bateau de cette catégorie, d'ailleurs en assez mauvais état, puisque son départ de Montevideo fut retardé par le consul pour lui faire passer une visite de sécurité matérielle. (17) Le voyage dura deux mois et demi, le "Phaéton" arriva en effet à St. Malo le 7 mai 1833.

Les noms portés sur le rôle sont en partie inexacts et altérés. Les noms véritables des trois indiens étaient Vaimaca-

(17) Je dois tous ces renseignements à M. du Bouëlier, administrateur de l'inscription maritime du 2^{ème} arrondissement maritime, sous-arrondissement de St. Servan, Quartier de St. Malo, qui les a transcrits du rôle d'équipage et du journal de bord du "Phaéton". (Lettre du 18 mai 1927).

Peru, Tacuabe et Senaque, la femme s'appelait Guyunusa. M. de Curel les emmena directement à Paris et publia aussitôt une petite brochure, devenue très rare, pour annoncer leur arrivée et les présenter au public. (18) Cete brochure est ornée d'une gravure en couleur représentant les quatre captifs (fig. 1). (19) En même temps, il invitait, par une lettre qui fut lue à la séance du 3 juin 1833, (20) les membres de l'Académie des Sciences à venir visiter ses indiens, qu'il présente en ces termes:

" Ces individus faisaient partie d'une quinzaine de prisonniers
 " amenés à Montevideo, en juin 1832. Le Président de la Ré-
 " publique Orientale de l'Uruguay m'a permis d'en amener
 " quatre en Europe, choisis parmi ceux qui présentent le plus
 " d'intérêt sous les rapports physiologiques.

" Le premier était un cacique redouté; le second est un
 " de ces soi-disant médecins qui, à la prétendue science de la
 " magie médicale, joignent réellement la connaissance des *sim-*
 " *ples* propres à cicatrizer les blessures. Le troisième est un jeu-
 " ne et farouche guerrier, renommé par son adresse à dompter
 " les chevaux sauvages; le quatrième est une femme, compagne
 " du jeune guerrier.

" Ces quatre individus offrent des modèles vivans de la
 " constitution phisique et des caractères moraux si bien dé-
 " crits par le savant auteur de *l'histoire naturelle du genre hu-*
 " *main*. (21) Ce sont bien les vrais types de la *Troisième race*

(18) Arrivée en France/de quatre/sauvages charruas/par/le brick français Phaéton,/ de Saint-Malo. S. d. (1833), 16 p., in-8.^o Le titre sert d'en-tête à la p. 1, où il y a une courte note de l'auteur. Au verso: Imprimerie d'Hippolyte Tilliard,/rue de la Harpe, N. 88. Le texte commence à la page 3, avec l'en-tête suivant: Notice/sur les/indigènes de l'Amérique du Sud,/et en particulier sur la tribu des/Indiens Charruas. La relation se termine à la p. 16 (Cf. Pièce II de l'Appendice).

(19) Cette gravure a été reproduite, en couleurs également, avec des retouches, par Prichard (PRICHARD (J. C.). Histoire naturelle de l'homme (Traduction F. Roulin). Paris, t. II, 1843, pl. XXXVIII).

(20) *Procès verbaux des séances de l'Académie des sciences...* jusqu'au mois d'août 1835, op. cit., p. 275.

(21) J. J. Virey.

“ *d’hommes, dite race cuivreuse*. Leur front court et abaissé,
“ leurs yeux vifs et enfoncés, leurs narines ouvertes, leurs che-
“ veux noirs, rudes et droits, leur peau d’une teinte de cuivre
“ rouge, clairsemée de poils qu’ils arrachent, leur taille rac-
“ courcie, leurs muscles fortement prononcés tout reproduit
“ en eux le tableau des variétés de l’espèce humaine, tracé dans
“ les ouvrages des voyageurs et des naturalistes.

“ Les quatre Charruas dont il s’agit, ont apporté leurs
“ vêtements habituels, leurs armes et le peu d’utensiles à leur
“ usage dans leurs habitations nomades. Un *toldo* (ou tente
“ de joncs), fabriqué par eux, sera dressé dans l’enclos où ils
“ résident (22) pour leur servir de logement.

“ Les Charruas comprennent assez bien l’Espagnol. Un
“ jeune homme qui a longtemps vécu parmi les indiens, servi-
“ ra d’interprète aux personnes qui ne sachant pas cette lan-
“ gue voudraient néanmoins interroger eux-mêmes les quatre
“ individus offerts à leur curiosité.” (23)

M. de Curel offrait l’entrée gratuite aux Académiciens
tous les jours de midi à 4 heures sur simple présentation de leur
médaille et proposait pour la première visite le jeudi suivant, 6
juin, à onze heures du matin. En réalité, cette visite n’eut lieu
que dans la matinée du samedi 8. Voici en quels termes *Le*
Temps du samedi 8 juin, N.^o 1329, en rend compte: “Ces hom-
“ mes, d’une race si étrangère à nos climats, et à nos mœurs,
“ ont le teint couleur de cuivre rouge, la tête presque ronde et
“ les cheveux d’un noir très foncé. Le cacique Péru, âgé de 50
“ ans, porte sur le corps la cicatrice d’un énorme coup de sa-
“ bre qu’il a reçu en combattant. Malgré son air grave et son

(22) Allée d’Antin, N.^o 19, aux Champs-Élysées (Note de la lettre de de Curel).

(23) *Archives de l’Académie des Sciences*. Un résumé de cette note a été publié dans *L’Institut, Journal des Académies et Sociétés scientifiques de la France et de l’étranger*. Paris, t. I, 1833, p. 26, et dans *L’Europe littéraire, Journal de la littérature nationale et étrangère*. Paris, 1^{ère} année, N.^o 44, 10 juin 1833, p. 58.

“ visage rébarbatif, nous l'avons vu sourire à l'aspect de quelques jeunes dames qui faisaient partie de la réunion.

“ Tacuabé, le plus jeune des trois hommes, a une figure assez agréable; il était connu dans son pays pour son talent à dompter les chevaux sauvages et les taureaux. Il a donné, devant la société, un exemple de sa force et de son adresse à manier le jet des boules et du lacet dont ils se servent pour envelopper et saisir leur ennemi.

“ La jeune femme se nomme Guyunusa; elle n'est pas belle; elle n'a pas cependant le teint aussi cuivré que ses compagnons; elle est devenue la compagne de Tacuabé, qui n'a que vingt ans comme elle, après avoir appartenu au cacique Péru. Ainsi le permettent leurs moeurs; on se prend, et on se quitte chez eux quand on ne se convient plus: il n'y a pas d'autre formalité pour le mariage.

“ Le quatrième Charrua s'appelle Senaqué. Constant et fidèle compagnon du cacique pendant la guerre contre le Brésil, on le citait pour sa bravoure. Il a été blessé dans la poitrine d'un coup de lance dont on aperçoit la marque.

“ Ces quatre sauvages sont à peu près nus et accroupis autour d'un foyer sur lequel ils font griller les viandes fraîches qu'on leur sert pour nourriture. Ils ont paru d'abord un peu effarouchés de la présence de 15 à 20 étrangers. Cependant ils se sont rendus ensuite plus familiers, et comme ils parlent et entendent assez bien l'espagnol et le portugais, ils ont pu répondre aux questions qui leur ont été adressées par quelques visiteurs.” (24)

A la séance du 10 juin, l'Académie des Sciences reçut une nouvelle lettre de M. de Curel, (25) demandant “qu'il soit

(24) Cet article a été traduit quasi textuellement en allemand. *Das Ausland*. Munich, 6ème année, N.º 178, 27 juin 1833, p. 712.

(25) Cette lettre, qui n'a pas été retrouvée, fut transmise par l'Académie, le 15 juin, à Geoffroy St.-Hilaire, qui en était alors président, suivant une mention portée sur le procès verbal manuscrit de la séance.

nommé des commissaires que l'Académie pourrait charger de faire des observations sur les sauvages charruas". (26) En même temps, elle recevait de M. Virey, qui avait été visiter les Indiens le 7 juin (article du *Temps* cité plus haut), une lettre où il consignait ses premières observations (Cf. Pièce III de l'Appendice), (27) et déclarait que la nomination de commissaires lui paraissait inutile. (28) Sans tenir compte de ce désir, l'Académie désigna MM. Geoffroy de St.-Hilaire, Serres, Larrey, et Flourens, auxquels M. Edwards de l'Académie des sciences morales et politiques serait prié de s'adjoindre. (29) En outre, Geoffroy de St.-Hilaire demanda, à l'Académie des sciences morales et politiques, de nommer de son côté une commission dans le même but. Celle-ci dans sa séance du 15 juin désigna à cet effet MM. Mignet, Broussais et Villermé, (30) et en avisa le même jour l'Académie des sciences, qui eut connaissance de ces choix dans sa séance du 17. (31)

Par ailleurs, la grande presse et la presse scientifique étaient mises en mouvement. J'ai déjà signalé l'article du *Temps* du 8 juin. La nouvelle de l'arrivée des Charruas avec un résumé des observations de J. J. Virey, parut dans la *Revue encyclopédique* (32) et dans le *Mémorial encyclopédique et*

(26) *Procès-verbaux des séances de l'Académie des sciences... jusqu'au mois d'août 1835*, op. cit., p. 281.

(27) *Ibid.*, p. 281. Un résumé de cette note a été publié dans *L'Institut*, op. cit., t. I, 1833, p. 34, et dans *L'Europe littéraire*, op. cit. 1ère année, N.º 47, 17 juin 1833, p. 105.

(28) *Archives de l'Académie des Sciences*. Le désir de M. Virey est indiqué dans une annotation en marge de sa lettre.

(29) *Procès-verbaux des séances de l'Académie des sciences... jusqu'au mois d'août 1835*, op. cit., p. 281.

(30) *Archives de l'Académie des Sciences morales et politiques*. Séance du 15 juin 1833.

(31) *Procès-verbaux des séances de l'Académie des sciences... jusqu'au mois d'août 1835*, op. cit., p. 287, et *Archives de l'Académie des Sciences*.

(32) Charruas. *Revue encyclopédique*. Paris, t. LVIII, avril-mai 1833, pp. 533-534.

progressif des connaissances humaines. (33) Puis Virey publia dans *L'Europe littéraire* (34) une étude plus étendue (Pièce IV de l'Appendice), reproduite textuellement dans *Le Temps* du vendredi, 28 juin, N.^o 1349. Enfin sous la signature L. P., *Le National* donna, les 4 et 12 juillet, deux articles (35) (Pièces V et VI de l'Appendice), écrits par un observateur, qui déclare avec quelque ironie: "Cette colonie formée de trois hommes et d'une femme... a eu l'honneur d'être visitée, il y a quelques jours, par une double députation de l'Académie des sciences morales et politiques, et de l'Académie des sciences, présidées et dirigées par M. Geoffroy Saint-Hilaire, et qui, sans doute, rédigeront sur ces sauvages un rapport en forme; mais en attendant que ces messieurs aient fait un système, le public sera bien aise de trouver ici quelques faits...".

De fait, il ne semble pas que la double commission académique se soit livrée à une enquête sérieuse. On ne peut que sourire en lisant dans *Le National* du dimanche 14 juillet (4^eme année, N.^o 195) le récit d'une de ses visites aux "sauvages":

" MM. les commissaires nommés par l'Académie des sciences et celle des sciences morales, désirant juger de l'effet que la musique produisait sur les Indiens-Charruas, ont été mercredi dernier, visiter ces sauvages. M. Berton avait conduit avec lui quelques professeurs des orchestres de l'Académie de musique et du Conservatoire, parmi lesquels nous avons remarqué MM. Tulou et Meifred.

(33) Des Charruas de l'Amerique du Sud. *Mémorial encyclopédique et progressif des connaissances humaines*. Paris, t. VIII, N.^o 30, juin 1833, p. 256.

(34) VIREY (J. J.). Des Sauvages Charruas de l'Amérique méridionale. *L'Europe littéraire*. Paris, 1^{ère} année, N.^o 48, mercredi, 19 juin 1833, pp. 115-118.

(35) L. P. Les Charruas. *Le National*. Paris, 4^eme année, N.^o 185, jeudi, 4 juillet 1833; Les Charruas. Les Gauchos. 2^eme article. *Le National*. Paris, 12 juillet 1833.

“ On a exécuté d'abord, hors de la présence des sauvages, un quintetto pour cors et trompettes à piston, qui les a surpris, parce qu'ils ne s'attendaient pas à cette harmonie, mais qui n'a pas paru leur causer une bien vive impression, du moins par rapport au cacique Péru et au jeune Tacuabé, Guyunusa et le vieux guerrier Sénaqué ont laissé voir sur leur physionomie quelques marques de sensibilité, particulièrement le dernier, d'ordinaire assez impassible.

“ Bientôt, MM. les exécutans se sont rapprochés et sont venus jouer en présence des indiens des morceaux d'un style plus gai et d'un mouvement plus vif que celui par lequel ils avaient commencé; et alors, les auditeurs du désert ont paru beaucoup plus animés; ils ont surtout été fort sensibles à quelques solos de flûte et de trompette que M. Tulou et l'un des professeurs qui l'accompagnaient ont bien voulu leur faire entendre.

“ Une société distinguée, composée de membres de l'Institut, d'autres savans et de dames, a assisté à cette épreuve, et en a suivi les diverses circonstances avec un vif intérêt. Nous avons beaucoup regretté que M. Chérubini et sa famille soient arrivés un peu trop tard pour pouvoir jouir de ce spectacle, d'autant plus curieux qu'il n'est pas de nature à être répété.” (36)

Associons-nous à ces regrets du rédacteur du *Temps*. Les savans membres de l'Institut s'étant intéressés d'une façon si particulière aux réactions esthétiques des Charruas, M. Chérubini aurait peut-être pensé à recueillir quelques renseignements ethnographiques, anthropologiques ou linguistiques.

De tous les membres de la double Commission nommée par l'Institut, seul Larrey publia quelques observations anato-

(36) Cet article a été reproduit dans *Le Moniteur du Commerce*, Paris, lundi, 15 juillet 1833, N.º 68.

miques recueillies au cours de sa visite (Pièce VII de l'Appendice)). (37)

Il est vraiment attristant et déconcertant que la science officielle n'ait pas mieux profité de l'occasion qui lui était offerte de récolter des documents sur les derniers survivants d'une tribu aussi intéressante.

Il est probable que le succès escompté par M. de Curel pour sa pitoyable exhibition ne répondit pas à son attente. La maladie ne tarda pas d'ailleurs à décimer sa troupe. Senaqué tomba malade d'une "fièvre de consommation", causée principalement par "le désespoir, l'ennui et surtout le mal du pays". Sur la proposition de Flourens, l'Assemblée des professeurs du Muséum décida, le 23 juillet, qu'il serait traité aux frais du Muséum à la Maison royale de santé du Faubourg Saint-Denis; (38) une partie des fonds "destinés à l'achat des animaux rares fut affectée au paiement des frais devenus nécessaires (4 fr. par jour)". Senaqué ne profita pas longtemps de cette libéralité. Entré le 23 juillet au matin dans le service du professeur Duméril, il y mourut le 26 juillet 1833, à sept heures du soir. Voici d'acte de décès qui fut alors dressé:

" *Noms et prénoms*, Senaqué; *Pays*, Indien; *Age*, présumé cinquante-six à cinquante-sept ans; *Profession*, favori du chef de la tribu, médecin; *Lieu de naissance*, tribu des Charruas; célibataire.

" Entré le 23 juillet matin.

" Mort le 26 juillet, à sept heures du soir.

" Resté quatre jours à la Maison royale de santé."

Le corps de Senaqué fut transporté au laboratoire d'anatomie humaine du Muséum. J'emprunte ces détails à un article publié par Camus, interne à la Maison de santé, où le rédit de

(37) Races humaines. *Nouveau Bulletin des Sciences*, publié par la Société philomatique de Paris. Paris, 1833, séance de 15 juin, pp. 105-106.

(38) *Procès-verbaux des séances de l'Assemblée des professeurs du Muséum*, 36ème volume, séance du 23 juillet 1833, p. 43.

cette triste fin, de cette agonie d'un désespéré, est relaté avec une réelle émotion (Pièce VIII de l'Appendice). (39)

Cet article, qui fut reproduit par presque tous les journaux, (40) émut vraisemblablement l'opinion publique, et M. de Curel ou la personne à qui il avait cédé les Indiens, (41) sentit le besoin d'une justification. La *Revue de Paris* inséra donc une réponse à l'article de Camus, évidemment inspirée par le "manager", dont on savourera toute l'hypocrisie:

" Ce n'est pas uniquement par spéculation, mais encore
 " par humanité, que les Charruas ont été amenés en France
 " de leur propre consentement. Ils seraient morts de douleur
 " et de misère dans les cachots de Montevideo, où ils étaient
 " captifs. Aucun soin n'avait été refusé à Sénague par ses con-
 " ducteurs avant sa mort, et son cadavre n'a pas été *vendu*,
 " mais *donné* par eux, au Cabinet d'Anatomie du Jardin du
 " Roi. Les Charruas survivans sont très-heureux des visites
 " qu'ils reçoivent, surtout quand ce sont des visites de dames.
 " Leur domicile est désormais rue de la Chaussée-d'Antin, n.º
 " 27, dans un local plus digne d'eux et des personnes honora-
 " bles qui veulent bien *leur demander audience*." (42)

(39) CAMUS, interne à la Maison royale de Santé. Les derniers moments de Sénague le Charrua. *Revue de Paris*. Paris, 1ère série, t. LII, 1833, pp. 136-140.

(40) Notamment dans *Le Constitutionnel*. Paris, N.º 224, lundi, 12 août 1833, dans la *Gazette des Hôpitaux*. Paris, 6ème année, t. VI, N.º 102, 1833, pp. 392-393 et, avec quelques détails sur les Charruas, dans *Le Courrier de Lyon*, du 20 août, 1833.

(41) Il semble que les Charruas furent vendus par M. de Curel à un second manager. On lit en effet dans un article de l'époque que M. de Curel, "à son arrivée en France, les céda, à ce qu'il paraît, à un spéculateur des mains duquel ils passèrent dans une ménagerie". AUBOIN (Isid.). *Bella-Union. Destruction récente des Indiens Guaranis et Charruas*. *Revue des deux Mondes*. Paris, 3ème série, t. II, 1834, ps. 698-712. L'article d'Auboin a été traduit en allemand. *Die Guaraní und Charrua-Indianer*. *Das Ausland*. Munich, t. VII, 1834, ps. 980, 983-984, 991-992, 995-996.

(42) Les Charruas. *Revue de Paris*. Paris, 1ère série, t. LIV, septembre 1833, p. 60.

Deux mois après la mort de Sénaque, un second événement marqua l'histoire de la petite troupe. Guyunusa accoucha, le 20 septembre, à 9 heures du soir, d'une fillette à terme, par conséquent conçue avant le départ d'Amérique. Le récit que nous a laissé de cette naissance Tanchou, mandé près de la parturiente par Flourens, (43) est sans doute un des documents les plus intéressants que j'aie trouvé au cours de mes longues recherches dans les journaux de l'époque:

" La femme des Charruas est accouchée le 20 septembre.
" Sa petite fille, le deuxième jour de sa naissance, eut une rétention d'urine; le savant M. Flourens m'écrivit à cette occasion, pour m'inviter à donner mes soins à ces sauvages éloignés de leurs forêts; avant de parler de l'enfant, je dirai un mot de la mère et de son accouchement.

" Aussitôt que Guyunusa, qui a déjà eu un enfant dans son pays, sur les bords du Rio Negro (Amérique du Sud), ressentit quelques douleurs d'enfantement, elle chercha à être seule; elle prit une corde qu'elle passa en huit de chiffre dans la double poignée d'une des portes de l'appartement lambrissé, sur le carreau duquel ils sont couchés sur des peaux et une mince paille. Guyunusa laissa cette corde assez longue, pour qu'en tirant elle se trouva presque accroupie par terre. Quand les douleurs devinrent plus vives, son mari, Vacuabé (*sic*), vient s'asseoir comme s'asseyaient les tailleurs au-dessous d'elle, de manière que la patiente pouvait elle-même s'asseoir sur ses genoux. Quand les douleurs devenaient fortes, Vacuabé se tenait tranquille, mais quand la douleur était faible, ou qu'elle était passée, il soulevait sa femme avec ses genoux et la poussait en haut; aussitôt il la lâchait pour produire une secousse, comme on le ferait pour entasser du grain dans un sac.

(43) TANCHOU. Accouchement de la femme Guyunusa (Charruas) et rétention d'urine chez sa petite fille âgée de deux jours. *Gazette des Hôpitaux*. Paris, 6ème année, t. VII, n.º 125, 1833, p. 384.

“ L'accouchement se fit en trois heures presque sans témoignage de douleur; un instant après, cette femme se leva, alla à la cheminée se chauffer en s'asseyant à terre; le même jour, comme les jours précédents et depuis, Guyunusa a fait sa toilette comme à l'ordinaire, elle s'est baigné la tête dans un seau d'eau froide; elle a eu un peu de fièvre de lait, pour cela elle ne s'est pas arrêtée un instant, mangeant de la viande presque crue quand elle avait faim, comme à son habitude.

“ La petite Charrua est venue à terme; sa tête est fort petite, ses cheveux sont d'un noir de jais et fort épais; sa peau est couleur de terre de Sienne foncée, comme celle de ses parents. Sa mère ne pouvant pas la nourrir, disait-on, on lui donna des aliments qui occasionnèrent une inflammation du ventre, et par suite du col de la vessie; de là, la retention d'urine pour laquelle je l'ai sondée. J'ai exigé que cette enfant fut nourrie par sa mère; aujourd'hui elle se porte bien.”

Tanchou n'assista pas lui-même à l'accouchement et ne fut appelé qu'à l'occasion de la maladie du nouveau-né. Ce fut une sage-femme, Madame Lesueur, qui soigna Guyunusa. Néanmoins, les détails recueillis par Tanchou dans l'entourage des sauvages sont précieux. Ils sont confirmés et complétés par les notes inédites de Dumoutier, dont je parlerai plus loin, et dont je détache celles qui ont rapport à l'accouchement de Guyunusa. Je les reproduis dans leur forme originale, en modifiant simplement l'ordre pour les rendre plus cohérentes:

“ Elle (Guyunusa), accoucha vendredi (20 septembre), à 9 heures du soir d'une petite fille.

“ Elle se plaignait lors de l'arrivée de Mme. Lesueur la tête était engagée dans l'excavation du petit bassin.

“ 1ère position de la tête.

“ A la 3ème contraction, elle accoucha. Elle avait les jambes croisées, se tenant suspendue après une courroie fixée à la hauteur de sa poitrine. Elle même a fait ses dispositions dans la journée sentant bien qu'elle allait accoucher.

“ Par terre, une peau ployée en 4 lui servait à se reposer après
“ la douleur, et alors elle quittait la courroie. Lorsqu’une dou-
“ leur revenait, Tacuabé debout derrière elle la serrait dans ses
“ bras et avec ses mains il appuyait fortement sur le ventre
“ qu’il déprimait et la faisait sauter de temps en temps comme
“ pour obliger le fœtus à descendre par son poids. Elle se plai-
“ gnait seulement pendant les douleurs et refusa obstinément
“ de se coucher, ayant précédemment accouché selon la cou-
“ tume de son pays.

“ Au moment du passage, la tête étant sortie, l’enfant
“ cria. Tacuabé pria Mme. Lesueur d’assister Michaëla; l’ap-
“ plication de la main pour soutenir le périnée n’avait pas été
“ soufferte et à cause de la position de Michaëla dont les tu-
“ bérosités sciatiques touchaient presque aux talons, il était im-
“ possible de recevoir l’enfant en avant.

“ Le cri de l’enfant ne diffère pas de celui des nôtres.

“ Lors de la délivrance qui eut lieu immédiatement après
“ l’accouchement, elle se plaignit de nouveau, reprit son at-
“ titude comme pour accoucher. Tacuabé la saisit et la pres-
“ sa plus fortement encore que la 1ère fois. Mme. Lesueur
“ ayant touché reconnut que l’implantation était en haut et
“ en arrière et par de légères tractions elle reconnut aussi qu’il
“ (le placenta) était encore adhérent; après la 2ème con-
“ traction, il se sépara. Sa forme n’offrait rien de particulier,
“ son volume n’excédait pas celui (d’un placenta), de 5 à 6
“ mois; il était parfaitement circulaire et dans une parfaite
“ intégrité. Le cordon était très volumineux, plus gros que le
“ pouce, court.

“ L’ombilic (de l’enfant) est à 2 pouces environ du pubis.

“ Tacuabé, sans qu’on le lui demanda, apporta un cou-
“ teau pour couper le cordon, une cuvette et de l’eau qu’il
“ avait tiédie pour laver l’enfant.

“ Elle (Guyunusa) ne se garnit pas, elle gît sur la paillas-
“ se entortillée dans ses peaux. Elle se lave à l’eau tiède de

“ temps en temps. Elle ne voulut pas se laver devant les assis-
“ tans; elle resta 2 heures dans sa posture avant de se laver.
“ Depuis (l'accouchement), elle n'a pas voulu se laisser tou-
“ cher.

“ Hier soir, elle était abattue, la peau habituelle, les seins
“ ne sont que peu engorgés d'un grand volume, pointus; le
“ mamelon n'est pas distinct et modérément engorgé; elle a
“ très peu de lait. L'enfant ne peut téter que difficilement à
“ cause de la forme du sein, et de la rareté du lait; on le nour-
“ rit; elle (44) a le ventre sanglé depuis l'accouchement.

“ Tacuabé est prévenant. Il donne à téter à l'enfant avec
“ un nouet de chiffons imprégné de lait; il a lavé très pro-
“ prement le linge de son enfant.

“ Tacuabé était aux petits soins pour sa femme; c'est lui
“ qui la soigne pendant la nuit; il lui donne à boire.

“ On les vit couchés sur une peau regardant l'enfant avec
“ une chandelle; ils sont très mystérieux.

“ Il (Tacuabé) aime les enfants et caraisse ma fille.

“ Tacuabé paraît sensible, ainsi que Michaela, aux cares-
“ ses qu'on donne à leur enfant.

“ Les femmes portent leurs enfants sur le dos avec un...
“ Elles se couchent pour leur donner à téter.

“ Elle (Guyunusa) tape dans le dos de l'enfant pour le
“ faire taire.”

C'est vers cette époque, probablement avant l'accouche-
ment, que les Indiens furent transférés dans un nouveau local,
rue de la Chaussée d'Antin, n.º 27.

Peu de temps après, à une date qu'il ne m'a pas été possi-
ble de préciser, mais qui doit être placée dans les derniers mois
de 1833, (45) Vaimaca, le vieux cacique, mourut à son tour,

(44) Vraisemblablement il s'agit de Guyunusa et non de l'enfant.

(45) En effet, le professeur d'anatomie humaine du Muséum présen-
ta à l'Assemblée des professeurs, à la séance du 21 janvier 1834, un plâtre
entier d'un Charrua (Senaque), et un buste (sans doute celui de Peru),

sans que j'aie pu découvrir le récit des circonstances de son décès.

Son corps fut, comme celui de Senaqué, transporté au laboratoire d'anatomie humaine du Muséum.

Il est malheureusement certain que ces morts successives furent la conséquence des conditions lamentables de vie imposées aux malheureux indiens soit par M. de Curel, soit par les individus auxquels il les avait cédés. On lit en effet, dans *Le Magasin pittoresque* de 1841 (p. 395) : "Nous avons vu... , il y a une douzaine d'années, des Indiens Charruas amenés en France sur un vaisseau marchand, vendus par le capitaine ou le sobrecargue du navire au propriétaire d'une ménagerie ambulante, et donnés en spectacle entre un éléphant et un rhinocéros. (46) L'autorité, il faut le dire, serait sans doute intervenue pour empêcher cette scandaleuse transaction si elle en avait eu connaissance; mais les Charruas, s'exprimant dans une langue étrangère, n'étaient point compris par les agents de la police chargés de la surveillance de ces sortes d'exhibitions, et avant qu'ils eussent pu apprendre le français la mort les avait délivrés d'une condition dont ils semblaient sentir l'amertume tout aussi vivement que le charbonnier manceau." (47)

moulés sur le cadavre, par M. Merlieux. *Procès-verbaux des séances de l'Assemblée des professeurs du Muséum*, 36ème volume, séance du 21 janvier, 1834, p. 131.

(46) Il est probable qu'il y a là une inexactitude. Plus vraisemblable est le détail donné par *Le Courrier de Lyon*, dans l'article intitulé: Les Charruas: Mort de Senaqué, favori du chef de la tribu et médecin, publié, ainsi que je l'ai déjà dit, le 20 août 1833: "Ils avaient pour compagne une autruche magnifique et, chose étonnante, cette souveraine des déserts se montrait plus familière qu'eux". M. de Curel avait du rapporter de l'Uruguay, en même temps que les quatre Indiens, deux nandous. En effet, il fit don au Muséum d'un ces animaux, adulte, peu après son arrivée en France. *Procès-verbaux des séances de l'Assemblée des professeurs du Muséum*, 36ème volume, séance du 18 juin 1833, p. 26.

(47) François Trouillu ou Trouillac. *Le Magasin pittoresque*. Paris, 9ème année, 1841, ps. 394-396. L'article est consacré à un "homme cornu

Plus formelle encore est la lettre suivante publiée un an plus tard, dans le même journal, à propos de la note précédente: "Les faits rapportés dans votre article ne sont malheureusement que trop exacts. . . Mais, sans avoir à les rectifier, je voudrais en ajouter quelques autres qui, par l'effet des circonstances, n'ont été connus que d'un petit nombre de personnes. . .

" Un de nos plus savants botanistes, M. Auguste Saint-Hilaire, qui a longtemps voyagé, pour l'intérêt de la science, dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, et y a fort connu les tribus indiennes, étant allé, par un acte de reminiscence bien naturel, visiter les Charruas, que l'on exposait alors à la curiosité publique dans un appartement de la rue de Rivoli, fut frappé de la manière indigne dont ces étrangers étaient traités par le spéculateur auquel ils avaient eu l'imprudence de se confier. Ce misérable, profitant de leur ignorance de nos lois, de leur abandon, de leur silence forcé, ne se faisait pas scrupule de les mettre sur le même pied que les animaux que l'on colporte dans les ménageries ambulantes de foire en foire. Le savant académicien, tout ému du scandale dont il venait d'être témoin, en fit part, en arrivant à l'Institut, à quelques uns de ses collègues. Ils jugèrent comme lui que l'humanité et l'honneur même de la France ne permettaient pas de tolérer plus long-temps une si criante injustice; mais il ne leur parut cependant pas nécessaire de faire intervenir officiellement l'Académie des Sciences dans une affaire de cette nature. Ce n'était au fond qu'une simple affaire de police, et la police aurait dû d'elle-même y mettre ordre dès le principe. M. Séguier, en sa double qualité d'académicien et de magistrat, fut donc chargé par ces messieurs, sans autre commission que celle de sa charité et de

descouvert au pays du Mayne", qui fut exhibé, sous Henri IV, comme nos Charruas, et mourut du profond chagrin qu'il conçut de cette exhibition. Ceci explique la dernière phrase de l'extrait que je reproduis ci-dessus.

“ son obligeance, de vouloir bien poursuivre près de l’adminis-
“ tration le redressement des torts causés par trop de négli-
“ gence aux malheureux Charruas. Après avoir scrupuleuse-
“ ment vérifié par lui-même la condition faite à ces étrangers,
“ et dont n’étaient point exclus, sur le moindre prétexte, les
“ coups de fouet, il alla trouver le préfet de police, et en obtint
“ sans difficulté que l’administration délivrerait ces infortu-
“ nés de leur illégitime geôlier, et prendrait à leur égard les
“ mesures que leur situation exceptionnelle réclamait. (48) Y
“ eut-il manque de zèle dans l’exécution des ordres du préfet?
“ L’exhibiteur fut-il officieusement averti par quelque agent
“ de ce qui se tramait contre lui? Le fait est que lorsque la po-
“ lice fit sa descente dans la maison où se montraient les Cha-
“ rruas, ils en avaient délogé. On sut cependant bientôt qu’ils
“ s’étaient mis en route pour Strasbourg. Le ministère de l’in-
“ térieur fut alors prié de vouloir bien s’intéresser à l’affaire,
“ et l’ordre fut transmis au préfet du Bas-Rhin de faire arre-
“ têt les voyageurs à l’instant de leur arrivée au chef-lieu. (49)
“ Le télégraphe fut même, si je ne me trompe, mis en jeu à
“ cette occasion... Tant de bon vouloir fut mis malheureu-
“ sement en défaut. Craignant vraisemblablement que les or-
“ dres de la police de Paris ne l’atteignissent à Strasbourg, l’ex-
“ hibiteur, faisant prendre à ses victimes un détour imprévu,
“ évita cette ville, et, traversant le Rhin sur quelque bateau de
“ passage, gagna l’Allemagne. C’est là que ces malheureux sont
“ allés se perdre... Je crois... me rappeler avoir ouï dire
“ qu’ils ont fini par mourir en Allemagne... J’ajouterai que
“ la nouvelle de l’arrivée des Charruas à Strasbourg, et de la
“ sollicitude de l’administration à leur égard, ayant été con-

(48) Des recherches faites dans les Archives de la Préfecture de poli-
ce n’ont donné aucun résultat. D’ailleurs, la plus grande partie de ces ar-
chives ont été détruites lors de l’incendie de la Commune, en 1871.

(49) Des recherches faites dans les Archives départementales du Bas-
Rhin sont restées infructueuses.

“ nue dans la ville, la charité de la haute société s'en était vi-
“ vement émue. Les dames, toujours si compâtissantes aux
“ vraies infortunes, avaient voulu prendre part à la réparation
“ due par la France à ces infortunés trop long-temps privés
“ dans son sein des droits sacrés de l'hospitalité: une collecte
“ avait été faite par leurs soins, et le retour du jeune couple à
“ sa terre natale, avec tous les secours nécessaires, était prépa-
“ ré, lorsque malheureusement tout ce beau dessein est venu
“ se rombre au dernier instant...” (50)

Ces deux lettres ou articles, si accablants pour l'exhibiteur, renferment toutefois des renseignements en partie in-exacts. Ce n'est pas en Allemagne que se poursuivit la douloureuse odyssée des Charruas. Ce fut à Lyon que leur misérable conducteur, prévenu sans doute de l'accueil qui l'attendait à Strasbourg, les conduisit et c'est là que Guyunusa, sa troisième victime, mourut le 22 juillet 1834. Voici en effet l'entrefilet que mon excellent collègue de la Faculté des Sciences de Lyon, M. le professeur Mayet, a retrouvé dans *Le Journal du Commerce de la ville du Lyon*, du 27 juillet 1834:

“ Une des femmes Charruas, de ces sauvages de l'Améri-
“ que méridionale amenés en France par un spéculateur qui
“ comptait sur leur présence pour imposer un riche tribut à
“ la curiosité publique et qui a été complètement trompé dans
“ son attente, vient de mourir à l'Hotel-Dieu de Lyon. d'une
“ phtysie (*sic*) pulmonaire. C'est la quatrième personne (51)
“ de cette famille qui a succombé depuis son arrivée en Europe.
“ Elle laisse un enfant et un époux que l'éloignement de leur
“ patrie va rendre doublement malheureux.” (52)

(50) Lettre au directeur. *Le Magasin pittoresque*. Paris, 10ème année, 1842, p. 48.

(51) Il y a là une erreur, Guyunusa fut la troisième victime.

(52) Cette nouvelle a été reproduite à peu près textuellement dans le *Journal de la marine, des colonies, des ports et des voyages*. Paris, t. II, n.º VI, août bis 1834, ps. 185-186.

M. Mayet a retrouvé, dans les registres de l'Hôtel-Dieu de Lyon, la trace du passage et de la mort de Guyunusa:

Gyunusa Micaela, femme de Tacuabé,
Née sur les bords de l'Uruguay, au Paraguay.
Entrée à l'Hotel-Dieu, le 22 juillet 1834, Salle Montazet, lit n.^o 9,
Décédée le même jour à 9 h. du soir.

S'il était besoin d'une nouvelle preuve de l'indignité avec laquelle les Charruas furent traités, ce document nous la fournirait de même que l'acte de décès de Sénaque. Celui-ci meurt quatre jours après son entrée à la Maison royale de santé, Guyunusa le jour même de son hospitalisation à l'Hotel-Dieu de Lyon. Ce ne furent pas des malades, mais des moribonds, que l'odieux barnum confia aux médecins.

A partir de juillet 1834, je perds la trace de Tacuabé et de sa fille. Que sont devenus ces malheureux? Combien de temps purent-ils résister aux misères de leur vie? Où s'acheva leur douloureux calvaire? Autant de questions que je dois laisser sans réponse, en souhaitant que, quelque jour, un heureux hasard permette à un chercheur plus heureux ou plus habile que moi d'écrire l'acte final de ce drame poignant.

Si les savants officiels, à l'exception de Larrey, laissèrent passer l'occasion d'une étude intéressante, quelques chercheurs se montrèrent plus avisés, et bien que les renseignements qu'ils nous ont transmis, ne satisfassent guère notre curiosité, il serait injuste de ne pas rendre hommage à leur bonne volonté. J'ai déjà eu l'occasion de citer quelques-uns de ces articles dans les pages qui précèdent. On les trouvera reproduits à la fin de ce mémoire, malgré les détails souvent oiseux qu'ils renferment, pour que le lecteur n'ait pas à se reporter à des périodiques peu connus ou peu accessibles à l'étranger.

Il me reste à signaler le travail le plus important que la venue des Charruas a suscité. Il est l'oeuvre de Dumoutier, l'an-

thropologiste qui fit partie de l'expédition de Dumont d'Urville, à bord de l'Astrolabe et de la Zélée, de 1837 à 1840. Mon illustre prédécesseur au Muséum, le professeur E. T. Hamy conservait précieusement dans sa bibliothèque les notes manuscrites de Dumoutier sur les Charruas, après les avoir fait relier. Ces notes m'ont été confiées par sa fille, Madame Pomnier, à qui je tiens exprimer ma vive reconnaissance.

Il est certain que Hamy avait l'intention de publier et de commenter ces documents, car il avait fouillé à cette intention les Archives de l'Académie des Sciences et y avait copié les quelques renseignements qui s'y trouvent consignés.

Des recherches que j'ai faites à mon tour, il ressort que le manuscrit de Dumoutier n'est qu'en partie inédit. Toute la première moitié a été en effet publiée dans une revue bien oubliée aujourd'hui, comme la science à laquelle elle était consacrée, le *Journal de la Société phrénologique de Paris* (Paris, t. II, 1833, p. 74-102), sous le titre: "Considérations phrénologiques sur les têtes de quatre Charruas". Dumoutier était en effet un phrénologiste enthousiaste. Dans une phrase qui devait terminer la partie imprimée de son mémoire, mais qui n'a pas été insérée, il proclame sa foi dans la science créée par Gall: " Si vous rapprochez les conclusions que mes honorables collègues ont déduites des observations qu'ils vous ont soumises, et si vous comparez les faits dont ils vous ont entretenu à ceux que je viens de vous exposer, n'est-il pas évident que chez les peuples sauvages, en prenant les Charruas pour exemple, comme chez les peuples civilisés, les manifestations affectives, intellectuelles et morales sont constamment en rapport avec le développement des parties cérébrales correspondantes: et bien qu'on ne puisse nier l'influence que les circonstances extérieures peuvent exercer sur le caractère aux diverses époques de la vie, néanmoins il sera l'expression de l'organisation cérébrale, et quelle que soit la défaveur ou les éloges qu'on répande sur un individu comme sur un peuple, l'organisation viendra toujours déposer pour ou contre

“ le jugement qu'on aura porté et la vérité s'éclairera du flambeau de la phrénologie. ”

Il est certain que les observations de Dumoutier eussent gagné à ne pas être aussi complètement dominées par cette foi, mais il faut les prendre telles qu'elles sont, et se consoler en pensant que, si leur auteur n'avait pas été précisément phrénologiste, il se serait peut-être contenté, comme les membres de la commission académique, d'observer la réaction des sauvages aux accords de l'orchestre de l'Opéra. (Pièce IX de l'Appendice).

J'ai soigneusement comparé le manuscrit au texte publié, et je n'ai relevé entre eux que deux légères différences que j'ai indiquées en note. Dumoutier avait également noté: “Ajouter “ à l'épreuve qu'ils (les Charruas) ont appris l'espagnol et le “ portugais depuis leur captivité”. Cette addition n'a pas été faite.

Malgré l'avis qui termine l'article du “Journal de la Société phrénologique de Paris”, il ne paraît pas que la suite en ait jamais été imprimée. Du moins, toutes mes recherches ne me l'ont pas fait découvrir. D'ailleurs, il ne semble pas que Dumoutier ait jamais rédigé cette suite, à en juger par l'état même du manuscrit. Il s'agit, en effet, de notes, souvent sans lien les unes avec les autres, écrites sur des morceaux de papier de dimensions variées, qui ont du être rédigées au fur et à mesure des observations et que Dumoutier a négligé de coordonner. M. Hamy les a divisées, avant de les faire relier, sous différentes rubriques: “Fragments sur les Charruas”, “Polémique contre Virey au sujet des Charruas. Fragments”, “Notes ethnographiques”, “Notes phrénologiques”, “Notes tirées d'Azara”.

Je crois qu'il est sans intérêt de publier cet ensemble assez incohérent, dont j'ai déjà extrait les détails relatifs à l'accouchement de Guyunusa. Je pense qu'il vaut mieux se contenter d'en détacher les faits intéressants, notés par un observateur fidèle qui écrit au bas d'une de ses notes: “J'aurais pu enjoli-

“ ver ce tableau de la vie des Charruas, et parler de leurs
“ moeurs. J'ai voulu être vrai avant tout, je n'ai parlé de rien
“ que je n'aie vu ou dont je ne me sois assuré par des enquê-
“ tes auprès des personnes qui ont demeuré dans ces contrées.”

Voici d'abord ce que Dumoutier dit à propos de chaque indien en particulier:

“ Le premier (des sauvages) est le cacique Vaimaca, sur-
“ nommé Péru, âgé d'environ 54 ans. Sa taille est tout au plus
“ de 5 pieds (162 cm. environ). A ses larges épaules, aux for-
“ mes prononcées de ses bras et de son corps, on reconnaît
“ qu'il dut être doué d'une grande force.

“ A travers la sévérité de ses traits, on voit qu'un air de
“ bonté est empreint sur sa figure, et bien que son âge et ses
“ revers aient rendu son caractère plus sombre qu'alors qu'il
“ était jeune, cependant le sourire vient encore quelquefois se
“ placer sur ses lèvres.

“ Le développement des parties antérieures de son cer-
“ veau prouve que ses facultés intellectuelles n'ont pas été au-
“ dessous de celles qui sont nécessaires pour gouverner les hom-
“ mes, aussi toute sa vie y fut-elle employée.

“ Sous quelques rapports, la conformation de sa tête se
“ rapproche beaucoup de celle que nous avons sous les yeux.
“ Le grand volume de tous les organes de la base des hémisphè-
“ res, et celui du cervelet attestent que, comme celui-ci, Péru
“ fut un homme capable de grandes actions.

“ Quelques traits de sa vie le feront mieux connaître:

“ Agé d'environ 30 ans, il est élu chef de sa tribu par
“ l'assentiment général; plusieurs actes d'une rare bravoure lui
“ avaient mérité cet honneur. . . (Ici, Dumoutier reproduit
“ les détails biographiques de la brochure de de Cürel).

“ Aujourd'hui peu communicatif, il désigne de répon-
“ dre aux questions de pure curiosité, plus ou moins indiffé-
“ rent aux regards des visiteurs, il ne descend jamais de sa di-
“ gnité personnelle, et toujours plongé dans une méditation

" profonde sous l'air le plus indolent, il roule dans sa tête de
" grandes pensées.

" Que ceux qui ne virent en lui qu'un grossier sauvage,
" abruti par l'ignorance, considèrent le développement des or-
" ganes situés dans les régions supérieures et antérieures de
" Péru, qu'ils comparent, d'après les données phrénologiques,
" le volume des masses postérieures du cerveau à celui de ses
" parties antérieures et ils ne tarderont pas à reconnaître, com-
" ment il a pu apprendre à parler assez bien les langues espa-
" gnole et portugaise, comment s'occupant sans cesse de ses
" enfants et de ses sujets, son orgueil lui fait dédaigner les vi-
" sites journalières qui lui sont faites, et solliciter une entre-
" vue avec le Roi des Français, pour lui demander un vaisseau
" et des hommes afin de pouvoir retourner en Amérique et
" venger l'honneur de sa tribu détruite.

" Ils reconnaîtront enfin un illustre captif qui a tout
" perdu, trône, armée, famille et patrie. Les insignes du caci-
" que sont une ceinture de cuir avec de petits ronds de cuir."

Voici maintenant l'inventaire des blessures ou traces d'ac-
cidents relevées sur le corps de Péru:

" Cicatrice de près de 10 pouces, de la blessure par coup
" de sabre reçue en 1832. Fracture de la 10ème côte gauche.
" Fracture du radius gauche à la réunion du $\frac{1}{3}$ supérieur avec
" les $\frac{2}{3}$ inférieurs; elle est oblique, avec légère déformation
" avec incurvation en avant. Exostose ayant environ 18 lignes
" d'étendue de haut en bas et 6 lignes de saillie, située un peu
" au-dessus du milieu de la crête antérieure du tibia droit."

Les renseignements sur Sénaque ne sont pas moins inté-
ressants:

" Agé d'environ 52 ans, (53) mort à Paris le 26 juillet
" dernier, était médecin du cacique et de sa tribu. (54) Sa
" taille était de 5 pieds 2 à 3 pouces (167 à 170 cm.). Circon-

(53) Dans une autre note, on lit: "Agé de 50 ans environ".

(54) Dans une autre note, au mot "tribu" est substitué le mot "fa-
mille".

“ férence (de la tête) : 20 pouces (54 cm.). Moulé su nature
“ (après sa mort) ; l'expression de sa figure n'est presque pas
“ altérée. Il était naturellement maigre et grand. La largeur
“ de son crâne au-dessus des oreilles est une preuve de la jus-
“ tesse des observations des phrénologues. On sait que cet
“ homme comme tous ceux de sa tribu était d'un tempéra-
“ ment très cruel. Depuis son arrivée en France, toutes ses ha-
“ bitudes étaient celles d'une personne malade et languissante.
“ Son tempérament était bilioso-sanguin. La teinte de sa peau
“ était plus foncée que celle de ses compagnons; elle est cou-
“ verte d'honorables cicatrices dont plusieurs sont les traces de
“ blessures très profondes. On sait en effet que lors de la der-
“ nière guerre, Sénaque fut renversé par une lance dont le fer
“ s'arrêta sur une des dernières vertèbres dorsales, et fut lais-
“ sé pour mort sur le champ de bataille. Il dut attendre sa gué-
“ rison des seuls efforts de la nature; mais l'altération organi-
“ que qui s'en suivit, en troublant sans cesse deux fonctions
“ essentielles à la vie fut la seule cause de sa mort après une lon-
“ gue agonie.

“ Sa physionomie différait sous plusieurs rapports de cel-
“ le des autres Charruas. Ses yeux étaient plus obliquement di-
“ rigés en haut et en dehors; son regard était sombre et abat-
“ tu. Les chagrins et la douleur étaient empreints dans les ri-
“ des profondes qu'ils avaient creusées sur son front rembruni.

“ Depuis sa captivité, il est notoire que c'est le moins
“ communicatif, soit par l'effet de sa maladie, qui le mine, ou
“ du chagrin qu'il éprouve, il garde sur tous les événements
“ passés un morne silence et lorsqu'il regarde quelqu'un, ce
“ n'est que du coin de l'oeil et à la dérobée.

“ Dédaigneux; voit tout avec un air de mépris et une
“ sorte d'indifférence qui tient de l'apathie; comme tous ceux
“ de sa race, il tient à honneur de manifester la plus parfaite
“ impassibilité.

“ Il parle peu; répond lentement et difficilement

“ Ce n'était plus ce chef altier à la démarche noble et fiè-

“ re, ou ce guerrier se dérobaux aux regards de ses ennemis par
“ la situation horizontale de son corps sur son cheval lancé au
“ galop. Ce n'était plus ce guérisseur aux paroles magiques
“ chassant l'esprit noir ou le *bitchio* de la jambe endolorie de
“ son Roi. C'était alors un héros prêt à expirer de douleur et
“ sans se plaindre, après avoir affronté cent fois la mort et les
“ misères de la vie des camps.

“ Il porte avec orgueil les insignes de son savoir médical
“ que consistent en une ceinture de cuir bigarrée de diverses
“ couleurs.

“ Il apprécie l'heure qu'il est d'après la hauteur du soleil.”

Les renseignements recueillis sur Tacuabé, qui pourtant paraît avoir été le plus accueillant des trois indiens, sont moins nombreux et souvent anecdotiques:

“ Tacuabé a construit un violon dont il joua. Il fait quel-
“ ques accords sur sa guitare et paraît aimer à faire de la mu-
“ sique.

“ Tacuabé ne sait pas se placer pour sauter; il ne sait pas
“ s'élancer, il n'a pas de jarret.

“ Depuis un jour, il joue au volant avec une adresse re-
“ marquable comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie.

“ Il a colorié des images.

“ Il a jeté son chat dans le feu, pour s'amuser de ses souf-
“ frances.

“ Il se moque de tous les visiteurs.

“ L'imitation est une des facultés très active chez Ta-
“ cuabé. Je lui ai entendu contrefaire la voix des personnes qui
“ venaient de le visiter, en se moquant d'elles sous tous les rap-
“ ports, par exemple en imitant le geste d'une personne qui
“ prend son lorgnon pour les regarder.

“ Le sens métaphorique combiné avec l'esprit de gaité
“ lui est facile et d'un commun usage. Par exemple, il se plai-
“ gnait un jour qu'il était venu très peu de visiteurs et voulait
“ faire comprendre qu'il n'avait eu que peu de profits. Alors

“ il sort son couteau de la gaine et l'en renversant, comme il
“ n'en tomba qu'une pièce de 20 sous, il regarde le ciel qui
“ était pur en ce moment: “Oh, dit-il, aujourd'hui le temps
“ n'est pas beau, car il n'est rien tombé du ciel”. Ayant sorti
“ de ma bourse une pièce de monnaie, il recommence à regarder le ciel et dit en riant: “Encore 4 heures avant le coucher du soleil; le ciel commence à être beau”. Son compagnon Péru, qui n'avait pas attaché le même sens à ces paroles, regarde aussi le ciel et semblait étonné de le voir serein.
“ Alors Tacuabé, ainsi que sa femme, se mirent à rire aux éclats en indiquant du doigt un endroit du ciel d'où la pièce était tombée.”

En ce qui concerne Guyunusa, les notes les plus curieuses de Dumoutier se rapportent à son accouchement, je les ai déjà reproduites. Les autres observations sont sans grand intérêt:

“ La tête de Michaela est élevée en hauteur.

“ Elle est moins adroite (au volant que Tacuabé), plus nonchalante.

“ Michaela sait chanter et s'accompagne de son violon.

“ Son parler est doux.

“ Les femmes portent des colliers.

“ Les femmes charruas et celles des gauchos sont dans l'usage d'aller nues en ne se couvrant que les parties génitales mais laissent à nu les mamelles. Michaela était dans cet usage avant d'embarquer; mais les matelots et autres gens de l'équipage, qui ne cessaient de la regarder, et d'en faire le sujet de toutes leurs plaisanteries, firent naître chez elle le sentiment de honte et depuis lors elle se couvrit de son manteau.”

Les renseignements ethnographiques d'ordre plus général notés par Dumoutier ont été utilisés en partie pour la rédaction de la première partie de son travail. Je n'en retiens donc que les quelques faits nouveaux:

“ Ils (les Charruas) sont généralement malpropres et

" comme presque tous les Nègres, exhalent une odeur très fétide.

" Ils sont très sobres dans leur vie habituelle excepté qu'ils sont très avides de boissons spiritueuses. (55)

" Ils peuvent supporter avec résignation les plus grandes privations, on en a vu se passer de manger pendant 4 jours, parcourir un espace de près de 100 lieues et dévorer ensuite un quartier de jeune boeuf ou de jeune vache.

" Ils aiment beaucoup le tabac et mangent nos fruits avec plaisir.

" Errants, nomades, ils passent presque toute leur vie à cheval. Ils habitent sous des tentes nommées "toldos" qu'ils changent de place chaque fois que leurs troupeaux ont consommé l'herbe des paturâges où ils se sont établis.

" Ils n'ont pas soin de leurs chevaux et ne s'y attachent pas.

" (Ils ont des) aiguilles (et des) instruments de pêche. Le lazo et les boules sont suspendus en sautoir.

" (Ils ont des) carquois (et des) flèches.

" Ils aiment les couleurs tranchantes.

" Les jeux d'adresse, de hasard . . . sont les passe-temps ordinaires.

" Il est présumable que les jeux de cartes et d'osselet ne sont pas antérieurs chez eux à l'invasion des Européens et que Tacuabé lui-même ne les a appris que chez les Gauchos qui l'ont élevé. Ce qui pourrait encore le faire croire c'est qu'ils jouent aux osselets avec les mêmes combinaisons que nous, et que comme nous à défaut d'osselets ils se servent de petits cailloux ronds ou de pierres qu'ils ont arrondies en les frottant entre leurs mains.

(55) En France, ce goût pour les boissons alcooliques avait dû encore se développer. L'article du *Courrier de Lyon*, que j'ai déjà cité, parle de leur "repas, composé de viande grillée sur quelques charbons et arrosée par des libations de mauvais cognac".

“ Quant à leurs cartes à jouer, quelques-unes ressemblent
“ aux nôtres et surtout à celles des jeux espagnols, mais, de
“ plus, il y en a qui portent des signes qui nous sont totale-
“ ment étrangers; elles sont faites avec des morceaux de peaux
“ desséchées dont ils ont rasé les poils et sur lesquelles ils ont
“ fixé les couleurs par le procédé dont ils se servent pour
“ peindre leur chilippi (*sic*) (manteaux).

“ Ils ont d'autres jeux; celui qui consiste à sauter avec un
“ os de cheval.

“ Ils indiquent le chemin par le couleur du terrain, ou de
“ ce qui s'y trouve, végétaux, rochers ou toute espèce d'acci-
“ dent.

“ Ils reconnaissent à la trace de son pas... quel animal
“ passe, son âge.

“ Leur langue, bien que peu riche d'expression, ne laisse
“ pas d'être énergique et harmonieuse. (56)

“ Les sauvages de cette partie de l'Amérique ont en géné-
“ ral une tendance bien marquée au merveilleux; on sait avec
“ quelle libéralité ils se plaisent à prodiguer des sermons, des
“ épithètes et combien ils sont ingénieux à faire des compa-
“ raisons énergiques qu'ils puisent dans l'observation des grands
“ phénomènes de la nature, ou dans les phénomènes des objets
“ de leur monde extérieur, ou dans les actes des animaux qui
“ habitent leurs forêts ou dans ceux de leurs semblables les plus
“ remarquables. Leurs expressions ne suffisent pas à l'énoncé de
“ leurs pensées, et comme nos gens du peuple, lorsqu'ils veu-
“ lent faire un grand raisonnement, ils emploient quelques ex-
“ pressions usuelles qu'ils détournent de leur sens propre en y
“ attachant un autre sens vague et indéterminé; de là l'usage
“ parmi eux de locutions toutes métaphoriques plus ou moins
“ justes selon que leurs facultés réfléchitives sont plus ou moins
“ exercées et leur jugement plus ou moins exact.

(56) Une autre note dit: “(Leur) langue (est) riche et harmonieuse”.

“ Chaque objet ou chaque individu a dans leur langue un
“ nom propre; ils ont aussi des noms communs et enfin tous
“ les éléments d’une langue complète. Pour donner une idée
“ de sa richesse, ils indiquent souvent par un nom différent
“ l’extérieur et l’intérieur d’un même objet. Ainsi, en parlant
“ de leur manteau de fourrure, ils nomment le *quillapi* ce qui
“ est en dehors et le *chilipa*, la surface qui touche à leur peau.
“ Ils disent par exemple qu’il faut étendre par terre le quilla-
“ pi, qu’il faut se couvrir du chilipa. C’est le même objet dont
“ chaque surface ayant un usage différent porte un nom
“ propre.

“ Chaque individu a son nom propre et souvent des noms
“ communs.

“ Leur numération est décimale; ils comptent avec leurs
“ doigts.

“ (Ils) marque(nt) les jours avec une raie sur un bâton.

“ Chez eux le célibat n’est pas en usage et les mariages
“ sont précoces. Les femmes n’ont qu’un époux, (57) mais
“ elles sont libres d’en changer. Cependant lorsqu’elles sont
“ mères, elles se croient obligées à la constance, à moins que
“ leur enfant ne vienne à mourir; alors elles peuvent de nou-
“ veau varier dans leur choix.

“ (Ils sont) polygames; ne s’allient pas entre frère et
“ soeur. L’adultère est à peine réprimé chez eux par quelques
“ coups de poing.

“ La syphilis ne leur est pas connue.

“ Ils n’ont aucun sentiment filial; l’enfant ignore quel a
“ été son père et celui-ci ne partage pas avec sa compagne les
“ soins que réclame l’enfance; cependant il conserve pour sa
“ géniture quelques souvenirs, mais les idées qu’il y attache
“ sont bien plutôt fondées sur les avantages matériels qui peu-

(57) Une autre note dit: “Nulle femme ne peut prendre plus d’un mari”.

“ vent en résulter que le pur amour des enfants dénué de tout
“ calcul et de vue d'intérêt.

“ Péru parlait souvent de ses enfants et de sa famille qu'il
“ désirait.

“ (Ils) respectent la vieillesse.

“ Sous le même toit sont réunis tous les individus d'une
“ même famille. Le père en est le chef et comme chaque en-
“ fant doit concourir à la prospérité commune, aussitôt qu'il
“ peut rendre les moindres services, il est utilisé.

“ Ils vivent en famille et sont d'une assez grande sociabi-
“ lité entre eux.

“ Les égards et les petits soins sont rares et ne s'observent
“ qu'en amour. (Ils sont) susceptibles de s'attacher à des per-
“ sonnes étrangères.

“ Tout le reste (de la tribu, en dehors du cacique et des
“ chefs de guerre) est confondu dans une seule classe.

“ Ils ont des lois et des droits.

“ Ils ont des jours de fête qui reviennent chaque année à
“ la même époque; les époques de la vente de leurs produc-
“ tions.

“ La gravité de la mutilation (chez les femmes) est une
“ marque ostensible des divers degrés de leur attachement, et
“ comme elles, les hommes tiennent à faire preuve de leur cou-
“ rage en se les pratiquant eux-mêmes.

“ Ils se peignent le corps de diverses couleurs et se font
“ des incisions à certaines époques de l'année, les incisions qui
“ en résultent sont des marques d'honneur.

“ Ils sont idolâtres et croient à l'existence de l'âme. Ils
“ admettent l'existence d'un esprit supérieur auquel ils ren-
“ dent hommage. Ils parlent tous d'un grand esprit.

“ (Ils) observent dans leurs funérailles quelques pieuses
“ cérémonies.

“ Ils se rappellent tout ce que la tradition leur a appris de
“ ce qu'ont eu à souffrir leurs ancêtres de la part des premiers

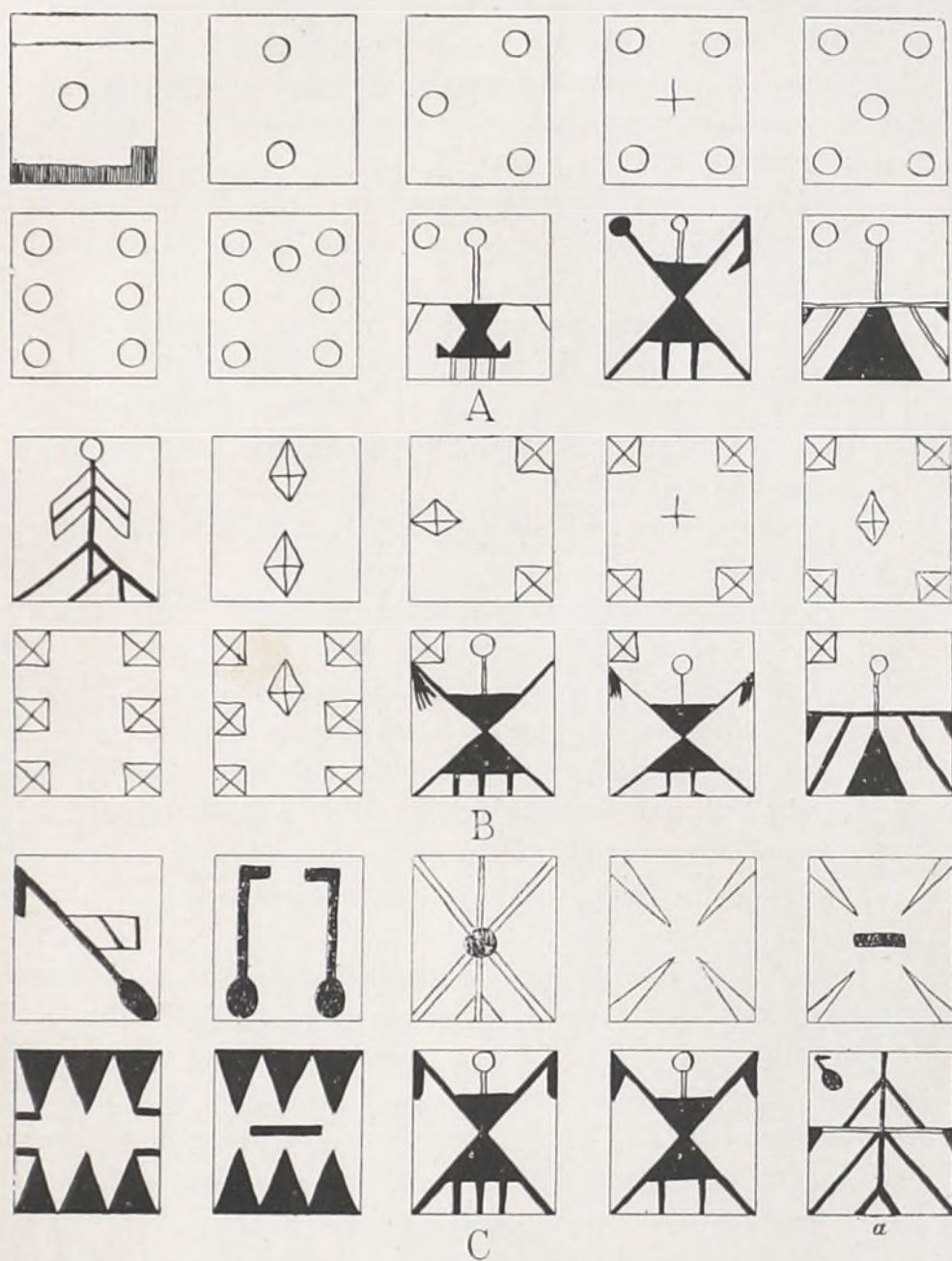


Fig. 2 — Jeu de cartes des Indiens Charrúas, d'après Dumontier

“ conquérants de l'Amérique. Dès qu'un jeune indien a atteint
“ l'âge de raison, ses parents lui racontent l'histoire de la con-
“ quête et les atrocités des Espagnols (faits qui sont plus ou
“ moins exagérés par l'imagination des narrateurs et par la
“ voie de tradition).

“ Ils sont naturellement peu communicatifs et leur dissi-
“ mulation a pu induire en erreur lorsqu'on ne les observe
“ qu'un moment.

“ Ils sont enthousiastes, exaltés et très vifs dans tous leurs
“ mouvements lorsqu'ils en ont la volonté, fantastiques.

“ Ils sont menteurs, paresseux à l'excès, passionnément
“ voleurs, (58) il est très difficile de soustraire à leur rapaci-
“ té ce qui leur fait envie.

“ Ils considèrent qu'il est *de leur devoir* de rendre le mal
“ pour le mal.

“ Absolus, ils se croient obligés de *venger* les outrages re-
“ çus par leur père; le mot vengeance est le dernier qu'un fils
“ entend prononcer à son père à l'heure de la mort. Jamais ils
“ n'ont pu supporter le joug de la civilisation. La vengeance
“ et l'esprit de représailles s'observent aussi chez leurs femmes.

“ Rien n'est plus horrible que les atrocités qu'ils commet-
“ tent lorsqu'énivrés le plus léger prétexte excite leur colère.”

Les notes de Dumoutier sont accompagnées de quelques
dessins sans légende.

L'un d'eux, tracé au crayon représente sans aucun doute
les cartes à jouer des Indiens Charruas (fig. 2). Chaque couleur
comporte dix cartes; il n'y a que trois couleurs qui soient fi-
gurées. Une note indique que la dernière carte de la 6ème ran-
gée correspond au roi. Il est évident qu'il en est de même
pour les dernières cartes des deuxième et quatrième rangées,
l'ordre étant identique pour chaque couleur.

A en juger par ces dessins, ce jeu charrua dérive du jeu
européen, mais chose curieuse, il est à la fois influencé par les

(58) Une autre note dit: "Ils commettent le vol".

modèles français et par les modèles espagnols. La première et la troisième séries correspondent aux séries "oro" et "basto" espagnoles, les signes de la deuxième série paraissent être des "carreaux". Par contre la stylisation des signes et des figures est certainement une conception charrua.



Fig. 3 — Dessin des Indiens Charrúas, d'après Dumoutier (2/3)

On a très peu étudié, à ma connaissance du moins, les jeux de cartes indigènes d'Amérique. Je ne connais sur ce sujet qu'un travail de Jiménez de la Espada, (59) que je n'ai pas pu consulter, et un article de Leotardo Matus Z. (60)

Les autres dessins du manuscrit de Dumoutier représentent un contour de pied tracé à l'encre (fig. 3) et des personnages tracés au crayon (fig. 4). Pour le premier, je n'ai aucune idée de ce qu'il signifie ni de qui il est l'oeuvre. Le second est, selon toute vraisemblance, l'oeuvre de Tacuabé, tout d'abord parce que c'était de tous les indiens celui qui avait le plus de curiosité pour les choses européennes, ensuite parce que Dumoutier nous dit qu'il avait colorié des images. Je vois dans

ces figures un essai fait par le jeune Charrua pour représenter les visiteurs dont il aimait à se moquer.

(59) JIMÉNEZ DE LA ESPADA (Marcos). Cartas sobre cartas (esto es, sobre los naipes de cuero usados por los indios patagones). *La Ilustración española y americana*, 1873, ps. 491 et 510.

(60) MATUS Z. (Leotardo). Juegos i ejercicios de los antiguos Araucanos. (Contribución al estudio de la etnología chilena). *Boletín del Mu-*

Pendant les quelques mois de leur vie ou après leur mort, les Charruas à l'exception de Tacuabé, furent moulés et ces moulages ont été conservés au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Le corps entier de Senaqué fut moulé sur nature après sa mort par M. Merlieux. Cette statue coloriée figure actuelle-



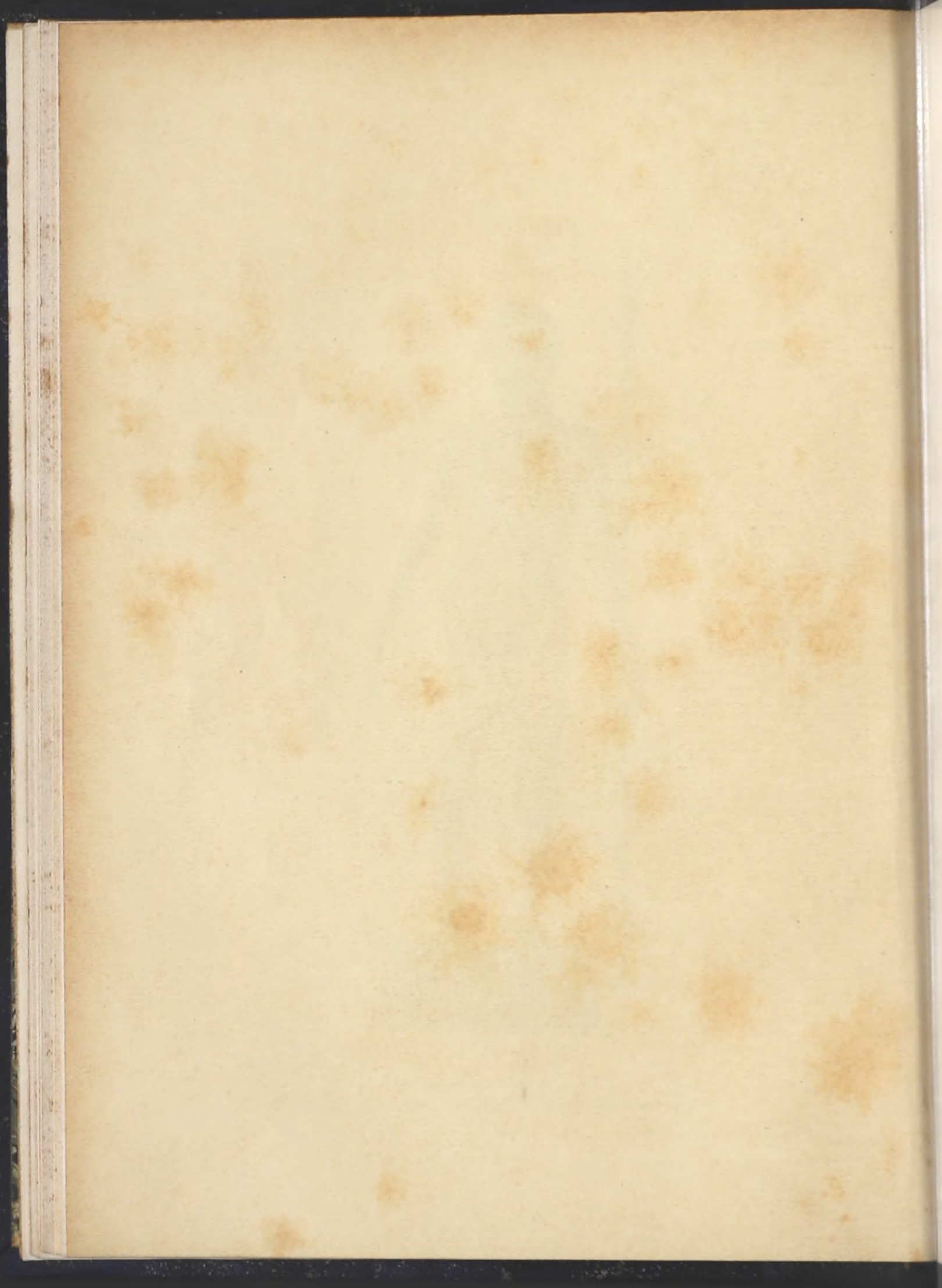
Fig. 4 — Dessin des Indiens Charrúas (?), d'après Dumoutier (12)

ment dans les collections du Laboratoire d'anthropologie, sous le n.^o 673 (figs. 5, 6, 7). L'indien porte dans la main droite une lance, qui est peut-être un des rares objets ethnographi-

seco Nacional de Chile. Santiago de Chile, t. XI, 1918-1919 (1920), ps. 162-197. Matus donne (ps. 196-197), la reproduction et la description d'un jeu de cartes araukan.



Fig. 5. — Moulage de Senaque.
(Collection du Museum national d'Histoire naturelle de Paris, n° 673).



ques des Charruas modernes que l'on possède. Cette lance mesure 177 cm. 1 de longueur et se termine par une pointe en fer, dont le talon est encastré dans la hampe et fixé par trois rivets de fer et viroles de cuivre. Elle porte deux numéros 678 et 1204, qui n'appartiennent pas au catalogue du laboratoire, mais qui sont certainement anciens.

Le buste de Vaimaca Péru, moulé aussi sur le cadavre par M. Merlieux et colorié, porte le n.^o 1115 des mêmes collections (figs. 8, 9).

Quant à celui de Guyunusa, il a été exécuté sur le vivant par Dumoutier et peint par M. Lordon; il portait le n.^o 161 de la collection Dumoutier et porte aujourd'hui le numéro 1475 des collections du laboratoire d'anthropologie (figs. 10, 11).

J'ai dit que les cadavres de Sénaque et de Vaimaca Péru furent transportés au laboratoire d'anatomie humaine du Muséum dirigé à l'époque par Flourens. Ils y furent disséqués, mais je n'ai pu retrouver dans la littérature ou dans les archives du Muséum et de l'Institut aucun travail sur le résultat de cette étude, à l'exception des travaux de Flourens (61) sur la structure de la peau de ces Indiens. L'échec de mes recherches est d'autant plus surprenant que Flourens, dans sa note à l'Ins-

(61) FLOURENS (P.). Recherches anatomiques sur le corps muqueux, ou appareil pigmental de la peau, dans l'Indien Charrua, le nègre et le mulâtre. *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*. Paris, t. III, juillet-décembre 1836, ps. 699-706. Cet article a paru également, sous le même titre, dans: *Annales des sciences naturelles*. Paris, 2ème série, t. VII, Zoologie, 1837, ps. 156-164.

Ce mémoire a été également incorporé dans le grand travail du même savant: Anatomie de la peau et des membranes muqueuses. *Archives du Muséum d'histoire naturelle*. Paris, Gide, éditeur, t. III, 1843, ps. 153-253, dans lequel sont reproduits en couleurs les cinq dessins des préparations, exécutés par M. Werner (Pl. XXIV, fig. 1-5). Je les reproduis ici (figs. 12-16). D'autre part, dans la belle collection de vélins du Muséum (vol. 65, vélin n.^o 18, fig. 3-5), j'ai retrouvé trois autres dessins en couleur se rapportant au même sujet, que je crois utile de faire figurer à côté des précédents, dont ils diffèrent, leur coloration étant restée beaucoup plus fraîche et devant se rapprocher davantage de la coloration primitive (figs. 17-19).

titut, écrit (p. 700): "J'aurai l'honneur de communiquer successivement à l'Académie les résultats de mes observations sur chaque organe principal de cete race humaine"

L'étude de Flourens a surtout pour objet de démontrer que la peau du Charrúa a la même structure que celle des races colorées et qu'en particulier "l'appareil pigmental de l'Indien Charrua... se retrouve absolument le même, dans la peau du Nègre et dans celle du mulâtre".

Il est curieux que ces conclusions aient été mal interprétées et qu'on y ait vu l'affirmation que la coloration de la peau était la même chez nos Indiens que chez les Nègres. En réalité, Flourens spécifie bien qu'il parle d'identité de structure histologique, et non pas d'identité de couleur: il note d'ailleurs que la peau du Charrua était *d'un brun cuivré*, et ceci ressort de l'examen des figures en couleur de Werner. Malheureusement, Flourens ne dit pas si les préparations ont été faites sur la peau de Sénaque ou de Péru.

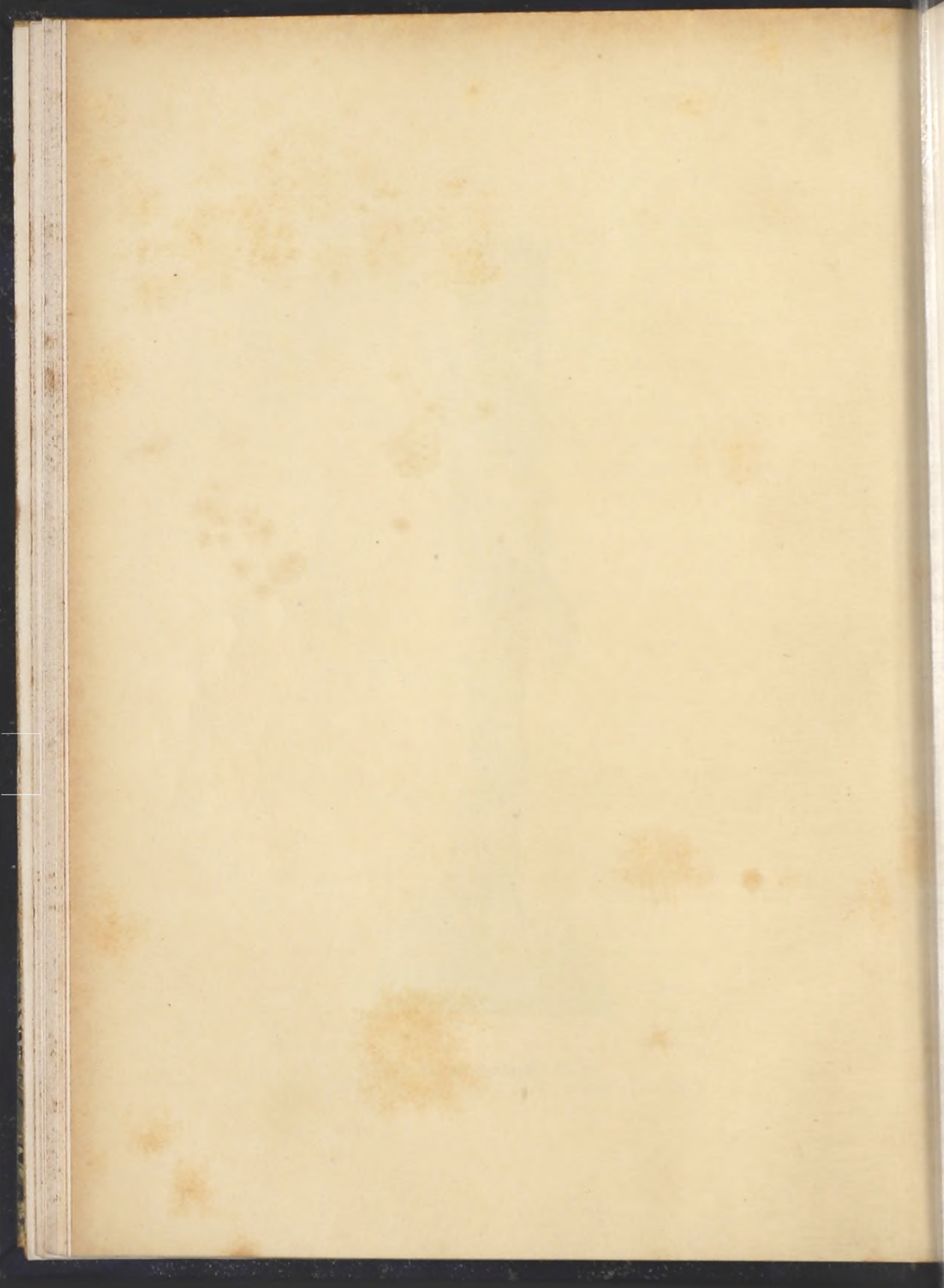
Cette question de la coloration de la peau des Charruas a été discutée par Broca. (62) Le savant anthropologiste avait classé ces Indiens parmi les peuples à peau noire ou à peu près noire, en se basant sur le témoignage de Prichard, que dit que "leur teint était aussi foncé que celui de beaucoup de Nègres", (63). Toutefois, sur le conseil de Vulpian et de Jacquart, aidés-naturalistes au Muséum, il voulut vérifier le fait. Il se rendit

(62) BROCA (Paul). Mémoire sur l'hybridité en général, sur la distinction des espèces animales et sur les métis obtenus par le croisement du lièvre et du lapin. *Journal de la physiologie de l'homme et des animaux*. Paris, t. I, 1858, ps. 433-47, 684-729, t. II, 1859, ps. 218-258, 345-396, 601-625, t. III, 1860, ps. 392-439. Cf. pour ce qui concerne les Charruas, t. I, ps. 684-685, note I. Ce mémoire a été reproduit en grande partie dans: *Mémoires d'anthropologie*. Paris, t. III, 1877, ps. 327-593, sous le titre: Recherches sur l'hybridité animale en général et sur l'hybridité humaine en particulier considérées dans leurs rapports avec la question de la pluralité des espèces humaines. Cf. aussi sur le même sujet: *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*. Paris, t. III, 1862, ps. 409-411.

(63) PRICHARD, *Op. cit.*, t. I, p. III, note.



Fig. 6. — Moulage de Senaque.
(Collection du Museum national d'Histoire naturelle de Paris, n° 673).



donc au Muséum et constata que la couleur du buste colorié d'après nature qui s'y trouvait, était simplement basanée. Il y vit aussi les préparations de Flourens, sur lesquelles il constata la couleur noire de la couche pigmentaire, et des fragments de peau prélevés sur les cadavres de Sénaque et de Péru. "L'une" de ces peaux, provenant probablement de l'individu qui a "été moulé pendant sa vie, est simplement basanée comme le" buste de la galerie, mais les autres peaux sont à peu près noires, et M. Prichard a eu raison de dire qu'elles sont aussi foncées que celles de beaucoup de nègres". Suivant Broca, le Charrua au teint clair aurait été Sénaque; il pense que ce fait peut tenir à un métissage avec les races voisines.

Cette note de Broca renferme certainement des détails inexacts. Tout d'abord, Sénaque n'a pas été moulé pendant sa vie, mais après sa mort, et il résulte de tous les renseignements recueillis pendant le séjour de la troupe en France que, loin d'être le plus clair des Indiens, il était celui qui avait la peau la plus foncée. Dumoutier le dit textuellement et son témoignage concorde avec celui du rédacteur anonyme du journal *Le National*, qui déclare que Sénaque, comme Péru, avait la peau plus noirâtre que celle de Tacuabé et de Guyunusa, et que cette teinte se rapprochait du ton des mulâtres.

Quant aux peaux à peu près noires que vit Broca dans le laboratoire particulier de Flourens, je pense que c'étaient celles des Nègres ou des mulâtres qui servirent de comparaison pour les travaux histologiques de ce savant.

En réalité, les témoignages des personnes qui virent des Charrúas en Europe ou en Amérique, sont assez concordants, en ce qui concerne la couleur de leur peau. Je les résume dans le tableau suivant:

Mataojo	{	Couleur rouge brun (Barral);
		— marron un peu clair. (Nouvelles annales des voyages);

Charrúa de de Curel	—	de cuivre rouge (de Curel);
	—	tannée ou marron, plutôt que cuivrée (Virey);
	—	marron foncé (Larrey);
	—	brune se rapprochant beaucoup du ton de la sépia (Dumoutier);
	—	cuivrée (Courrier de Lyon);
	—	terre de Sienne foncée (Tanchou);
Charrúa en général	—	brun cuivrée (Flourens);
	{	• brun-olivâtre, souvent noirâtre ou marron (d'Orbigny). (64)

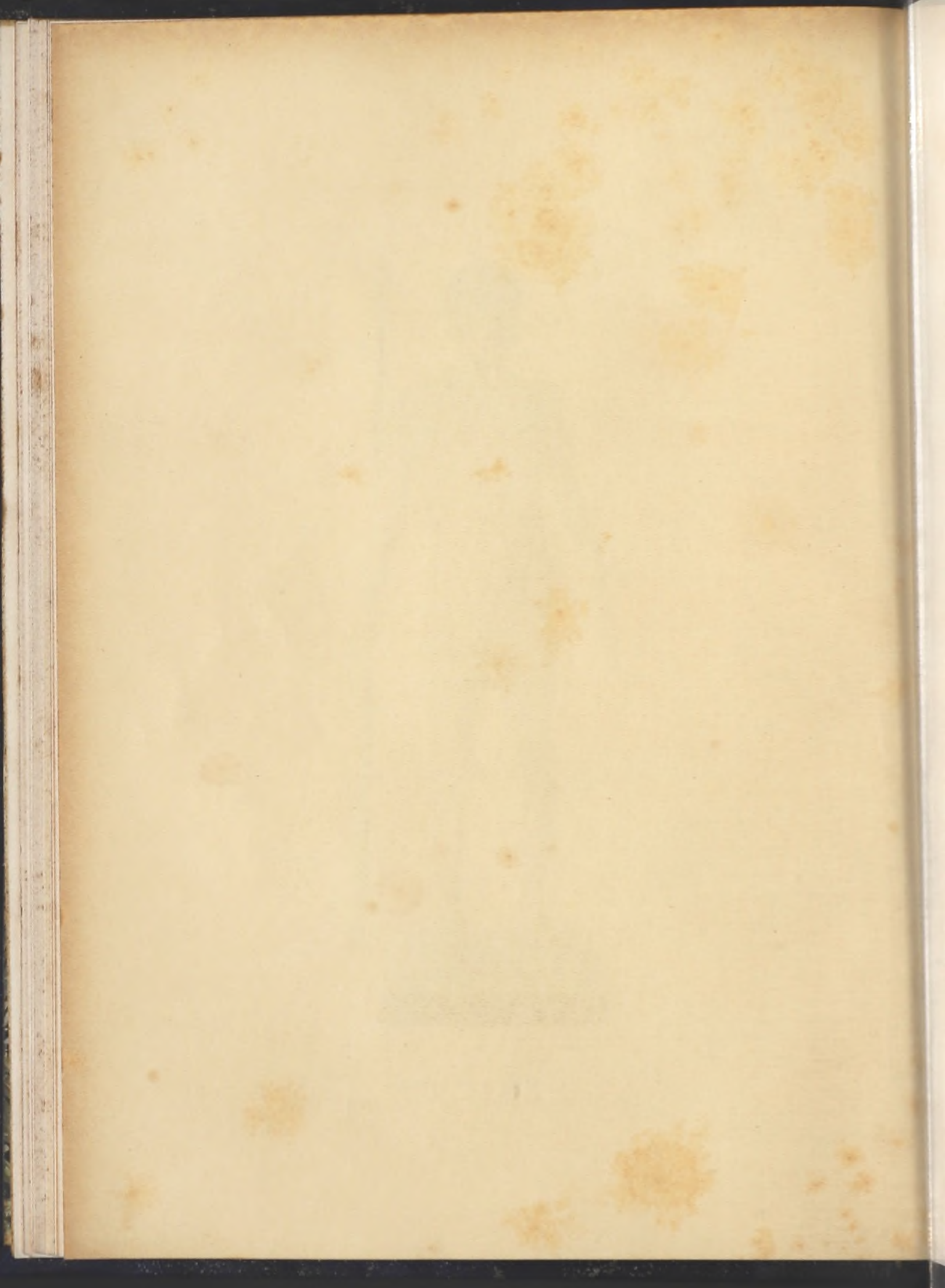
Malgré l'imprécision inévitable des termes employés, il est donc certain que les Charruas n'avaient pas un teint "aussi foncé que celui de beaucoup de nègres", et se rapprochaient bien davantage à ce point de vue des Indiens sud-américains en général, même si quelques sujets présentaient une coloration plus noirâtre que la majorité de ces derniers. D'ailleurs le moulage de Sénaque, coloré d'après nature, correspond à une teinte intermédiaire entre les numéros 23 et 24 de l'échelle classique de von Luschan et la pièce sèche, dont je vais parler au numéro 26.

Des dépouilles de Sénaque et de Péru, il ne reste dans les collections du Muséum que les parties sexuelles de Sénaque qui ont été conservées par simple momification. J'ai bien retrouvé dans un grand bocal une peau de teinte basanée conservée dans l'alcool, correspondant à toute la partie postérieure d'un individu, mais, en l'absence de toute étiquette, il est impossible de dire si elle se rapporte à l'un de nos indiens.

(64) ORBIGNY (Alcide d'). L'homme américain (de l'Amérique méridionale), considéré sous ses rapports physiologiques et moraux. *Voyage dans l'Amérique méridionale exécuté pendant les années, 1826, 1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832 et 1833*. Paris, t. IV, 1839, p. 225.



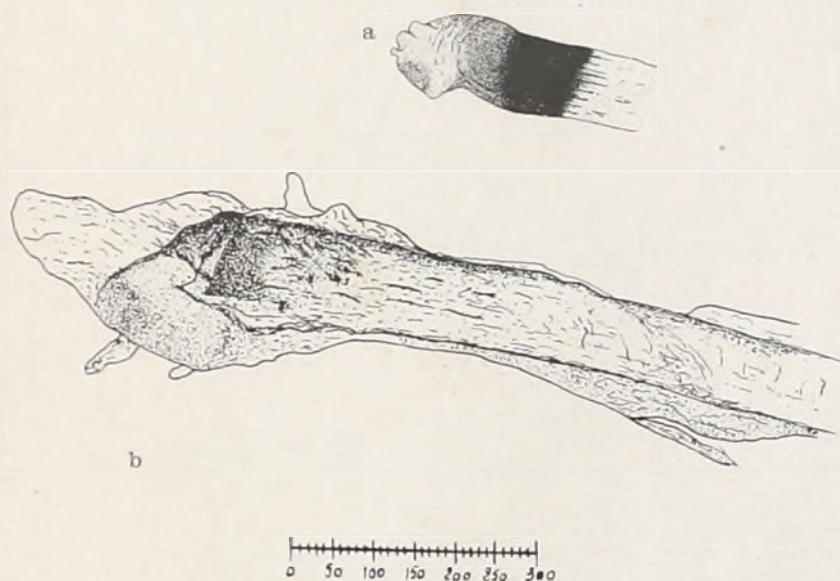
Fig. 7. — Moulage de Senaque.
(Collection du Museum national d'Histoire naturelle de Paris, n° 673).



J'ai chargé M. Clavelin, assistant de la chaire d'anthropologie, d'examiner la pièce sèche. Voici la note où il a consigné ses observations.

" Il est difficile de se rendre compte de la forme exacte des organes, la verge étant extrêmement réduite par le desséchement de la pièce, et les bourses étant au contraire distendues par le coton avec lequel elles ont été rembourrées.

" Les poils du pubis sont bien conservés, assez abondants, d'une longueur moyenne de 3 à 4 centimètres, leur couleur



Figs. 20-21 — Bulbe d'un poil du pubis de Senaque (a) et d'un Français (b)

" est châtain clair, ils sont légèrement ondés, la racine de la verge est abondamment fournie. Microscopiquement, on ne constate pas de différence notable avec ce que l'on constate chez les Européens.

" Quelques poils ont pu être arrachés avec leur bulbe et examinés au microscope. Le bulbe est normal, légèrement plus petit que chez les Européens (fig. 20-21), il présente à sa partie supérieure un gros amas de pigment, sa partie inférieure étant moins fortement pigmentée.

“ La tige a un canal médullaire interrompu, petit et très
 “ fortement pigmenté (figs. 22, 23).

“ Les coupes transversales sont toutes ovoïdes; on note,
 “ au centre, un léger amas de pigment plus ou moins foncé,
 “ suivant que la coupe intéresse une partie de la tige où le ca-
 “ nal médullaire est plus ou moins marqué. (fig. 24).

“ Il ne semble pas y avoir de différence notable avec ce
 “ que l'on observe chez les Européens, toutefois les poils du
 “ pubis de Sénèque sont plus fins que ceux d'un Français: ils
 “ mesurent en effet à peine 90 microns de diamètre, alors que
 “ la grosseur moyenne chez l'Européen est de 121 microns.”



Figs. 22-23 — Tige d'un poil du pubis de Sénèque (a)
 et d'un Français (b)

Le laboratoire d'anthropologie du Muséum possède le squelette complet de Vaimaca Péru; il est inscrit sur le catalogue sous le n.^o 6565 et provient du laboratoire de physiologie du même établissement, dont Flourens prit la direction en 1838.

Le crâne a déjà été décrit et figuré par Morton. (65) Ses principales mensurations ont été données par de Quatrefages

(65) MORTON (Samuel George). *Crania americana*. Philadelphie et Londres, 1839, ps. 137-138, pl. XIV.

et Hamy. (66) Le bassin a été étudié et reproduit par Verneau. (67) Les clavicules ont été mesurées par Pasteau. (68)

Ce squelette porte bien toutes les lésions relevées sur Péru par Dumoutier: exostose très accusée de la partie antérieure et médiane de la diaphyse du tibia droit, ne correspondant pas à

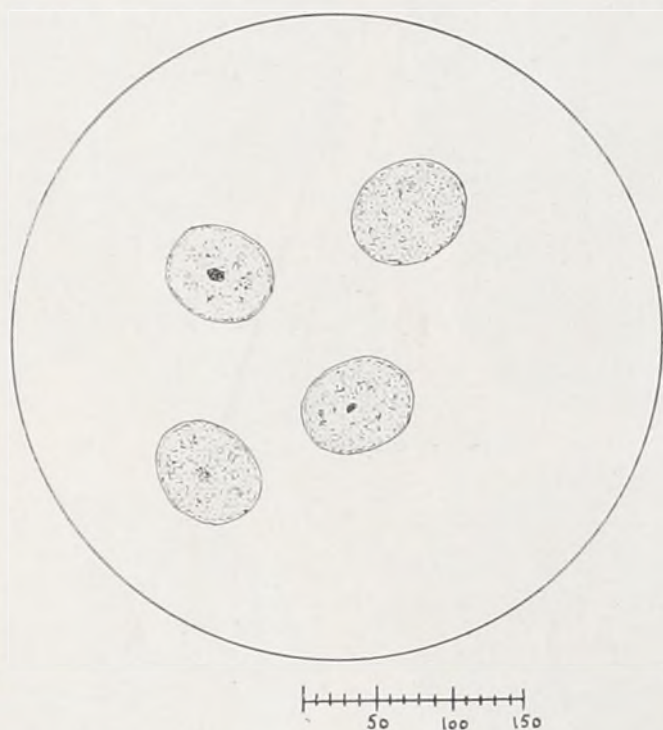


Fig. 24 — Coupe d'un poil du pubis de Senaque

une fracture; cal au tiers supérieur de la diaphyse du radius gauche; cal de la 10ème côte gauche. Il n'y a donc aucun doute sur l'identité de la pièce.

(66) QUATREFAGES (A. de) et HAMY (Ernest T.). *Crania ethnica*. Paris, 1882, p. 468.

(67) VERNEAU (R.). *Le bassin dans les sexes et dans les races*. Paris, 1875, ps. 98-100, pl. XIV, fig. 4-5.

(68) PASTEAU (Emile). *Recherches sur les proportions de la clavicule dans les sexes et dans les races*. Paris, 1879, p. 67.

Le crâne (figs. 25-28) présente une synostose presque totale de la région lambdoïdienne. Les os propres du nez sont déviés vers la gauche, déformation très visible sur le moulage de la tête. Les troisièmes molaires manquent aux deux maxillaires; au maxillaire inférieur, les deux premières molaires ont cinq cuspidés.

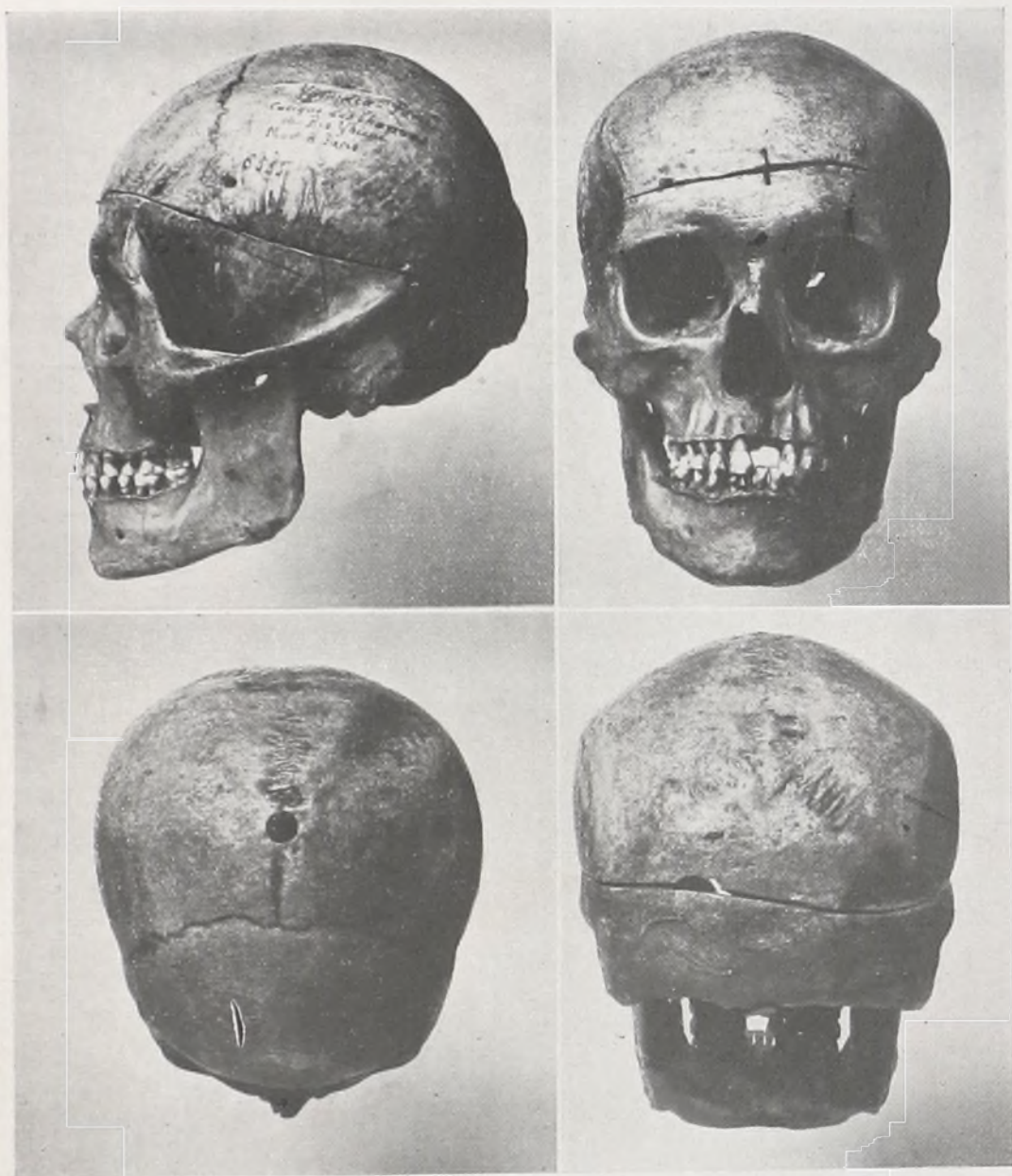
Les insertions musculaires sont toutes très fortement marquées aussi bien sur le crâne que sur la mandibule et sur le squelette en général.

Le crâne est volumineux, de forme ovoïde, peu développé en hauteur, nettement brachycéphale, la face basse et large, euryprosope, le nez haut et étroit, il est leptorhinien.

Voici d'ailleurs les principales mesures que j'ai prises sur cette intéressante pièce et les indices correspondants:

Capacité	1515 cm. ³
Diamètre antéro-postérieur	172 mm.
d° transverse	149
d° basilo-bregmatique	135
d° frontal minimum	93
d° frontal maximum	120
d° naso-alvéolaire	67
d° alvéolo-basilaire	95
d° naso-basilaire	94
d° bizygomatique	139
d° bimastoïdien maximum	130
d° bimastoïdien minimum	105
Circonférence horizontale	503 (69)
Courbe frontale	120
Courbe pariétale	118
Courbe occipitale	122
Courbe transversale	316
Hauteur du nez	48

(69) 530 mm. sur le vivant d'après Viréy.



Figs. 25-28 — Crâne de Vaimaea Peru (Collection du Museum national d'histoire naturelle de Paris, N.º 6565)

Largeur du nez	25
Hauteur orbitaire droite	35
Largeur orbitaire droite	39
Hauteur orbitaire gauche	36
Largeur orbitaire gauche	38
Hauteur naso-mentonnière	115
Largeur du trou occipital	27
Longueur du trou occipital	36
Larg. max. du bord alvéol. sup.	66
Largeur de la voûte palatine	39
Longueur de la voûte palatine	44
Long. de la flèche de la voûte palatine	52
Diamètre bigoniaque	99
d° bicondylien	126
d° bicoronoïdien	106
Hauteur max. branche montante	67
Largeur max. branche montante	41
Largeur min. branche montante	37
Hauteur symphysienne	37
Epaisseur du corps mandibulaire	17
Angle mandibulaire	114°
Indice céphalique horizontal	86.63
d° d° hauteur largeur	90.60
d° d° hauteur longueur	78.49
d° facial total	82.73
d° d° supérieur	48.20
d° fronto-zygomatique	66.90
d° nasal	45.83
d° orbitaire droit	89.74
d° d° gauche	94.73
d° du trou occipital	75.00
Rapport du volume de la face à la capacité crânienne	27.5
Angle naso-alvéolo basilaire	72.5



Fig. 8. — **Buste de Valmaca Peru.**
(Collection du Museum national d'Histoire naturelle de Paris, n° 1115).

Voici d'autre part les mensurations des principaux os du squelette:

	Droite	Gauche
<i>Clavicule.</i>		
Longueur	150 mm.	154 mm.
Circonférence au milieu de la diaphyse	38	37
<i>Humérus.</i>		
Longueur	312	310
Circonférence minima	69	62
Torsion	153°5	157°5
<i>Radius.</i>		
Longueur	248	245
Circonférence minima	42	41
<i>Cubitus.</i>		
Longueur	265	260
Circonférence minima	35	39
<i>Fémur.</i>		
Longueur totale	438	439
Longueur en position	433	434
Diamètre vertical de la tête	47	48
Diamètre transversal de la tête	47	48.5
Diamètre vertical du col	33.5	34
Diamètre transversal du col	25.5	25
Longueur du col	62	63
Angle du col	130°	129°
Diamètre sous-trochantérien transverse	34	35

	Droite	Gauche
Diamètre sous-trochantérien ant.-		
post.	26.5	26.5
Diamètre diaphysaire transverse	27	28
" " ant.-post.	30	29
Largeur épicondylienne	82	80
Torsion	18°5	17°5
Indice platymerique	77.9	75.7

Tibia.

Longueur	370 mm.	369 mm.
Largeur diaphysaire	25.5	25
Diamètre diaphysaire ant.-post.	36	36
Circonférence minima	78	77
Torsion	15°	20°
Indice platycnémique	70.8	69.4

Péroné.

Longueur	359 mm.	357 mm.
Circonférence minima	33	35

La taille du vivant reconstituée d'après la méthode de Manouvrier, (70) en partant des longueurs des os longs est de 1 m. 642, chiffre très voisin de celui qui est indiqué par Dumoutier: 1 m. 62.

Les fémurs sont très robustes, avec une ligne âpre très fortement accusée. Il en est de même des autres os, en particulier des humérus, qui ne présentent pas de perforation olécraniennne.

(70) MANOUVRIER (L.). La détermination de la taille d'après les grands os des membres. *Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*. Paris, 2ème série, t. IV, 1893, ps. 347-402.

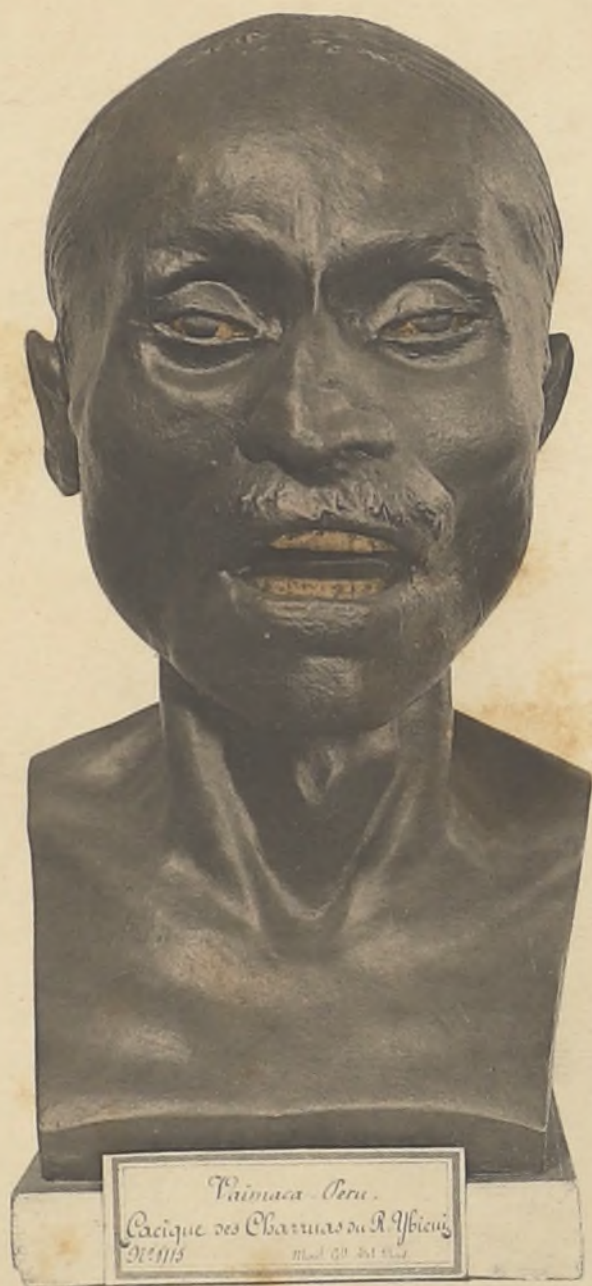


Fig. 9. — **Buste de Vaimaca Peru.**
(Collection du Museum national d'Histoire naturelle de Paris, n° 1115).

Voici d'ailleurs les indices de robusticité des divers os longs: (71)

Humérus	21.0
Radius	16.8
Cubitus	14.1
Fémur	13.1
Tibia	21.0
Péroné	9.5
Clavicule	24.6

Enfin, voici, d'après Verneau, les principales mesures du bassin:

Rapport du diamètre ant.-post. max. au diam. trans. max.	0,62
Rapport de la hauteur au diamètre transverse max.	0,80
Rapport du diam. ant.-post. du détroit sup. au diam. trans.	0,94
Distance des épines iliaques postérieures et supérieures	70
Distance maxima des crêtes iliaques (lèvre profonde)	242
Distance max. des crêtes iliaques (lèvre superficielle)	262
Distance des épines iliaques antéro-supérieures	230
— antéro-inférieures	190
Distance des échancrures ilio-pubiennes	147
Distance des épines du pubis	59
Distance des trous ischio-pubiens	55
Distance des tubercules ischio-pubiens internes	46
Distance des échancrures ischio-pubiennes	119
— ilio-sciatiques	194
Distance maxima des ischions	149
Distance des épines sciatiques	95

(71) Pour les chiffres de comparaison avec d'autres races, Cf. RIVET (P.). Recherches anthropologiques sur la Basse-Californie. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*. Paris, nouv. série, t. VI, 1909, ps. 147-253.

Déroit supérieur	{ Diamètre antéro-postérieur	115
	{ Diamètre transverse	122
	{ Diamètre oblique	121
	{ De l'art. sacro-iliaque à la symphise pub.	111
Déroit inférieur	{ Diamètre sacro-pubien	96
	{ Diamètre transverse maximum	126
Angle de l'arcade pubienne		60°
Hauteur de la fosse iliaque interne		100
Concavité de la fosse iliaque interne		8
De l'épine iliaque ant.-sup. à l'épine post.-sup.		156
Épaisseur de la crête iliaque (au tubercule du moyen fessier)		20
Épaisseur minima de l'os iliaque		2
De l'épine iliaque ant.-sup. à la symphise sacro-iliaque		86
— à l'échancrure ilio-pubienne		81
— à l'épine du pubis		125
— à l'épine sciatique		138
— à l'ischion		178
De l'échancrure ilio-pubienne à l'épine du pubis		60
De l'épine du pubis à l'angle		25
Du trou sous-pubien au cartilage de la symphise		28
Hauteur de la symphise pubienne		42
De l'épine sciatique au point le plus élevé de la crête iliaque		158
— au sommet du sacrum		44
Largeur de la portion iliaque de la grande échancrure sciatique		45
Profondeur de cette portion		36
Hauteur maxima du bassin		210
Hauteur de la cavité cotyloïde		56
Largeur —		57

De l'éminence ilio-pectinée à l'épine sciatique	82
— à l'ischion	110
De l'épine sciatique au sommet du sacrum	44
Longueur du trou ischio-pubien	52
Largeur maxima du trou ischio-pubien	35
Largeur du sacrum en arrière	92
— à la base	122
— au détroit supérieur	102
— en bas	90
Hauteur du sacrum	113
Flèche du sacrum	11
Indice sacré	107,96

Voici les conclusions que tire Verneau de ces mesures:

“ Le bassin de cet indien diffère, au premier abord, de
 “ ceux que nous allons examiner (c'est-à-dire des autres races
 “ américaines), par un évasement moins considérable du
 “ grand bassin. Le rapport du diamètre antéro-postérieur ma-
 “ ximum au diamètre transverse maximum est exactement le
 “ même que chez l'Européen, ainsi que le rapport de la hau-
 “ teur à la largeur.

“ Il se distingue de ce dernier par un élargissement infé-
 “ rieur qui porte sur tous les diamètres transverses de l'exca-
 “ vation.

“ La circonférence supérieure est un peu moins large. Le
 “ bord supérieur se recourbe peu dans sa partie antérieure; les
 “ épines iliaques antéro-supérieures sont aussi écartées que chez
 “ nous. Assez développée d'avant en arrière, la crête iliaque
 “ présente, au tubercule du moyen fessier, une épaisseur de 20
 “ millimètres.

“ Les fosses iliaques internes, au niveau desquelles l'os est
 “ plus mince que dans nos races, sont un peu moins étendues
 “ dans tous les sens.

“ Le bord antérieur offre le même développement et sa
 “ portion iliaque la même inclinaison.

“ Le diamètre antéro-postérieur du détroit supérieur
“ augmente en même temps que le diamètre transverse maxi-
“ mum diminue; malgré cela le détroit supérieur est loin
“ d'avoir une forme circulaire.

“ Le diamètre antéro-postérieur du détroit inférieur est
“ diminué, au contraire, d'une façon notable, tandis que le
“ diamètre transverse est augmenté.

“ Les épines sciatiques offrent un écartement assez con-
“ sidérable. Les dimensions de la grande échancrure sciatique
“ sont toutes réduites.

“ En avant, l'arcade pubienne montre la même ouvertu-
“ re que chez l'Européen. La distance est accrue entre les tu-
“ bercules ischio-pubiens internes, ainsi qu'entre les trous
“ sous-pubiens.

“ La portion ischio-pubienne de ce bassin est un peu plus
“ haute; la hauteur totale du bassin est pourtant moins grande.

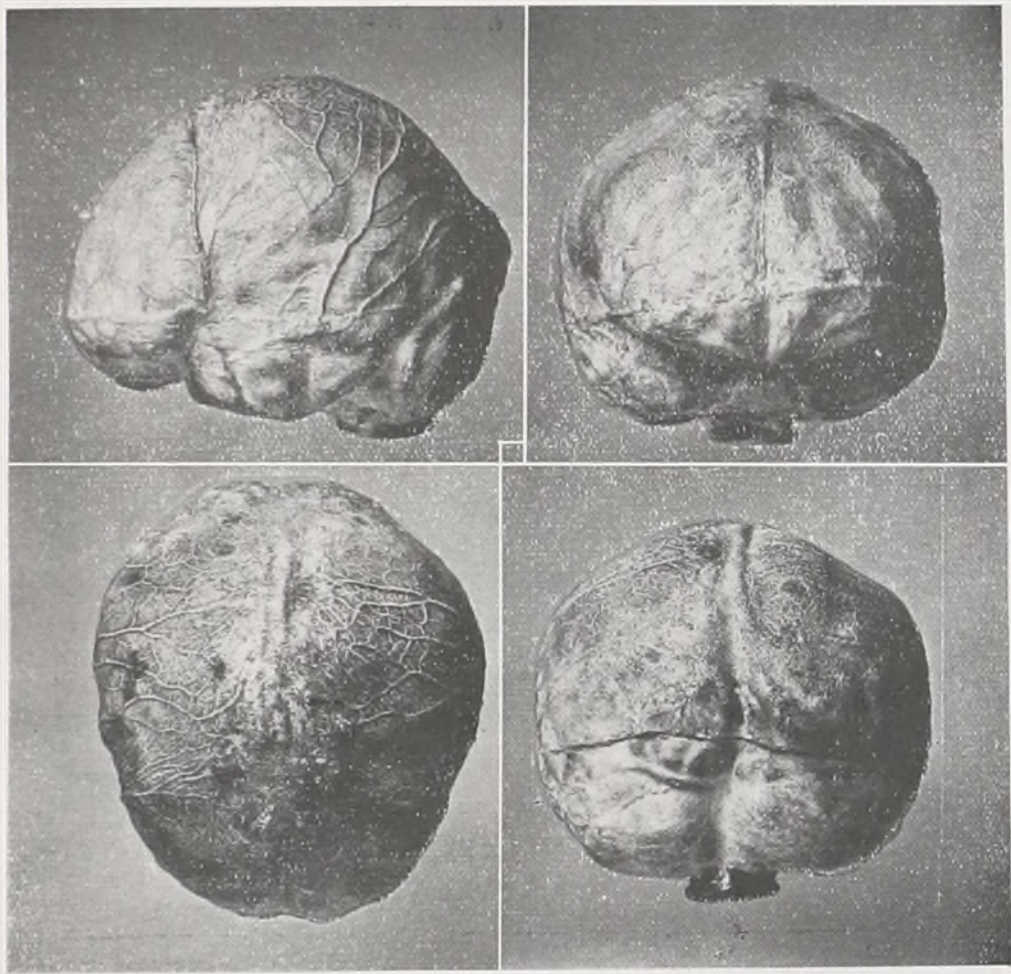
“ La paroi postérieure de l'excavation, c'est-à-dire le sa-
“ crum, est, comme la paroi antérieure, plus développée dans
“ le sens vertical. La largeur de cet os, à la base, est également
“ plus grande; quant à ses autres dimensions transversales, elles
“ sont peu modifiées.

“ La largeur de la cavité cotyloïde l'emporte sur la hau-
“ teur. La longueur du trou sous-pubien est diminuée tandis
“ que la largeur ne change pas.

“ Chez le Charrúa, les différences portent spécialement
“ sur l'excavation. Son ouverture supérieure est agrandie
“ d'avant en arrière; pour l'ouverture inférieure, au contrai-
“ re, l'augmentation porte sur les diamètres transverses.

“ Cette excavation est limitée par des parois très fortes
“ et plus développées dans le sens vertical, quoique la largeur
“ du petit bassin soit augmentée.”

Le Muséum possède enfin le moulage intracrânien de Pé-
ru (Coll. du Muséum, n.º 19246). J'en donne des reproduc-
tions suivant les différentes normes (figs. 29-32).



Figs. 29-32 — Moulage intra-crânien de Vaimaca Peru (Coll. du
Museum national d'histoire naturelle de Paris, N.º 19246)

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de rechercher les affinités ethniques des Charruas. J'ai voulu seulement y tracer l'histoire des derniers survivants de cette importante tribu et mettre à la disposition de tous des documents inconnus ou mal connus. Toutefois, il me sera permis de signaler les singulières ressemblances que le crâne du cacique Péru offre avec le type sus-brachycéphale que Verneau a décrit chez les Patagons et avec les crânes araukan de Patagonie.

Il me suffira de mettre sous les yeux du lecteur quelques mesures comparatives:

	Type patagon sus-brachy (72)	Araukan anciens de Patagonie (72)	Araukan modernes de Patagonie (72)	Charrua
Capacité	1516		1390	1515
Indice céphal. horizontal	87,71	82,76	83,27	86,63
— haut.-larg	97,11	97,16	94,51	90,60
— haut.-long	84,59	80,89	72,06	78,49
Indice nasal	49,36	48,13	49,46	45,83

Chez les Araukan du Chili, le même type est également dominant, (73) mais il y apparaît mélangé avec un autre élément dolichocéphale (peut-être appartenant à la race de Lagoa-Santa. (74)

La taille donne les mêmes résultats que les indices crâ-

(72) VERNEAU (R.). Les anciens Patagons. Paris, 1903, ps. 104-105, 111-112.

(73) LATCHAM (R. E.). Notes on the physical characteristics of the Araucanos. *The Journal of the anthropological Institute of Great Britain and Ireland*. Londres, t. XXXIV, 1904, ps. 170-180.

(74) RIVET (Paul). La race de Lagoa-Santa chez les populations précolombiennes de l'Équateur. *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*. Paris, 5ème série, t. IX, 1908, ps. 209-268.

niens. Les Araukan modernes, avec une taille de 1 m. 57 en Patagonie, (75) de 1 m. 636 au Chili, (76) et de 1 m. 603 dans l'archipel de Chiloé, (77) se rapprochent beaucoup de la taille de nos Indiens: 1 m. 62.



(75) DENIKER (J.). Les races et les peuples de la terre, 2ème édition. Paris, 1926, p. 671.

(76) GUEVARA (Tomás). Historia de la civilización de Araucanía, t. I. Santiago de Chile, 1898, p. 114. Moyenne de 51 mensurations.

(77) MARTIN (Rudolf). Lehrbuch der Anthropologie. 2ème édition, t. I. Jena, 1928, p. 254.

APPENDICE

Pièce I

NOTICE SUR LES INDIENS CHARRUAS

Cette nation habite sur les bords de l'Uruguay, vers les frontières septentrionales de la République de Montévideo, attaquée souvent par les Espagnols, elle leur a causé la perte de plus de soldats que les conquêtes du Mexique et du Pérou, d'après l'aveu même du chevalier d'Azara qui nous a fait connaître les diverses nations Indiennes que les Espagnols ont eu à éloigner ou à soumettre pour s'établir dans l'Amérique méridionale.

Aujourd'hui même les Charruas ne sont pas encore entièrement détruits, et les dangers de leur voisinage ont fait entreprendre en 1831 au Général Fructuoso Ribera, Président de la République de Montévideo, une expédition dont les résultats ont été la dispersion momentanée de ces Indiens et la prise de 100 à 150 hommes et femmes qu'on a amenés à Montévideo.

Jean Diaz de Solis, le premier navigateur qui découvrit le Rio de la Plata, périt en combattant les Charruas. Ils habitaient à cette époque le bord septentrional de cette immense rivière, depuis Maldonado jusqu'à l'Uruguay. Leur bravoure et leur cruauté furent toujours remarquables. Lorsque les Espagnols les attaquaient en faisant des feux de bataillon ou de peloton, ces sauvages de suite après avoir essuyé une première décharge, s'élançaient sur eux comme la foudre et les perçaient de leurs flèches et de leurs lances, sans leur donner le temps de recharger leurs armes. Les Espagnols prirent le parti, plus tard, de les combattre en faisant des feux de file, et ce moyen leur réussit.

Les Charruas sont excellents cavaliers. Ils montent leurs chevaux à poil. Ils ne font aucun usage des armes européennes et se servent d'une lance longue de 10 à 11 pieds, du lacet à boules, de l'arc et de la fronde.

Ils sont couverts de vermine. Leurs femmes ne lavent jamais leurs vêtements, et très rarement leurs corps; aussi rien n'est plus sale ni plus dégoûtant que la vue de ces sauvages. Cependant la nature ne leur a point refusé une belle taille et des formes régulières. La couleur de leur peau est rouge brun, leurs yeux sont petits, toujours noirs, et doués d'une vue plus longue et meilleur que la nôtre. Leurs dents sont blanches et bien placées;

leurs pieds et leurs mains sont petits et bien faits; ils ont les cheveux épais, noirs et luisants; ils n'ont point de poils sur le corps, sous leurs aisselles et aux parties sexuelles, et en général leur physionomie est farouche.

Ils se marient fort jeunes et ont plusieurs femmes; ces unions n'exigent que le consentement verbal des pères et mères. Le divorce est également libre aux deux sexes; mais une femme n'a jamais qu'un seul mari.

La nourriture des Charruas se borne à de la viande de boeuf ou de cheval crue ou à moitié rôtie, et à des oeufs d'autruche et de perdrix: Leur boisson de prédilection est la *chicha*, espèce d'eau de vie qu'ils composent avec du miel fermenté et de l'eau: Leurs habitations sont faites avec des branches d'arbres et des peaux de boeuf et de cheval, et sont des réceptacles d'immondices.

A la mort d'un père, d'un mari, ou d'un frère adulte, les filles, les femmes et les soeurs se coupent une des articulations des doigts de la main en commençant par le petit doigt. En outre, elles s'enfoncent à plusieurs reprises la lame ou le couteau du défunt de part en part, de bas en haut, dans les bras, le sein ou les flancs; et pendant ce deuil, elles passent deux lunes en retraite dans leurs cabanes, en gardant une diète sévère.

Les maris ne prennent point de deuil pour la perte de leurs femmes; mais à la mort du père tout fils adulte se fait percer la chair du bras, au moyen d'un roseau, à partir du poignet jusqu'à l'épaule, de manière à ce que ce membre soit embroché. Dans cet état, les Charruas est en deuil, et il passe la première nuit dans un trou, le corps enfoncé jusqu'à la poitrine, le lendemain il s'ôte le roseau du bras et reste deux jours sans boire ni manger; il prend ensuite, pendant 12 à 15 jours, une légère nourriture, après quoi le deuil est achevé.

Azara assure que ces Indiens ne connaissent ni chants ni danses, ils n'ont aucune religion, et abhorrent les chrétiens qu'ils considèrent comme leurs plus cruels ennemis; ils n'ont point de chefs et de lois. Les pères de famille seuls s'assemblent et se consultent lorsqu'ils ont quelque guerre à entreprendre.

Les hommes vont nus ou couverts d'un *poncho*, les femmes portent une chemise de coton, et ce simple vêtement est ordinairement le produit d'un vol du père ou du mari.

Les Charruas ont détruit les nations connues anciennement sous les noms d'Indiens *Yaros* et d'Indiens *Bohanés* et se sont incorporés celle des Indiens *Minuanés*.

Les Gouverneurs de la Plata ont cherché plusieurs fois à civiliser ces voisins incommodes en les distribuant dans des habitations, ou en les faisant entrer dans les troupes du pays; mais ils n'y sont parvenus que très difficilement; employés comme domestiques les Charruas sont bien loin de valoir

les *Chinos* du Chili. Heureusement cette nation indienne, la plus cruelle de toutes celles qui existent encore sur les bords de l'Uruguay, se compose aujourd'hui de peu d'individus.

(Signé): Barral.

Pièce II

ARRIVÉE EN FRANCE

DE QUATRE

SAUVAGES CHARRUAS, / PAR / LE BRICK FRANÇAIS PHAËTON,
DE SAINT-MALO.

Le Gouvernement de la République orientale de l'Uruguay (capitale: Montevideo, Amérique du Sud), a autorisé le passage en France de quatre sauvages, prisonniers, de la Tribu des Indiens *Charruas*, récemment exterminée.

L'examen de ces Indiens pouvant offrir les moyens de faire des observations utiles à la science physiologique, on donnera ici une très courte Notice historique sur les indigènes de cette partie du monde, et, en particulier, sur ceux de la tribu des Charruas.

p. 2

Imprimerie d'Hippolyte Tilliard
Rue de La Harpe N.º 88.

p. 3

Notice sur les indigènes de l'Amérique du Sud, et en particulier sur la tribu des Indiens Charruas.

p. 4

Les indigènes de l'Amérique Méridionale se nomment communément *Indiens*, ils se divisent par tribus ou castes qui portent toutes des noms différents, et se distinguent, au physique et au moral, par des formes et des habitudes particulières à chacune d'elles. Ces anciens maîtres du continent américain ont, en général, le teint marron foncé, plus ou moins rouge ou cuivré selon les latitudes; leurs cheveux sont noirs et lisses; on ne leur voit que peu ou point de barbe, soit que la nature en ait refusé à quelques uns, soit à cause de l'habitude qu'ont quelques autres de l'épiler; leur tête est, pour l'ordinaire, plus large dans la partie inférieure que dans la supérieure, et leur face est aplatie. Leur taille est de proportion moyenne, mais leurs muscles sont très saillants et annoncent une grande force corporelle. Ils sont agiles, adroits, bons cavaliers, et intrépides/dompteurs de chevaux sauvages; très robustes et assez industrieux, mais paresseux à l'excès, perfides, vindicatifs et très cruels. Quelques tribus sont encore anthropophages, quoi-



Fig. 10. — **Buste de Guyunusa.**
(Collection du Museum national d'Histoire naturelle de Paris, n° 1475).

que l'horrible coutume de se nourrir de chair humaine ait disparu sur beaucoup de points où elle était en usage autrefois.

Depuis que les Indiens ont eu de fréquentes occasions de se battre avec les Chrétiens, beaucoup d'entre eux se sont pourvus de sabres et de quelques armes à feu, mais ils en font peu d'usage, se servant de préférence de la lance et des flèches. Ils sont tellement accoutumés à combattre à cheval, qu'ils se trouvent absolument incapables d'attaque ou de défense quand, par hasard ils sont privés de ce puissant auxiliaire. Dans leurs incursions sur les territoires habités par les Créoles, ils apparaissent subitement, au moment où l'on s'y attend le moins, et pendant les nuits éclairées par la lune, enlèvent les bestiaux, les femmes et les enfants, tuant impitoyablement tous les hommes qui tombent en leur pouvoir, et chargés de butin, ils disparaissent avec la même rapidité qu'ils s'étaient montrés.

Leurs chefs s'appellent *caciques*; ils jouissent d'un pouvoir absolu, et du droit de vie et de mort sur tous les individus soumis à leur autorité. Après eux viennent les *chefs de guerre*, et tout le reste est confondu dans une seule classe. L'idolâtrie est le culte de ceux de ces sauvages qui on/ont un (si on excepte toutefois les tribus des missions, soi-disant converties au christianisme par les jésuites, mais dont toute l'instruction religieuse consiste à savoir faire le signe de la croix et se mettre à genoux, sans attacher aucune espèce d'idée à ces marques extérieures de dévotion). Quelques-uns reconnaissent l'existence d'un esprit supérieur auquel ils rendent hommage; la plupart portent un grand respect à la vieillesse, et observent, dans leurs funérailles, quelques pieuses cérémonies. Il y a des tribus, qui se peignent le corps de diverses couleurs; d'autres se font des incisions profondes dans les chairs à certaines époques de l'année, et les cicatrices qui en résultent sont considérées comme des marques d'honneur. Leurs femmes ne sont pas dépourvues de toute espèce d'attraits; on a vu plus d'un Européen leur rendre hommage, malgré la mauvaise odeur qu'elles exhalent et leur excessive malpropreté.

On pourrait comparer la majeure partie de ces hordes errantes, aux Arabes des déserts de l'Afrique et de l'Asie; elles passent, comme les Bédouins, une partie de leur vie à cheval, sans avoir pour cet animal les soins et l'attachement que leur prodiguent ceux à qui nous les comparons; ils se nourrissent comme ceux-ci, presque uniquement de viande, et sont très sobres dans leur vie habituelle. Les Indiens peuvent supporter avec résignation les plus grandes privations: on en a vu se passer de manger pendant quatre jours, parcourir un espace de plus de cent lieues, et dévorer ensuite un jeune boeuf ou une vache entière, entre quatre ou cinq individus. Lorsqu'ils se livrent à quelques excès, ce qui arrive chaque fois qu'ils ont pu se procurer des liqueurs fortes, rien n'est plus horriblement dégoûtant que leurs

p. 5

p. 6

de boeuf; celui des flèches, par des boyaux d'autruches; et tous leurs liens ou cordes sont de cuir tressé; les cartes à jouer, dont ils se servent, sont de cuir de jument. Quand ils manquent de couleurs pour peindre leur *quillapis*, ou leurs cartes, il les remplacent par le sang et le fiel des animaux, et quelques terres colorées qu'ils se procurent dans les montagnes.

p. 11

Leur nourriture la plus habituelle est la chair de boeuf ou d'autruche, à moitié cuite sur la braise; ils aiment beaucoup les liqueurs fortes, particulièrement celle faite avec les cannes à sucres, macérées et fermentées, ainsi que l'infusion de l'herbe *maté* (ou thé américain). Ils habitent sous des tentes de cuir, nommées *toldos*, qu'ils changent de place chaque fois que leurs troupeaux ont consommé l'herbe des pâturages où ils se sont établis, vivant ainsi errants dans les vastes solitudes de l'Amérique méridionale, comme les animaux carnassiers avec les quels ils ont tant de similitude.

Le gouvernement de la république orientale de l'Uruguay ayant autorisé, par un décret spécial, l'extradition de quelques individus de cette tribu de sauvages, lesquels ont contracté l'obligation de rester en France à la disposition de leurs conducteurs, pendant un temps indéterminé, il a été fait choix de quatre sujets, savoir: trois hommes et une femme, qui seront offerts incessamment à la curiosité publique.

p. 12

Le premier est la Cacique VAIMACA, surnommé PÉRU, qui, en 1814, passa volontairement au service d'Artigas, avec un assez grand nombre de ses guerriers, lorsque ce général leva l'étendard de la rébellion contre le gouvernement des provinces unies de Rio de la Plata. Artigas ayant été vaincu et obligé de se réfugier au Paraguay, sous la protection du fameux dictateur *Francisco*, Péru resta abandonné. Le général Ribéra, qui avait eu l'occasion de remarquer, chez cet individu, une grande bravoure, le garda quelque temps à la suite de son état-major, et, peu après, il lui donna le commandement d'un corps d'indigènes des missions, qui se distingua dans la guerre soutenue par les Buénosayriens contre le Brésil. Ce ne fut pas un spectacle peu curieux, pour l'armée orientale, que de voir le Charrua Péru chargeant, à la tête de sa horde de sauvages, nus et montés à poil, n'ayant pour toutes armes que leurs terribles lances, mettre en déroute les bataillons brésiliens, à moitié vaincus d'avance par la terreur que leur inspiraient ces formidables adversaires. A la paix de 1829, Péru se retira, avec ses compagnons, près des rives de l'Ybicui, où il se maintint inoffensif jusqu'à la révolution de 1832, à laquelle il prit une part active en faveur de ceux qui voulaient renverser l'autorité du président. Le colonel D. Barnabé Ribéra, frère du premier magistrat de la république orientale, le fit prisonnier et le sauva d'une mort certaine; déjà blessé d'un énorme coup de sabre, Vaimaca allait être fusillé, lorsque le colonel Ribé-

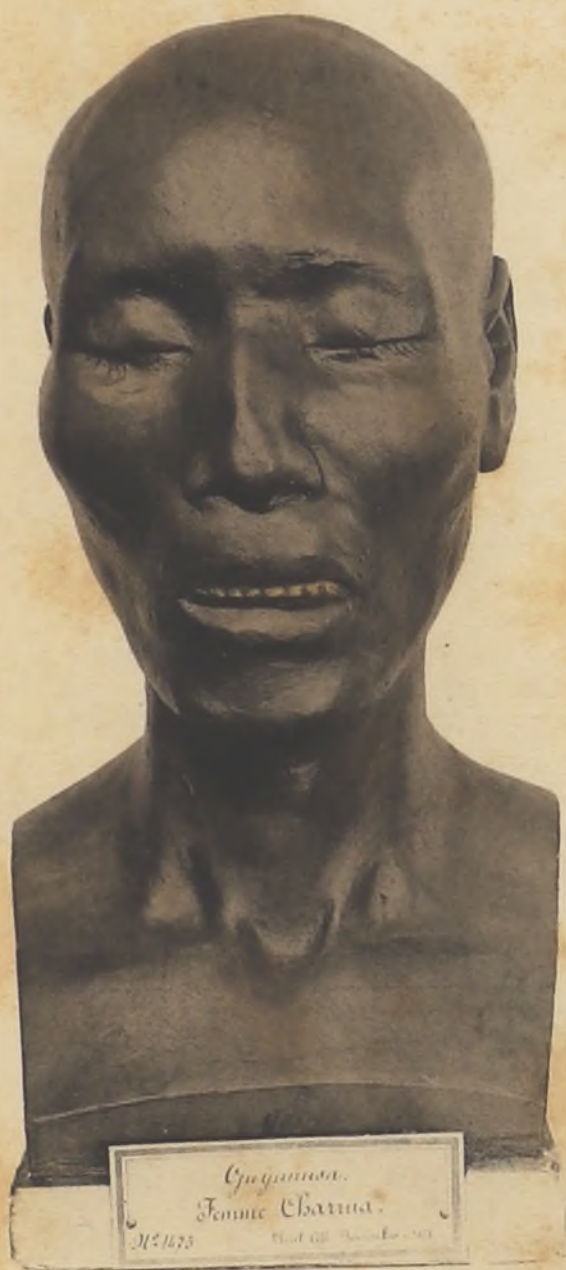


Fig. II. — Buste de Guyunusa.
(Collection du Museum national d'Histoire naturelle de Paris, n^o 1475).

ra, aussi distingué par son humanité que par sa bravoure, le prit sous sa protection, ainsi que quelques autres Charruas, menacés du même sort, et les fit conduire à la citadelle de Montevideo.

Quelques jours après cette action, l'infortuné colonel Ribéra fut mal récompensé de sa générosité: tombé presque seul au milieu d'un parti de ces mêmes Indiens, il fut impitoyablement massacré. Aussi, lorsque le Président, après avoir terminé la guerre civile, vint visiter la citadelle de Montevideo, encore pénétré de douleur de la mort de son frère, il fit appeler Péru, avec l'intention de lui passer son épée au travers du corps; mais le cacique, prévoyant le sort que lui réservait cette entrevue, sut l'esquiver en se tenant caché. Depuis ce temps, cet Indien ne respire que la vengeance contre le général, et il dit qu'il ne sera content que lorsqu'il l'aura sacrifié aux mânes de ses compatriotes.

p. 13

Le second Charrua est SÉNAQUÉ, guerrier cité pour sa bravoure. Celui-ci se mêle par fois de l'art de guérir; heureusement sa médecine est aussi innocente que peu dispendieuse, ne consistant que dans l'application de quelques topiques composés de simples, pour les cas de blessures ou de lésions extérieures, et dans des paroles et simagrées, quand il est question d'affections internes. Sénaqué a été le constant et fidèle compagnon de Péru dans toutes les vicissitudes de sa vie. Pendant la guerre contre le Brésil, il a été blessé d'un coup de lance dans la poitrine; son caractère est moins ouvert que celui de son chef, et il n'a jamais voulu se prêter aux usages créoles, ni apprendre leur langue; tandis que Péru entend et parle passablement l'Espagnol et le Portugais. Il pourra répondre à ceux qui l'interrogeront dans l'une ou l'autre de ces deux langues.

Le troisième s'appelle TACUABÉ, ils est né d'un Charrua qui s'était fixé dans la petite ville de Paysandu, sur les bords de l'Uruguay.

Elevé parmi les *Gauchos*, (1) il est devenu, quoique très jeune, bon dompteur de chevaux, et il a acquis une connaissance pratique des localités, tellement extraordinaire, qu'on serait plus certain de ne point s'égarer, conduit par lui au milieu de la nuit, que par quelque autre guide que ce fût en plein jour. Le général Ribéra, charmé de son habileté, l'avait pris pour son guide de confiance. Mais Tacuabé, ayant eu connaissance du mouvement opéré par les autres indiens de sa tribu, s'était sauvé du quartier-général, et avait rejoint les Charruas, auxquels il rendit d'importants services, jusqu'au moment où fait prisonnier avec le reste des siens, il fut conduit enchaîné à

p. 14

(1) Cette épithète de *Gauche* (prononcez Ga-ou-cho), était appliquée autrefois à des vagabonds qui vivaient dans la campagne, aux dépens des habitants industriels; aujourd'hui elle se donne indistinctement à tout ce qui habite au-dehors des villes.

Montevideo, où il a été gardé, les fers aux pieds, jusqu'au jour de son embarquement pour l'Europe. On a prétendu qu'au moment de sa fuite, il avait résolu d'assassiner le Président, et que c'était là la cause de l'extrême sévérité qu'on a déployée à son égard; mais rien ne prouve que cette assertion soit fondée; elle a même été démentie par le Ministre, avec lequel nous avons eu un entretien à ce sujet. Il paraît que la seule crainte de le voir employer contre les intérêts du pays le talent dont il est doué, avait motivé le surcroît de précautions prises à son égard.

p. 15 Enfin, la femme qui accompagne ces trois Charruas, et qui est de la même tribu, se nomme GUYUNUSA; elle faisait partie du dernier ressemblément détruit par le général Ribéra; elle fut amenée prisonnière avec quelques-unes de ses compagnes, en même temps que Péru et Sénaqué.

Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement sur ce qui la concerne personnellement; elle paraît s'être attachée au jeune Tacuabé. Du reste, ces Indiens n'observent aucune formalité dans leurs unions conjugales: chacun prend et quitte à volonté la femme qu'il a choisie, et celle-ci n'est pas plus scrupuleuse par rapport aux nouveaux liens qu'elle peut former; la liberté la plus illimitée règne à cet égard parmi ces peuplades sauvages.

Mais c'est sur-tout lorsque ces hommes pouvant être vus à cheval, et libres de se livrer aux exercices qui leur sont propres, tels que le jet des boules et du lacet, que leur physionomie prend un aspect curieux et intéressant; on aura peine à reconnaître dans l'Indien, atteignant à la course et se rendant maître avec ses boules, d'un cerf ou d'un chevreuil, ce même individu qui, dans d'autres moments, paraît frappé d'immobilité. Ce sera, sur-tout, en le voyant *lancer* de jeunes taureaux abandonnés à eux-mêmes dans une grande enceinte, et les renverser sur l'arène avec la plus grande facilité, qu'on sera étonné de l'adresse que ces sauvages déploient lorsqu'ils font usage de cette arme si dangereuse dans leurs mains.

p. 16 Les lacs et les boules sont devenus d'un usage si général, dans les campagnes de l'Amérique, qu'un indigène ne monte jamais à cheval, sans être muni de ces deux instruments. C'est par le moyen des *boules* que fut pris le général Paz, commandant en chef l'armée unitaire; il fut *boulé* et fait prisonnier au milieu de son escorte, dans le courant de l'année 1830.

Pièce III

10 juin 1833 (au crayon d'une autre écriture que la lettre).

M. VIREY.—*Observations sur les Charruas amenés en France par M. de Curel* (au crayon d'une autre écriture que la lettre).

(annotation à l'encre en marge):

M. Virey a déclaré qu'il ne désirait pas de commissaires.

A Monsieur le Président de l'Académie Royale des Sciences de l'Institut.

Monsieur le Président,

Veillez me permettre d'offrir à l'Académie des Sciences les observations que j'ai faites sur les quatre individus amenés en France, de l'Amérique méridionale, et des bords du Rio de la Plata, sous le nom de la tribu des *Charruas*, par M. de Curel.

Ces aborigènes dont les traits caractéristiques avaient été déjà décrits par plusieurs voyageurs, représentent sans doute la plupart des peuplades d'une race non mêlée, ou dans un état peu différent de son type primitif.

Il résulte de leur examen et des comparaisons que j'ai pu faire, soit avec les individus amenés sous le nom d'*Osages*, il y a quelques années, soit par d'autres recherches, des preuves.

1.^o Que les Charruas ont, comme d'autres hommes non civilisés, un crâne moins développé que chez la plupart des nations de race blanche, mais épais et solide.

Mesure de la circonférence de la tête du front à l'occiput, sur les cheveux,

de Vaimaca-Péru (chef)	20 pouces ou 53 centimètres.
Sénaqué (dit le médecin)	19 pouces ou 52,7.
Tacuabé (jeune homme)	19 pouces ou 52,8.
Guyunusa (femme)	18 p. 6 lignes ou 50,3.

2.^o Leurs os maxillaires et surtout l'os malaire et l'arcade zygomatique ont plus d'étendue que chez les Européens, ce qui fait paraître conique le sinciput. Leurs yeux sont placés obliquement, le grand angle est abaissé vers le nez; les paupières sont bridées et à demi ouvertes. Les os du nez étant larges et déprimés à leur origine sous le front, leurs sinus nasaux sont peu étendus; le nez est court et gros, l'os frontal abaissé et un peu applati.

3.^o Tout l'ensemble de ces traits, avec la rareté naturelle des poils toujours noirs, soit de la barbe, soit des cheveux, durs, plats, clairsemés, etc., se rapporte évidemment à ceux de la race mongole.

4.^e D'après la couleur de la peau, uniforme, quoique plus ou moins foncée sous des climats divers; d'après sa texture vue même dans ses cicatrices; avec la taille trapue et carrée des individus, les mamelons noirs et la faible menstruation chez la femme et tous les autres caractères physiques de ces naturels américains, leur race est manifestement rapprochée de la grande famille des peuples mongols qui habitent les contrées de l'Asie boréale et orientale de l'ancien monde.

Il s'en suit qu'il ne paraît aucunement exister dans toute l'Amérique du sud, non plus que dans celle du nord, une race d'hommes particulière, ni distincte, qu'on doive séparer des autres tiges connues, sous le nom d'*Américaine*, laquelle aurait été uniquement propre à ce nouveau continent.

5.^e Ce grand fait anthropologique, dont les preuves existent sous nos yeux, peut encore être confirmé soit par les attributs moraux et le tempérament, soit par le genre de vie et le mode de civilisation des aborigènes de l'Amérique (même chez les mexicains et les péruviens). Tous offrent des rapports avec les dispositions naturelles des autres peuples mongols dans leurs divers états de société ou de barbarie.

La vaste race mongole comprenant différentes branches plus ou moins modifiées par les climats et les nourritures, et donc la plus étendue de toutes à la surface du globe.

Ne pouvant pas développer ici davantage nos observations, je vous prie,

Monsieur le Président,

de faire agréer à l'illustre assemblée, les respects de votre dévoué serviteur,

J. J. Virey.

Paris, le 10 juin 1833.

Pièce IV

VIREY (J. J.) — *Des Sauvages Charruas de l'Amérique méridionale*. ("L'Europe littéraire", 1^{ère} année, N.^o 48, mercredi, 19 juin 1833, ps. 115-118).

p. 115

On ne connaît guère l'homme quand on n'étudie pas celui qui reste à l'état primitif, comme celui qui s'avance dans le long voyage de la civilisation. Amener à Paris les compatriotes des Omaguas et des Topinambous, c'est placer en opposition les deux extrémités de la chaîne de la vie sociale. Déjà cet essai avait été tenté. Quatre Osages des rives du Missouri furent promenés en France en 1826; mais, il faut le dire, ils furent plus regardés qu'observés. Ils appartenaient à ces races fortes des Iroquois et des Hurons, qui paraissent avoir eu pour origine le sang tartare des régions orientales de la Haute-Asie. Les traits de leur physionomie sauvage se rapprochaient du type de la grande famille des Mongols.

Les *Charruas*, comme les autres aborigènes de l'Amérique méridionale, appartiennent à ces petites tribus ou hordes, les unes sédentaires, les autres nomades et vagabondes, qui parcourent aujourd'hui, comme les Tartares à cheval, de vastes plaines déserts, les *pampas* et les *llanos*; dédaignant la culture et les fruits de la terre, ils ne subsistent que de chasse et de proie. Parmi ces peuplades éparses sur les rives de l'Uruguay, du Rio-Negro, de l'Ibicuy, du rapide et fangeux Parana, vers l'embouchure du fleuve de la Plata (par le 35^e degré de latitude sud), les *Charruas* avaient obtenu la plus horrible célébrité. "Quand on songe, dit d'Azara, que les *Charruas* ont fait répandre aux Espagnols plus de sang que les armées des Incas et de Montézuma, on croirait que ces sauvages forment une nation très-nombreuse. Eh bien! que l'on sache que ceux qui font une si cruelle guerre ne sont pas quatre cents guerriers; on a envoyé contre eux plusieurs milliers de vétérans; on leur a porté des coups terribles, mais enfin ils subsistent, et nous ont tué beaucoup de monde".

Ces exterminateurs ayant été presque entièrement détruits en 1832, par D. Fructuoso Ribera, président de la république orientale de la Plata (Monte-Video), l'on doit savoir gré à M. de Curel, ancien officier français, de nous montrer des barbares de cette race échappés à leur ruine.

Trois hommes et une femme offrent bien les traits déjà indiqués par les voyageurs. Nous leur avons trouvé une stature moyenne, un corps trapu, carré, assez robuste, avec des membres faiblement musclés, des bras minces, des pieds larges et aplatis. Le teint de la peau est tanné ou marron, plutôt que cuivré; il n'y a que des poils rares à la barbe, au pubis et aux aisselles; les cheveux, toujours noirs et lisses, ou plats, sont durs et clairsemés. La face est large; les os maxillaires, surtout ceux des pommettes, sont très saillants; et l'arcade zygomatique, plus étendue que dans les Européens, fait paraître conique le sinciput. Les yeux sont placés obliquement, le grand angle est abaissé vers le nez; les paupières, demi-ouvertes, paraissent bridées. Les os du nez étant larges et déprimés à leur origine sous le front, leurs sinus nasaux sont peu développés; le nez court est gros et ouvert à son extrémité. L'os frontal est abaissé, un peu aplati; le crane arrondi paraît épais, solide, mais moins étendu que chez la plupart des nations de race blanche.

Mesure de la circonférence de la tête, du front à l'occiput (sur les cheveux)

De Vaimaca-Pérou, chef, 20 pouces ou 53 centimètres;
 Sénaqué, dit le médecin, 19 p., ou 52,7 cent.;
 Tacuabé, jeune guerrier, 19 p., 52,8 cent.;
 Guyunusa, femme, 18 p. et demi, ou 50,3 cent.

D'après la couleur uniforme de la peau, quoique plus ou moins foncée sous des climats divers, les mamelons noirs chez la femme, et tous les autres attributs physiques de ces naturels américains, leur race est manifestement rapprochée de la grande famille des peuples mongols qui habitent les centrées de l'Asie boréale et orientale de l'ancien monde, ou les vrais tartares.

p. 116

Il s'ensuit qu'il ne paraît aucunement exister dans toute l'Amérique du Sud, non plus que dans celle du Nord, une race d'hommes particulière ou distincte qu'on doive séparer des autres races connues, sous le nom d'américaine, laquelle serait uniquement propre à ce nouveau continent. Ce grand fait anthropologique, dont les preuves existent sous nos yeux, peut être encore confirmé par les caractères moraux et le tempérament, comme par le genre de vie et même le mode de civilisation des aborigènes de l'Amérique; tous offrent de nombreux rapports avec les mêmes dispositions naturelles des autres peuples mongols dans leurs divers états de société et de barbarie.

Cette vaste race, comprenant différentes branches ou variétés modifiées par les climats et les nourritures, est ainsi la plus étendue de toutes à la surface du globe.

L'habitude de vivre nu, exposé aux intempéries de l'air, brunit et endurecît la peau, rend peu sensibles au froid et aux variations atmosphériques les Charruas comme les autres sauvages, à tel point que les femmes mêmes se font des entailles, se percent, se découpent la peau des bras, soit en signe de deuil, soit pour se tatouer et s'embellir; celles-ci portent aussi trois raies bleues le long du nez et du front gravées dans la peau à l'époque de leur nubilité. Pour éviter l'humidité, les sauvages oignent leur peau quelquefois avec la graisse des caïmans (dits crocodiles à lunettes, *Crocodilus sclerops*), ou des lézards tupinambis. Ils se font des *quillapis* ou manteaux, avec des peaux de couïa, sorte de grand rat (*mus coipus* de Molina), qu'ils cousent ensemble, à l'aide des boyaux desséchés du nandu, espèce d'autruche (*Struthio rhea*, L.), dont ces sauvages aiment beaucoup la chair et les oeufs: ils en ont amené avec eux. Les Charruas sont voraces; ils mangent, entre quatre personnes, chaque jour, dix livres de viande à demi-grillée et davantage encore, sans sel, sans pain, ni légumes qu'ils n'aiment pas. Mais, quoique pouvant dévorer énormément, ils sont sobres, et savent même jeuner pendant quatre jours dans leurs déserts, lorsque la proie leur manque. Leurs dents très-blanches ne se gâtent jamais, leurs cheveux ne blanchissent même pas dans un âge avancé, leur vue est perçante, leur ouïe très-subtile, mais l'odorat ni le goût ne sont guère développés ni délicats. Le peu d'exercice qu'ils font, dans leur vie indolente, puisqu'ils restent d'ordinaire couchés ou accroupis sur la terre, explique le faible développement musculaire de leurs bras et de leurs jambes; quoique bien nourris de chair, ces sauva-

ges, faute d'habitude du travail, n'ont donc point la vigueur des Européens. On peut dire que le même défaut d'exercice de la pensée, ou l'absence de toute instruction, laisse moins d'extension à leur organe cérébral qu'aux hommes civilisés; ce qui les étonne le plus est le travail ou la peine que nous nous donnons.

Cependant les Charruas ont acquis une grande adresse pour la chasse, pour dompter les chevaux sauvages et arrêter les taureaux les plus farouches, en lançant des longues courroies de cuir tressé, avec des boules de pierre, qui, comme les serpents de Laocoon, étreignent les membres des plus robustes quadrupèdes; tel est le *laço*. De plus petits lacets vont atteindre aussi les autruches dans leur course rapide. Avec cette seule arme, les Charruas surent enlacer, au milieu des troupes de cavaliers espagnols, le général Paz, et, dans une bataille, Diego de Mendoza, frère du fondateur de Buénos-Ayres; à l'aide de ces laços ils ont jeté des brandons allumés jusque dans cette ville et même jusque sur des navires éloignés.

Leur tribu s'était rendue jadis formidable, ils avaient ou dévoré, ou exterminé les Yaros et les Bohanes; ils avaient trouvé les Minuanes, autre nation digne de s'unir à leur férocité et à leur haine implacable contre les Espagnols. Jamais ces héros des déserts n'avaient pu être domptés; leur opiniâtreté, depuis deux siècles, dans ces guerres perpétuelles à feu et à sang, les empêchait d'entendre aucune proposition de paix. Ils ont pris maintenant, comme les Tartares, l'habitude de vivre en chevaliers, depuis que les chevaux sauvages se sont multipliés en Amérique. Ils font une guerre d'incursions et d'embuscades, ou fondent à l'improviste, la lance à la main, avec une bravoure féroce, sur d'épais bataillons, comme les tigres-jaguars de leur pays. Ils sont devenus ainsi une nation équestre.

Le Charrua, le plus brute des sauvages de l'Amérique, ne se lave jamais. Toujours sale et puant, il ne connaît ni danses, ni jeux, ni chanson, ni musique, ni société, disent d'Azara et le P. Dobrizhofer. Conservant un air grave, taciturne, il ne jette ni cri ni plainte lors même qu'on le tue. C'est le plus arriéré ou le plus fier des mortels. Il ne conçoit ni n'adore aucune divinité, n'admet ni lois, ni coutumes obligatoires, ni récompenses, ni châ / timens. Les caciques ou chefs, hors d'état de guerre, ne jouissent d'aucune autorité sur eux; nul ne peut prétendre de service, ni même d'égards, de politesse, d'aucun autre. Ils vivent errans, prennent les premières femmes qui leur plaisent: celles-ci ne refusent pas, lorsqu'on les convie, fut-on vieux et laid; cependant elles habitent avec le même homme de préférence, mais elles peuvent l'abandonner pour un plus jeune: ce qui est arrivé au chef amené en France. Son jeune rival possède à ses yeux sa conquête sans obstacle: tel est leur respect pour la liberté individuelle, que l'adultère y est à peine réprimé par quelques coups de poing.

Les Charruas ne restent jamais dans le célibat et s'unissent aussitôt qu'ils deviennent pubères. La polygamie leur est permise; toutefois ils ne s'allient point entre frères et sœurs, bien qu'aucune loi ne le défende; nulle femme ne peut prendre plus d'un mari, car elle est libre de le quitter; cependant on ne se sépare guère lorsqu'il naît des enfans. Les femmes étant plus sédentaires que les hommes, prennent d'ordinaire beaucoup d'embonpoint, et ont des mamelles volumineuses. Quoique moins adonnées qu'eux aux boissons fortes, et ayant la seule coquetterie de la pudeur pour attrait, on ne leur trouve pas plus de propreté; on dit même qu'elles détruisent leur vermine à la façon des singes, et que leurs unions conjugales sont exemptes de formalités.

La maladie syphilitique, dont on attribue l'origine au Nouveau-Monde, ne leur est pourtant pas connue; ces peuples ne sont même sujets à aucune affection particulière, et leurs médecins emploient moins de remèdes que des paroles supertitieuses ou quelques grimaces.

Déjà les Charruas, avant de se passionner pour l'eau-de-vie des Européens, préparaient une boisson spiritueuse avec du miel sauvage fermenté; cette liqueur énivrante était la *chicha*. Ils boivent encore avec plaisir l'infusion du thé du Paraguay, ou l'herbe *maté* (*ilex Paraguayensis* ou *gongonba*), et recherchent avec délices le tabac, tout ce qui flatte leur sensualité.

Il est facile de concevoir qu'en s'adonnant à cette existence croupissante, brute, indépendante, ces grands enfans, qui bivouaquent à terre, qui truandent et sommeillent, qui ignorent jusqu'à leur âge, et que rien ne contraignit jamais, seront orgueilleux, opiniâtres, adonnés à leurs affections tout animales. La moindre injure excite en eux une haine invétérée; on a pu remarquer qu'ils sont doués généralement d'une complexion plus bilieuse que lymphatique, comme toute la race jaune des Mongols. Quand ils ne possèdent pas la force, ils savent profondément dissimuler, et n'en deviennent que plus sanguinaires le jour de la vengeance; ils apprennent à dresser long-temps des embuscades, à se coucher sur un cheval, en le montant à poil, pour assouvir leur férocité d'un moment avec autant d'audace que de persévérance.

Le langage des Charruas est guttural et difficile à rendre par nos lettres; il paraît dérivé, dit-on, de la langue des Guaranis, plus douce et parlée par tant de nations de l'Amérique du Sud. Ils ont abandonné l'anthropophagie, qui est encore en usage, assure-t-on, chez les Tupis, les Botocudos et d'autres peuplades de l'intérieur de ce continent.

On ne peut se défendre de réflexions sur l'influence du régime de vie par rapport au caractère moral, en considérant combien le Guarani cultivateur, vivant de fruits, de miel et de végétaux, est doux, timide, craintif et soumis, converti à des opinions religieuses par les missionnaires et les jé-



12



13



14



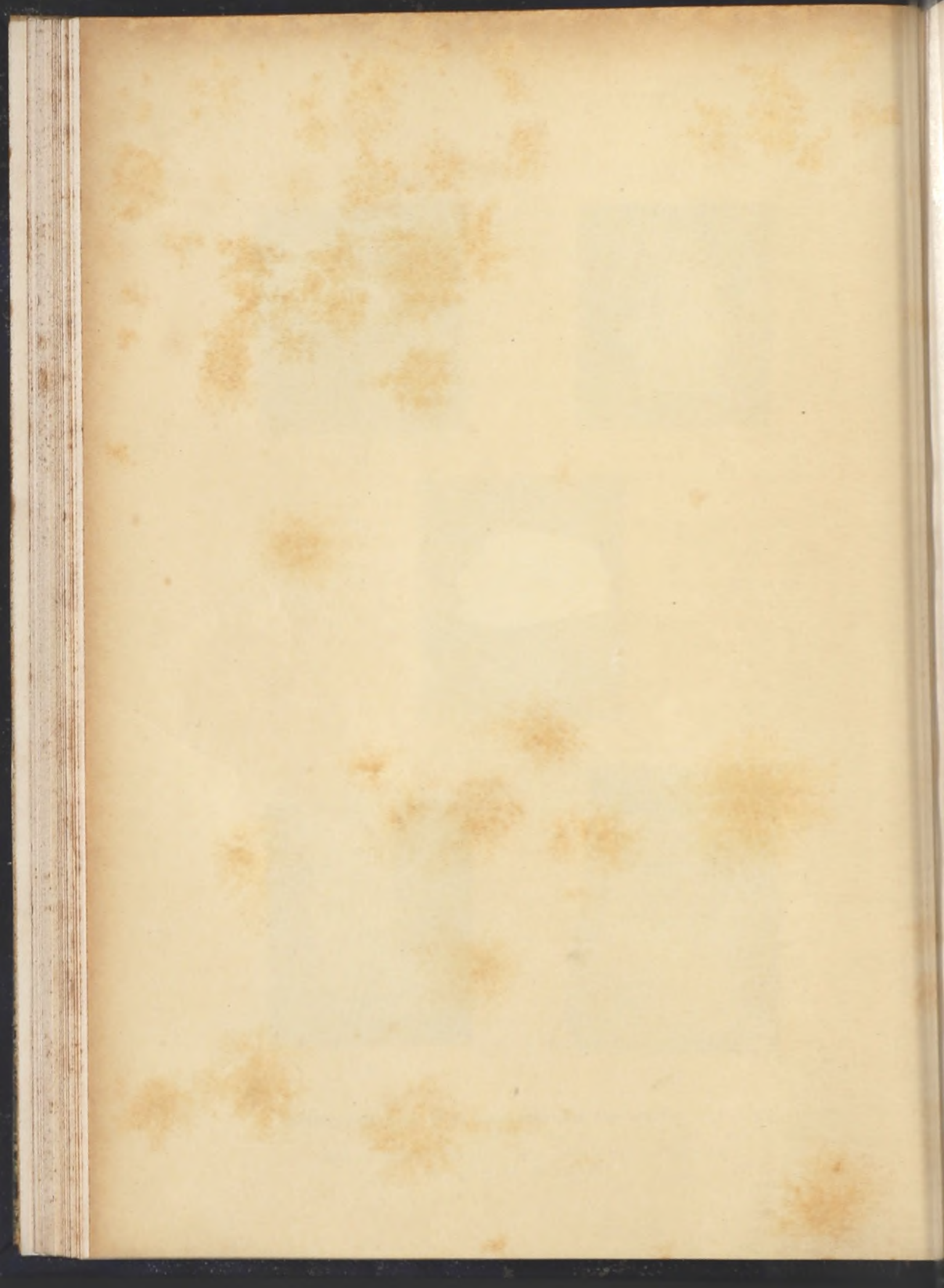
15



16

Fig. 12 à 16. — Histologie macroscopique de la peau d'un Charrúa
d'après FLOURENS.

Op. cit., Archives du Museum national d'Histoire naturelle de Paris.
T. III, 1843, Pl. XXIV, fig. 1-5.



suites; tandis que le Charrua, le Chiriguane, le Caagui, etc. . . mangeurs de chair, vaillans chasseurs, sont barbares et insensibles. Les Guaranis ont aussi une couleur moins tannée, des os et des chairs plus tendres, des affections plus humaines et même un tempérament froid, apathique en amour. Le carnivore américain semble ne subsister que de matières animales; il se revêt de la peau des tigres qu'il a vaincus; il teint les peaux de sang et de fiel; il couvre de cuir ses huttes ou *toldos*: ce Tartare du Nouveau monde vit aussi avec son cheval; il en boit le sang au besoin avec délices, comme il boucane la chair des taureaux sauvages et suce la moelle chaude et crue de leurs os. Au contraire, le doux brame de l'Inde, qui repousse avec horreur tout aliment de chair, toute substance animale, comme impure, de ses vêtements, de ses meubles, ne prive pas même de la vie les races malfaisantes. Le sauvage se plaît dans le sang; il aime tuer et détruire, même par passe-temps atroces; mettant sa gloire et son orgueil à la chasse, à la guerre, il dédaigne la politesse, la propreté, toute étude, tout art. Le Tartare méprise la civilisation, l'instruction, comme amollissant le courage; il brave les dieux mêmes et s'enivre pour s'élancer sans crainte au milieu des périls et des batailles. Combien sont différens les paisibles frugivores des deux Indes, religieux adorateurs de la divinité, studieux et pacifiques, fuyant les armes, se purifiant dans les eaux, assujétis à la glèbe de leurs guérets pour en faire fructifier de nouveaux produits sous le sceptre de leurs princes et le code de leurs législateurs! Sociables, sédentaires, ils cultivent les arts et déploient les fleurs de leur intelligence. L'homme tragique, conquérant et sauvage se détruit par la guerre; l'homme artiste, cultivateur et civilisé se multiplie par la paix et l'industrie; le premier ne possède qu'une meurtrière indépendance, le second trace les limites de ses droits pour assurer sa liberté.

p. 118

J. J. Virey,

Membre titulaire de l'Académie de Médecine

Pièce V

L. P.—*Les Charruas*. ("Le National", 4ème année, N.º 185, jeudi, 4 juillet 1833. Paris).

On montre en ce moment à la curiosité publique, aux Champs-Élysées, allée d'Antin, N.º 19, quatre individus sauvages de l'Amérique du Sud. Cete colonie formée de trois hommes et d'une femme, est un échantillon remarquable d'une race d'hommes, assez différente physiquement et moralement de celles que nous connaissons, pour offrir quelque intérêt aux observations du naturaliste et du philosophe. Elle a eu l'honneur d'être visitée, il y a quelques jours, par une double députation de l'Académie des sciences

morales et politiques, et de l'Académie des sciences, présidées et dirigées par M. Geoffroy de Saint-Hilaire, et qui, sans doute, rédigeront sur ces sauvages un rapport en forme; mais en attendant que ces Messieurs aient fait un système, le public sera bien aise de trouver ici quelques faits. Je dois dire en outre que, toute vanité à part, j'ai plus de droits que toutes les académies ensemble, de parler sur ces braves gens. Depuis qu'ils sont venus s'asseoir à notre foyer hospitalier, j'ai eu occasion d'établir avec eux des relations qui me sont extrêmement agréables; nous avons mangé et bu ensemble; j'ai fumé avec eux le cigaretto; je me suis mêlé à leurs exercices militaires; je sais, comme ils me l'ont appris avec une bienveillance que je n'oublierai jamais, comment ils se servent de l'arc, des flèches et de la lance, comment ils lancent les boules et le lacet; je connais même des détails d'intérieur qu'on ne peut pénétrer qu'en étant admis dans la famille. De tout ce que je sais pourtant je ne dirai qu'une partie dans cet article, car il faudrait trop de temps pour dire tout; le reste sera pour une autre fois. Après avoir ainsi établi ma compétence, très supérieure, je le répète, à celle des Académiciens, j'entre en matière.

Avant de parler des individus, disons quelques mots de la nation à laquelle ils appartiennent; elle le mérite, car elle est une des plus glorieuses du Nouveau-Monde.

A l'époque de la conquête, la grande tribu des Charruas habitait le cote septentrionale de la rivière de la Plata, depuis Maldonado jusqu'à la rivière Uruguay, et s'étendait jusqu'à environ trente lieues dans le Nord, où un grand désert la séparait de quelques peuplades guaranis; à l'Ouest, ses frontières touchaient celles de la nation Yaro qui habitait vers l'embouchure de la rivière de San-Salvador. Dès l'arrivée des Européens dans ces contrées, les Charruas manifestèrent un indomptable esprit d'hostilité. Leur premier exploit fut de tuer Jean Diaz de Solis, qui le premier découvrit la Plata. Depuis, ils n'ont pas cessé de faire aux Espagnols une guerre d'extermination. Ceux-ci essayèrent en-vain de fonder quelques établissements dans la colonie de Saint-Sacrement, à l'embouchure de la rivière San-Juan, et au confluent du St. Salvador et de l'Uruguay; mais les Charruas les détruisirent successivement. Ce n'est qu'en 1724, qu'ils parvinrent à les éloigner de la cote, après la fondation de la ville de Monte-Video; mais il leur fallut acheter ce résultat par un grand nombre de combats sanglants. Les Charruas, pour résister plus efficacement à ces conquérans, s'étaient ligüés avec les *Minuanès*, autre nation de ces pays, et leur alliance politique fut si longue et si étroite que les deux nations n'en firent bientôt plus qu'une. Les Espagnols cependant, dont le nombre augmentait sans cesse, et solidement établis à Monte-Video, gagnèrent continuellement du terrain vers le Nord, et y placèrent des postes pour protéger leurs troupeaux. Ils parvinrent même, quoique très incomplètement à soumettre et à s'incorporer quelques dé-

tachemens de ces sauvages; mais le gros de la nation est toujours resté indépendant.

La tribu Charrua, bien que fort diminuée par tant de guerres meurtrières, était encore, il y a deux ans, assez nombreuse pour soutenir les hostilités et inquiéter les Espagnols. Elle habitait dans ces derniers temps à l'Est de l'Uragay, vers les 31 ou 32 degrés de latitude Sud. Ces redoutables voisins, fidèles aux traditions de leurs ancêtres, ne laissaient ni paix ni trêve aux habitants des frontières: ils brulaient les habitations, enlevaient les troupeaux et égorgaient les propriétaires. Tous les moyens de pacification ayant échoué, le général don Fructuoso Ribéra, président de la république orientale de l'Uragay, résolut, en 1832, de tenter un coup décisif contre les Charruas, et de les exterminer. Il envoya contre eux des troupes, qui livrèrent de nombreux combats; la campagne dura quelques mois; le plus grand nombre des Indiens furent tués; quelques-uns se sont enfoncés dans les déserts, et une douzaine, hommes ou femmes, furent faits prisonniers et amenés à Monte-Video. On peut donc considérer la nation comme détruite et son histoire comme à jamais finie. Mais on peut dire qu'elle a succombé avec gloire, et que sa chute a coûté cher à ses ennemis.

Les quatre individus qui sont à Paris faisaient partie des prisonniers. Ils ont été amenés en Europe, avec la permission du gouvernement montevidéen qui a autorisé leur extradition. Le plus âgé, qui paraît avoir environ 50 ans, était un des chefs de sa nation. Son nom est VAIMACA; mais les Charruas l'appellent toujours PÉROU. Il a joué un grand rôle dans toutes les guerres. Il servit sous Artigas dans la guerre civile de 1814. L'insurrection ayant été vaincue, il fut pris et employé par le gouvernement buénos-ayrien dans la guerre contre le Brésil. Quand la paix fut conclue, en 1819, il se retira avec ses compagnons sur les bords de l'Ybicui, où il déposa les armes. Il ne les reprit qu'en 1832, pour soutenir le parti qui voulait renverser le président; il fut fait prisonnier, et sauvé de la mort comme par miracle. Il n'est sorti de son cachot que pour s'embarquer sur le vaisseau qui l'a amené en France. Pérou, parle assez couramment l'espagnol et entend même le portugais; mais il est peu communicatif. Indolent comme tous ceux de sa race, quand ses passions ne sont pas en jeu, il dédaigne de répondre aux questions de pure curiosité. Etendu sur son lit de peaux, il dort ou sommeille les trois-quarts de la journée; ou bien, accroupi sur ses jambes croisées, il fume avec gravité son cigaretto, ou mache un savoureux mélange de tabac et de poudre d'os calciné. Immobile, étranger à tout ce qui se passe autour de lui, profondément indifférent aux regards de ses visiteurs, il ne sort jamais de sa dignité d'homme et de sauvage. Il semble toujours plongé dans une méditation profonde. On voit que sous une apparence végétative, sa tête roule de grandes pensées. C'est un sauvage, il est vrai, mais c'est un

soldat vaincu, un monarque dépossédé, un illustre proscrit qui a tout perdu, trône, armée, patrie et famille. Ceux qui, comme moi, ont pu pénétrer sous l'épaisse et noire écorce qui enveloppe son cerveau, savent qu'il n'est pas inactif. Il y nourrit, en effet, les plus hautes pensées. Il a désiré, par exemple, de voir le roi des Français. C'est le seul homme que son orgueil de prince ne juge pas indigne d'être vu par lui sur la terre étrangère. Il se propose de lui demander un vaisseau et quelques cents hommes pour repasser en Amérique, couper la tête au président Ribéra, et venger sa nation. La politique est à peu près le seul sujet qui provoque de sa part quelque signe de vie.

Quant aux caractères physiques, Pérou ressemble assez à ses compagnons. Nous y reviendrons plus loin. Nous dirons seulement ici que sa peau est moins rougeâtre et moins claire que celle du jeune Tacuabé et de l'intéressante Guyunusa; elle est beaucoup plus noire et se rapproche assez du ton des mulâtres d'origine africaine; elle est en outre marquée en plusieurs endroits d'honorables et magnifiques cicatrices. Il porte quelques vestiges de barbe au menton et à la moustache; mais comme chez tous les Indiens, le système pileux est à peu près nul chez lui.

Un peu plus jeune que Pérou, SÉNAQUÉ, est, d'après le rapport de ses conducteurs, un guerrier célèbre par sa bravoure; il était en outre médecin de sa tribu. Il a servi Pérou dans toutes les vicissitudes de sa vie, et s'est montré toujours l'ami dévoué de son chef. Après en avoir partagé les honneurs, il en partage aujourd'hui la captivité. Mais nous craignons qu'il ne puisse long-temps consoler son roi: blessé d'un coup de lance dans la poitrine, dans la dernière guerre, il languit misérablement, miné par ses souffrances et par la fièvre. Il est toujours couché, ne répond à aucune question et souffre en silence avec l'impassibilité de sa race. Ce pauvre diable n'inspire que la pitié.

Il n'en est pas de même du jeune TACUABÉ. Celui-ci est un vigoureux garçon de 18 à 19 ans, d'une florissante santé. Fils de Charrua, mais élevé parmi les *Gauchos*, nom sous lequel on désigne les habitants des campagnes à Monte-Video et à Buenos-Ayres, il a reçu quelques élémens de civilisation. Il fut employé comme guide par le général Ribéra, et déploya dans ses fonctions une habileté extraordinaire; mais ayant appris que les Charruas s'étaient mis en campagne, il abandonna, comme Chactas, les hommes blancs et fut rejoindre dans les déserts ses compatriotes. Il s'illustra dans leur dernière lutte, mais après s'être battu en héros, il fut pris et mis en prison. Soupçonné, mais sans preuves suffisantes, d'avoir voulu assassiner le président, à l'époque de sa désertion, il a été gardé, les fers aux pieds et aux mains, jusqu'au moment où il est parti pour la France. Quant à moi, je ne crois pas un mot de cette histoire. Je connais trop bien Tacuabé pour ajou-

ter foi à ces bruits que les partis accueillent si facilement quand ils peuvent jeter de l'odieux sur leurs adversaires. On a eu besoin d'un prétexte pour opprimer un ennemi vaincu, et légitimer des rigueurs inutiles, et voilà la seule source de cette calomnie.

Tacuabé est de ma taille, je veux dire qu'il a à peu près cinq pieds quatre pouces. Il a la tête ronde, le nez un peu épaté, la face large, les cheveux noirs, épais, longs et luisans, les mains et les pieds petits et bien faits, les bras, la poitrine, le cou et en général tout le torse, vigoureusement constitués; les membres inférieurs sont plus faibles et en disproportion avec le haut du corps. Ce défaut d'harmonie entre les deux moitiés du corps existe chez tous les habitans sauvages ou à demi-sauvages de la Plata; elle résulte du genre de vie de ces peuples qui ne marchent presque jamais, tout, dans ce pays, se faisant à cheval. Pour la guerre, les exercices, les amusemens, les voyages, la garde des bestiaux, etc... les Charruas comme les Gauchos sont toujours à cheval; aussi sont-ils les premiers chevaliers du monde et ils réalisent complètement la fable du Centaure. Un Gaoucho à pied est un être mutilé, il perd toutes ses facultés, comme chez nous un marin à cheval. Tacuabé a les yeux noirs, petits, coupés en amande et dirigés obliquement à la tartare. Ce sont là des caractères distinctifs de ces races américaines. La teinte noire de l'iris, comme celle des cheveux qui sont aussi du noir le plus prononcé, est surtout remarquable parce qu'elle est universelle et sans exceptions. Quant à l'obliquité de l'axe des yeux, elle est variable suivant les individus. Chez Pérou, par exemple, elle est très peu sensible; mais chez Tacuabé, elle est très marquée; cependant elle est loin d'être difforme, ni trop étrange; beaucoup de parisiennes nous offrent cette coupe particulière des yeux plus prononcée encore, et n'en sont pas moins jolies. La peau de Tacuabé n'est pas noirâtre comme celle de Pérou et de Sénaqué, elle tire davantage sur un rouge brun fort agréable, mais qui est indescriptible pour moi, car je ne trouve aucun objet de comparaison capable d'en donner une idée juste. Il faut ajouter à ces caractères physiques la disposition singulière du gros orteil qui est séparé du doigt voisin par un intervalle de près d'un demi-pouce. Cet écartement est produit par l'étrier charrua, qui ne ressemble nullement à l'étrier européen; il consiste chez eux en une espèce de ganse de cordes à boyaux fort étroite, dans laquelle ils ne peuvent passer que l'orteil. Malgré la faiblesse apparente de ce point d'appui, ils s'en servent pour les évolutions les plus fatigantes; l'orteil acquiert une très grande force et en même temps beaucoup de flexibilité, car un Charrua saisit sans trop de difficultés une pierre avec son pied, comme nous avec la main. Tacuabé n'a que quelques rares rudimens de barbe.

Voilà quant au physique dont l'ensemble n'est nullement repoussant et qui offre des parties vraiment belles. Quant au moral, je n'ai que des

éloges à donner, et on voudra bien ne pas les attribuer à un sentiment de partialité que mes relations amicales avec Tacuabé pourraient faire soupçonner. En ceci, je ne dis que la vérité, comme sur tout le reste. Tacuabé a l'air ouvert et bon, son regard est vif, doux et intelligent. Il parle volontiers à quiconque s'approche de lui d'une manière convenable et en ami; il est vrai qu'il a fait d'assez laides grimaces à MM. les académiciens qui voulaient le regarder de trop près et le soumettre à l'analyse de leurs lorgnons; mais ce jour-là il m'a avoué qu'il avait bu un coup de trop, que d'ailleurs il n'aimait pas à être examiné comme une bête rare, et que les curieux de ce genre l'*embetaient*, du moins c'était là le sens de son mauvais espagnol. Ce sentiment, tout humain, m'a paru extrêmement honorable pour lui. Mais abordez-le avec confiance, parlez-lui de sujets de ses études, tels que les armes, les chevaux; des objets de son goût, tels que les femmes et l'eau-de-vie, offrez-lui une pipe de tabac, une livre de cerises ou un verre de vin et vous trouverez en lui un être communicatif, sympathique, bienveillant, un bon camarade enfin.

Voulez-vous avoir un tableau ravissant, tel que n'en ont pas fait Chateaubriand ni Bernardin de Saint-Pierre? observez Tacuabé assis à côté de la douce Michaela, nom chrétien que les Espagnols ont donné à Guyunusa. Livrés aux simples et naïfs instincts de la nature, ils ne passent pas leur temps à dire de ce riens sentimentaux qui forment le fonds de nos conversations amoureuses; satisfaits l'un de l'autre, n'ayant rien à se dire, ni à se reprocher, ni à se prouver, ils se contentent de jeter l'un sur l'autre de temps en temps un regard mêlé de sourire. Ils passent ainsi des heures entières en silence, fumant ensemble quelques cigares de papier que la tendre Michaela confectionne avec beaucoup de grace, ou se partageant un morceau de tabac à corde qu'ils chiquent pour tromper le temps. Ces deux êtres semblent faits l'un pour l'autre, ils sont toujours ensemble et s'aiment tendrement. On pourrait comparer leurs amours à ceux de Chactas et d'Atala dans le désert, quoique Tacuabé ne soit pas un rhétoricien de la force du fils d'Oualissi, ni Michaela une métaphysicienne, comme la fille de Simaghan; mais, à part le langage poétique, tout le reste se passe entre eux à peu près de la même manière. Je dois finir cette digression sur les amours de nos deux Charruas par une indiscretion que ne me pardonnerait jamais Michaela si elle la connaissait, mais j'espère que cet article ne lui tombera jamais entre les mains. J'annonce donc que cette aimable fille est grosse de deux mois. Cette nouvelle a fait beaucoup rire Tacuabé quand la jeune personne la lui a annoncée.

Michaela, fort jolie pour une Charrua, n'a d'autre particularité physique à noter que les traces de tatouage qu'elle porte sur le front et sur le

nez. Le tatouage, si commun dans les mers du Sud et chez les Américains du Nord, est peu répandu dans le midi. Chez les Charruas, il n'est pratiqué que sur les femmes et se borne à trois raies bleues s'étendant verticalement sur le front, depuis la naissance des cheveux jusque sur le bout du nez. La nature a dessiné un pareil ornement sur la face du singe mandrill. Cette peinture est la marque distinctive du sexe féminin. On la pratique chez les jeunes filles dès que sont arrivés les premiers signes de la puberté. Le chevalier d'Azara, autorité qui passe pour irréfragable en ce qui concerne le Paraguay, prétend que le sexe masculin, chez les Charruas, est distingué par un petit morceau de bois de quatre à cinq pouces de long, passé dans l'épaisseur de la lèvre inférieure, établi là à demeure dès l'enfance, et qu'ils n'otent jamais, même pour dormir. Aucun de nos Charruas ne porte le *barbote*, et ils m'ont assuré que cet usage, répandu chez les Guaranis et autres nations de l'intérieur, n'a jamais été connu chez eux. Quant au tatouage du nez de Michaela, il est d'un effet assez agréable et ne lui ôte rien de ses grâces séduisantes. On pourrait lui reprocher seulement de ne pas entretenir assez soigneusement sa coiffure, de ne pas laver les mains et de laisser trop croître ses ongles, quoique les ongles crochus soient une mode parisienne; mais elle n'est pas sauvage pour rien. Enfin, ses deux bras sont parsemés et criblés de cicatrices. Ces entailles sont autant de marques de deuil. A chaque événement funeste, les femmes Charruas se font une blessure avec la pointe d'un couteau. S'il leur meurt un enfant, elles se coupent une phalange des doigts de la main. Michaela a tous ses doigts intacts, mais, dans son pays, il est très peu de femmes qui ne soient mutilées et il y en a à qui il manque tous les doigts d'une main.

Le costume des Charruas est extrêmement simple. Il est composé, pour les hommes comme pour les femmes: 1.^o d'une espèce de grand manteau carré, en forme de chasuble de prêtre, tombant presque jusqu'à terre, et qui s'agraffe sur la poitrine par ses deux angles supérieurs. Il est fait de peaux de bêtes fauves, et cousu avec des fils de boyaux d'autruche; le poil est en dedans; le dehors est peint de figures irrégulières de diverses couleurs; 2.^o d'une espèce de jupon de cuir ou de drap grossier, appelé le *chilipa*, retenu à l'entour des reins par une ceinture, et descendant jusqu'à la cheville. Le manteau s'appelle le *guillapi*. Cette partie du costume n'est pas dénuée d'une certaine majesté, surtout quand le Charrua tient un des bras en dehors; il ressemble alors un peu à la toge romaine. Ce vêtement leur sert aussi la nuit; ils y dorment dedans couchés sur la terre ou sur des peaux étendues. Jamais on n'a pu parvenir à les faire coucher dans un lit.

Leur cuisine est fort simple. Quelques tranches de boeuf, coupées fort minces, séchées au soleil, puis tournées pendant quelques minutes sur les

charbons, composent tout leur diner, déjeuner et souper; ils ne mangent pas de pain et très peu de fruits.

Leurs armes, dont ils ont ici une petite collection, sont la lance, les flèches, le couteau, le lacet et les boules. Tacuabé a eu l'obligeance de m'instruire de tous les détails de leurs exercices militaires; mais ils sont trop intéressans pour que je n'y consacre pas quelques développemens. J'y reviendrai dans un second article, où je me propose également de donner quelques renseignemens peu connus sur les Gauchos de la Plata, dont les mœurs se rapprochent beaucoup de celles des Charruas, et je dirai sur ces dernières tout ce que je suis forcé d'omettre aujourd'hui.

En attendant, j'invite les philosophes et les désœuvrés à aller voir les Charruas. S'ils se donnent la peine d'observer, ils se réconcilieront avec les sauvages; ils se convaincront que ce qu'on appelle un sauvage n'est ni un être déchu, comme le veut M. De Maistre, proscrit de Dieu pour quelque grand crime, et comme tel privé à tout jamais des attributs essentiels de l'humanité, ni un être avorté, incomplet, incapable par son organisation de s'élever jamais au dessus des instincts de l'animalité, comme le prétendent certains zoologistes. Ce n'est ni un Nabuchodonosor ni un Crétin, c'est un homme à qui il n'a manqué que des circonstances de lieu et de temps pour arriver à la civilisation. Le fonds commun et distinctif de toute ame humaine, c'est-à-dire le sentiment moral, le sentiment religieux, la liberté et la raison existe chez les Charruas; c'est ce dont on pourra s'assurer en les pratiquant, bien mieux qu'en mesurant leur crane. A ce propos je dois dire que nos sauvages ne sont pas anthropophages. Je sais que cette circonstance leur ôte beaucoup de leur prix, que le bourgeois de Paris et de la banlieue aurait eu beaucoup de plaisir à voir un cannibale, et qu'un sauvage qui n'est pas anthropophage est un être fort ennuyeux; mais les Charruas n'ont pas cet honneur, bien que quelques-uns s'en vantent. Un Charrua amené avant ceux-ci en France sur la *Favorite*, et mort depuis à Toulon, a assuré à M. RouxMartin, chirurgien-major du bâtiment, qu'il avait taté six fois de la chair des blancs; mais tout porte à croire qu'il mentait et se vantait. Ce sentiment de vanité des sauvages ne prouve donc rien. Je puis certifier que tout bien considéré, ces Charruas sont de véritables hommes, qu'on peut leur appliquer, comme au plus orgueilleux d'entre nous, les vers d'Ovide: *Os homini sublime dedit*, etc. . . . et que ceux de nos physiologistes qui tiennent beaucoup à prouver, je ne sais pourquoi, que l'homme est une bête, n'auront pas trouvé, dans leur visite aux Charruas, les preuves de faits qui leur ont manqué jusqu'à présent.

Pièce VI

L. P.—*Les Charruas*.—*Les Gauchos* (2ème article). "Le National", 12 juillet 1833.

J'ai taché, dans un précédent article, de faire connaître le personnel de la petite colonie *charrua* que nous avons le bonheur de posséder aux Champs-Élysées; j'ajouterais aujourd'hui à ce que j'en ai dit quelques détails généraux sur les moeurs des populations à demicivilisées de la république Argentine, avec lesquelles les Charruas, leurs plus proches voisins, ont de nombreux rapports.

On donne généralement le nom de *Gaucha* (prononcez en castillan *gaoutcho*) aux Espagnols qui habitent les campagnes dans les provinces de la Plata. Ils descendent, pour la plupart, des premiers colons qui vinrent s'établir dans ces contrées. Ce fut en 1535 que don Pedro de Mendoza fonda Buenos-Ayres, 20 ans après la découverte de la Plata par Juan Díaz de Solís, qui, comme nous l'avons vu, fut assassiné par les Charruas. Mais les guerres avec les naturels firent abandonner bientôt cette colonie aux Espagnols qui passèrent au Paraguay, laissant pourtant dans les campagnes de Buenos-Ayres une grande quantité de vaches et de jumens qu'ils avaient amenées d'Andalousie et de Sainte-Croix de Ténériffe. Buenos-Ayres fut rétabli de nouveau en 1580, par don Juan Ortiz de Zárate. Ses compagnons y trouvèrent une multitude de boeufs et de chevaux sauvages issus de ceux qu'y avaient laissés les premiers colons 45 ans auparavant, et qui se multiplièrent ensuite d'une manière prodigieuse. Telle est l'origine de l'innombrable quantité de chevaux et de boeufs répandus dans l'intérieur des terres sur les bords du rio de la Plata, et qui se sont propagés jusqu'à Rio-Negro et même dans la Patagonie. Ces bestiaux sont devenus la principale richesse des habitants, qui ont négligé presque entièrement l'agriculture, et cette circonstance a donné un caractère particulier et original à leurs habitudes, à leur vie intérieure, et même à l'aspect du pays.

Les contrées qui environnent Buenos-Ayres et Monte-Vidéo consistent presque partout en de vastes plaines recouvertes par une vigoureuse prairie naturelle coupée par une infinité de ruisseaux, qui, après l'avoir arrosée, vont se jeter dans le grand fleuve de la Plata. Pendant l'hiver, le pays a un air de vie et de fécondité qui charme; mais pendant l'été, cette riante nature change de face. Les vertes savanes jaunissent et se dessèchent; les ruisseaux, à demi taris, deviennent des marais croupissans; l'atmosphère est brûlante et à peine rafraîchie par les vents du sud-ouest; les pluies sont très rares; l'eau manque partout, et les troupeaux abandonnent souvent les habitations pour se porter vers les rivières. L'air cependant est généralement sain et

n'occasionne jamais de maladies épidémiques. La terre est fertile, mais inculte; on ne rencontre quelques traces de culture qu'aux environs des villes. Toute la surface de ces régions n'est qu'une incommensurable plaine habitée seulement par d'innombrables essaims de boeufs et de chevaux, et par quelques Gauchos comme perdus dans ces solitudes.

Les Gauchos sont Espagnols d'origine; ils ont les caractères physiques de ce peuple, seulement leur genre de vie et l'influence du climat ont développé leur taille et noirci leur teint; leur langue est le castillan, mais plus altéré que dans aucune province de l'Espagne; leur prononciation est dure, énergique, rapide, saccadée; ils parlent avec feu et une grande facilité; ils ont de l'imagination, de la vivacité dans l'esprit et des sentiments passionnés. Mais en ceci c'est la nature qui a tout fait car l'éducation intellectuelle du Gaucho est nulle; il n'y a que les plus riches propriétaires qui envoient leurs enfans à l'école. Chez eux, quand un homme sait monter à cheval, bouler, lacer un boeuf, manier la lance et jouer du couteau, il est accompli. Comme tous les peuples sauvages, le principal caractère de leur moral est l'incuriosité et l'apathie; ils sont sans prévoyance du lendemain, vivant au jour le jour, aux dépens de leurs inépuisables troupeaux, dont la chair est la base de toute leur alimentation, comme chez le Charrua. A huit lieues des villes, on ne trouve plus de pain, et il se trouve des Gauchos qui non-seulement n'en ont jamais mangé, mais qui même n'en ont jamais vu. Cette insouciance habituelle fait place quelquefois à une ardeur indomptable quand le feu de leurs passions s'allume, ce qui n'est pas rare. Le sentiment de l'indépendance et l'amour du pays, par exemple, ont en plus d'une occasion manifesté dans ces populations grossières des ames héroïques. Quand la guerre éclate, ce peuple paisible de pasteurs devient tout à coup une armée de guerriers terribles. Leur gout pour la danse et la musique montre également que leur sensibilité est susceptible d'une grande exaltation.

L'habitation des Gauchos est une hutte de terre, entremêlée de joncs, construite avec toute la simplicité de l'architecture primitive. Elle est composée ordinairement d'une seule pièce, qui sert de salon et de chambre à coucher. Une table de bois, des bancs, quelques coffres, des harnois de chevaux et des ustensiles de chasse composent tout l'ameublement de la salle commune. Dans la chambre à coucher il n'y a souvent qu'un seul lit, assez misérablement garni, sur lequel couche toute la famille, pêle-mêle; des cordes tendues en travers, d'un mur à l'autre, servent à suspendre le linge sale. Quelque patriarcale que soit une pareille demeure, elle surpasse de beaucoup celle des véritables Charruas du désert. Ceux-ci sont des architectes plus expéditifs encore; ils coupent au premier arbre trois ou quatre longues branches vertes, puis les courbent de manière à enfoncer les deux bouts en terre. Sur les trois ou quatre arcs formés par ces branches, ils étendent une

peau de vache qui forme le toit. Dans moins d'une heure de temps un chef de famille batit ainsi une maison suffisante pour lui et sa famille. Ils y entrent, suivant l'expression de d'Azara, comme un lapin dans un trou. L'habitation du Gaucho est un palais en comparaison.

A coté du principal corps d'habitation du Gaucho, à la distance de huit à dix pieds, une seconde hutte, analogue à la première, sert de cuisine, de garde-manger et de basse-cour. Il n'y a pas de cheminée; le foyer se trouve au milieu de l'appartement; la fumée sort par où elle peut. Les ordures des animaux domestiques, les exhalaisons des viandes accrochées y entretiennent une puanteur tout-à-fait spécifique, et des myriades d'insectes y bourdonnent sans cesse.

Non loin de ces deux cabanes se trouve le *Rodeo*, espèce d'enclos entouré de pieux de douze à quinze pieds de hauteur, dans lequel on réunit, à certaines époques, les troupeaux, pour les visiter, les compter et les marquer. L'ensemble de la propriété s'appelle une *Estancia*, et le propriétaire un *Estanciero*. Les domestiques ou valets s'appellent *Peones* (pions). Ceux-ci, presque toujours à cheval, galoppent toute la journée dans l'estancia pour empêcher les bestiaux de sortir de la propriété, et pour les ramener, s'il y a lieu, dans le *Rodeo*.

Le costume des Gauchos n'est pas noble. Il est loin d'avoir la majesté du *guillapi* charrua que j'ai décrit: un mouchoir enveloppant la tête et retenant les cheveux; par-dessus un chapeau noir à larges bords, maintenus par deux rubans attachés sous le menton; un gilet de couleur tranchante, une espèce de manteau, appelé *poncho*, taillé en rond, tout d'une pièce et percé dans le milieu d'une ouverture où passe la tête; un pantalon, mis sur un autre dont les bouts dépassent et sont frangés; une pièce carrée de drap rouge ou bleu, appelée *chilipa*, serrant les reins et tombant jusqu'au dessous du genou en forme de tunique; une ceinture où ils passent un grand couteau à poignard dans sa gaine, et une petite bourse de cuir contenant du tabac, du papier à cigarres et un briquet; des bottes fabriquées avec la peau de la jambe du cheval, de manière à laisser les orteils libres, de longs éperons avec d'immenses molettes; tel est l'ensemble des pièces du costume ordinaire des Gauchos, bien qu'il varie un peu suivant les saisons et certaines circonstances.

Pour décrire le Gaucho en entier, il faut décrire aussi son cheval; car ici le cheval et l'homme ne sont qu'un. L'harnachement du cheval est assez compliqué: il se compose de plusieurs pièces qui, en voyage ou à la guerre, servent de lit au cavalier. Une grande couverture de laine ployée en quatre, sur la couverture une pièce de cuir carrée, formant un premier coussin sur lequel se met la selle, qui est plate. Sur la selle se trouve une seconde pièce de peau plus souple que la première. Le tout est recouvert enfin par

une peau de mouton teinte en bleu, et assujéti par une sangle, qu'on serre fortement. Le mors très massif a beaucoup d'analogie avec les mors des Maures de la cote de Barbarie. Les rênes de la bride sont en cuir; elles sont très longues, et le cavalier s'en sert comme d'un fouet. Les étriers sont très petits, car, ainsi que les Charruas, les Gauchos n'y passent que le gros orteil. Enfin, derrière la selle, se suspendent ordinairement le lacet et les boules, complément indispensable du harnais. On peut voir tous ces objets aux Champs-Élysées.

Le lacet et les boules étant les armes ordinaires et favorites de ces peuples pour la chasse, et même pour la guerre, nécessitent une mention particulière.

Le lacet (*lazo*) est une longue et forte courroie en cuir. L'un de ses bouts est attaché à la selle; l'autre, qui est libre, est terminé par un anneau de fer dans lequel on a passé le premier de manière à former un noeud coulant qui tend à se resserrer à mesure qu'on force sur l'extrémité fixe. Nous verrons bientôt avec quelle adresse ils se servent de cette arme redoutable.

Les boules (*bolas*), sont formées de trois pierres rondes, grosses à peu près comme une orange, recouvertes et cousues solidement dans une enveloppe de cuir très fort. Elles sont suspendues à trois lanières de près de trois pieds de longueur, et réunies ensemble à leur extrémité supérieure comme une grappe de cerises.

Ces instrumens, auxquels il faut joindre aussi le couteau, sont d'une nécessité absolue au Gaucho, à la chasse, à la guerre et en voyage. Un cavalier isolé, poursuivi par eux, est perdu. Arrivé à la distance de trente ou quarante pieds, le Gaucho saisit ses boules par l'extrémité d'une des lanières, il les fait tourner quatre ou cinq fois au-dessus de sa tête comme une fronde, et les laisse échapper ensuite avec toute la force que la rotation leur a imprimée. Les lanières, en franchissant l'espace qui les sépare du but, restent étendues, et les boules vont en tournoyant s'entortiller aux jambes du cheval, qui est renversé sur-le-champ. Le cavalier, s'il échappe à la chute, est obligé de se rendre ou est égorgé sans défense. Les Gauchos ne manquent jamais leur but, et ils sont en état d'atteindre indifféremment les jambes du cheval, ou le col, ou l'homme. Tacuabé, qui est fort habile dans le maniement de cette arme, a répété plusieurs fois l'expérience devant moi. Le but était une espèce de poteau de bois qui se trouve dans le jardin habité par les Charruas. Il ne l'a jamais manqué. Cette manière de combattre est véritablement effrayante; il y a de quoi faire palir l'homme le plus déterminé et le mieux armé; car, soit qu'il veuille fuir ou résister, les boules s'enlaçant autour de lui comme un serpent, le livrent tout garotté à son ennemi.

L'emploi du *lazo* est plus difficile encore, mais tout aussi redoutable.

Il se lance à peu près de la même manière que les boules. La difficulté consiste à maintenir le noeud coulant ouvert, pendant son trajet dans l'air. Tacuabé m'a lacé moi-même plusieurs fois, à distance de vingt pas, sans jamais me manquer. Il roule d'abord en rond la plus grande partie de la longe dont il fait un paquet qu'il tient de la main gauche; il n'en laisse déployée qu'une longueur proportionnée à celle de l'espace à franchir, et c'est cette portion qu'il lance après l'avoir fait tourner sur sa tête. C'est au moyen du lacet qu'ils s'emparent le plus souvent des boeufs et des chevaux sauvages, et c'est leur arme ordinaire à la chasse. Les Gauchos ne chassent qu'à cheval. Ils boulent ou lacent les autruches, le jaguar, le cerf, et même la perdrix.

Le lazo est plus utile au chasseur et au voyageur qu'au soldat; cependant les Gauchos en ont fait quelquefois à la guerre un usage admirable. Quand les Brésiliens occupaient Monte-Video, ils plaçaient des sentinelles sur les terrasses (appelées *azotéas*), dont toutes les maisons de ces pays sont surmontées. Ces terrasses sont très basses. Le soir, les Gauchos arrivant à l'improviste au galop des avant-postes espagnols, jetaient leur lacet sur les soldats de garde sur les terrasses, et rebroussant aussitôt chemin avec toute la vitesse de leur cheval, entraînaient avec eux jusqu'au camp le cadavre de leur prisonnier. Ces traits d'audace et de dextérité incroyables ne sont pas rares. Ceci donne une idée des moeurs héroïques des guerriers d'Homère; et ni Diomède, ni les deux Ajax, tout impies et furieux qu'ils étaient, n'en auraient peut-être fait autant. A la même époque, les Gauchos, faisant entrer leurs chevaux jusqu'au cou dans le fleuve, allaient lacer dans les bateaux les soldats brésiliens qui tentaient le débarquement, et les ramenaient à terre noyés ou étranglés.

Les Gauchos, soldats par circonstance, ne sont assujétis à aucune tactique militaire. Ils se battent presque en sauvages comme leurs voisins les Charruas. Ils font la guerre en partisans. Dans le cas d'une invasion étrangère, ils commencent par se former en éventail, chassant devant eux tout le bétail dans l'intérieur des terres, de manière que les villes se trouvent tout à coup privées de vivres et de toutes ressources pour la guerre, car la guerre ne se fait qu'à cheval. Les Gauchos, outre les boules et le lacet, manient bien la lance et le sabre; après avoir mis leurs troupeaux à l'abri et affamé l'ennemi, ils reviennent harceler ses derrières, et évitent toujours les engagements généraux. Ils sont toujours mieux montés que leurs adversaires, parce qu'ils peuvent changer souvent de chevaux. Ils en consomment à la guerre une quantité vraiment extraordinaire. Chaque homme en a toujours quatre en lessé. Un corps de mille cavaliers nécessite donc 4000 chevaux. Ces circonstances de localité rendront toujours une invasion de ce pays très difficile et très meurtrière aux conquérans. Les Brésiliens y ont échoué,

malgré la supériorité du nombre. Les Anglais ont été repoussés avec une énergie héroïque; et dans les dernières guerres civiles, une superbe armée espagnole y a été détruite en moins d'un an. Les Gauchos appartenaient au parti, dit fédéral, dont le fameux Rosas était le chef. Rosas était lui-même Gaucho par ses goûts et ses habitudes; jouissant d'une grande fortune, d'un caractère entreprenant, d'une force physique prodigieuse, habile dans tous les exercices équestres qui sont la passion de ces peuples, d'un accès facile, et d'une familiarité toute populaire; il devint le chef de ce parti fédéraliste qui a triomphé tant de fois de plusieurs armées disciplinées commandées par d'habiles généraux.

Le Gaucho est brave par tempérament; mais cette bravoure animale est ennoblie par la fierté originelle de la race espagnole. Ils sont en conséquence capables des plus beaux dévouemens, et de se sacrifier à la cause qu'ils embrassent. Ils ont prouvé, depuis la fondation de la république argentine, qu'on ne pourrait pas leur imposer facilement une tyrannie quelconque, soit étrangère, soit intérieure. Leur énergie, toutefois, n'est pas dépourvue de la férocité du sauvage. Accoutumés à la vue de sang, car ils sont aussi un peuple de bouchers, ils font peu de cas de la vie des hommes, et ne l'estiment guère plus que celle d'un boeuf ou d'un cheval. Si leur monture ne va pas à leur gré, un coup de couteau les en débarrasse, et ils en prennent une autre; ce qui est toujours facile dans un pays où un cheval ordinaire se vend 10 francs. S'agit-il d'écorcher un boeuf, ils n'attendent pas quelquefois qu'il soit mort, et le dépouillent à moitié vivant. Dans leurs querelles, dont le jeu est la source la plus ordinaire, ils sont toujours prêts à s'égorger. A la moindre contestation, les couteaux sont dégainés, et le sang coule. Comme les trastéverins de Rome, ils se servent de leur manteau (le *poncho*) comme d'un bouclier; le bras gauche les protège pendant qu'ils attaquent du bras droit armé du couteau.

Le Gaucho voyage toujours à cheval. Le même cheval fait, dans les vingtquatre heures, jusqu'à soixante lieues, toujours au galop et sans manger. Le lendemain, on le renvoie aux champs pour qu'il s'y repose. On le ménage d'autant moins, qu'on en trouve presque pour rien. D'ailleurs la peau de l'animal mort vaut autant que l'animal en vie. Quand la route à faire est longue, le Gaucho mène un cheval en lesse en cas d'accidens, et accroche à la selle quelques quartiers de viande. Si sa provision s'épuise, il lacre le premier boeuf sauvage qu'il rencontre, l'abat, le tue avec son couteau, prend par-ci par-là les morceaux qui lui conviennent, et abandonne le reste de l'animal aux oiseaux de proie. Lacer un boeuf et le tuer est une affaire d'un clin d'oeil pour le Gaucho. Le boeuf étant lacé par les cornes, le Gaucho, armé de son couteau, passe derrière lui, et, en deux coups, lui coupe les deux tendons d'Achille, dont la section produit un craquement

semblable à un coup de fouet; le boeuf est alors acculé, le pied est porté en avant par l'effort des muscles fléchisseurs qui n'ont plus d'antagonistes; cette première opération faite, le Gaucho bondit sur le dos de l'animal comme un singe, et coupe le grand ligament cervical postérieur qui retient la tête dans sa position naturelle.

Quelquefois ils en abattent ainsi un grand nombre, l'un après l'autre, puis ils les saignent, et enlèvent la peau qu'ils mettent à sécher; la chair, coupée en gros quartiers, est entassée dans des cuves où on les sale; les os, rangés en forme de muraille, sont employés à faire de la chaux, du charbon animal, et les pieds à faire de la gélatine. Ces grandes boucheries se font dans une espèce d'abattoir appelé le *Saladero*. On y tue jusqu'à 150 et 200 têtes de bétail dans une matinée. Les *peones* employés à ces opérations, bien qu'environnés sans cesse des exhalaisons de matières animales souvent putréfiées, jouissent d'une très bonne santé. On a fait du reste la même observation à la voirie de Montfaucon à Paris.

Les principaux amusements des Gauchos, indépendamment des jeux de hasard, pour lesquels ils poussent la passion jusqu'à la fureur, sont le cours des chevaux et autres exercices équestres. Ils ont entre autres conservé de leur ancienne patrie l'antique usage des tournois. A certains anniversaires, ils se livrent des combats simulés avec des lances sans fer, revêtus du costume des anciens chevaliers espagnols. Ces tournois se font toujours avec tout l'éclat possible, et au bruit de la musique de quelque régiment. Ils ne sont pas moins effrénés danseurs que cavaliers déterminés. Leurs danses sont assez gracieuses; ils dansent ordinairement, et des heures entières, au son de la guitare, sur une mesure à trois temps. Le menuet est une des danses les plus répandues; plusieurs autres leur ont été transmises par les Portugais du Brésil. Leur musique se réduit à quelques airs d'origine espagnole, tous d'un caractère mélancolique et monotone. Ils ont cependant un air national fort en vogue, rempli de force d'expression, d'énergie, et des plus grandes beautés musicales. Un bon juge me disait qu'il est comparable à la *Marseillaise*; mais pour en convenir, je voudrais l'avoir entendu. Chez eux, la musique et la danse vont toujours ensemble; ils ne se lassent jamais d'écouter, et le son d'un instrument les agite profondément. J'en ai vu les effets sur nos bons Charruas et surtout sur Tacuabé.

Avant de finir ces détails, que j'ai dû abrégé beaucoup, je dois parler du *maté*, sorte de boisson chaude qui, dans l'Amérique méridionale, remplace le thé et le café d'Europe. Tacuabé et sa femme m'ont invité à aller en prendre chez eux, et je ne manquerai pas de me rendre à leur invitation. Le maté se fait par infusion comme le thé. Au lieu de théière, on se sert d'une petite courge à étroite ouverture, et au lieu de le verser dans des tasses on l'aspire dans la théière même au moyen d'un petit tube de métal de

huit ou dix pouces de longueur, percé de trous à l'extrémité, comme un arrosoir, pour empêcher que les particules de la plante n'arrivent dans la bouche. Chaque personne a une théière avec son tube, un *maté* accompagné de sa *boubilla* (sic). Le maté se prend très chaud, et a, dit-on, un parfum assez agréable. Les Charruas se consolent avec le maté quand ils n'ont pas d'eau-de-vie; mais le malheur est qu'ils ne peuvent pas s'ennivrer avec, ni se rendre furieux ou stupides; ce qui est une des plus belles prérogatives de l'être moral qu'on appelle l'homme, sauvage ou non.

Un grand nombre des particularités de mœurs des Gauchos que je viens de décrire appartiennent également aux Charruas, notamment tout ce qui tient aux usages du cheval et des armes. J'ai donc terminé ma tâche d'historien sur ces intéressants voyageurs. Je désire que ces renseignements leur attirent l'attention et les égards qu'ils méritent. En l'état, ils se portent très bien, sauf le pauvre Sënaqué, qui, j'en ai bien peur, ajoutera par sa mort une incision de plus aux bras déjà si balafrés de la pauvre Michaela.

Pièce VII

Nouveau Bulletin des Sciences, publié par la Société philomatique de
p. 105 Paris, 1833, séance du 15 juin, ps. 105-106. /

Races humaines.—M. Larrey entretient la Société des observations qu'il a faites sur les *Charruas*; observations qui diffèrent en plusieurs points de celles que M. Virey a communiquées à l'Académie des sciences sur la conformation de ces sauvages.

Ces *Charruas* sont d'une taille moyenne; ils ont le teint marron foncé, les cheveux noirs, plats et épais, qu'ils laissent tomber sur les épaules, et qui s'implantent très bas sur le front. Les sourcils sont peu saillants, et placés sur le bord supérieur de l'orbite. Les yeux sont petits et bruns, l'angle interne des paupières est incliné, et la caroncule lacrymale saillante. Le visage a une forme triangulaire dont le sommet arrondi termine le front; les deux angles du triangle formés par la mâchoire inférieure offrent une saillie plus élevée d'un centimètre au moins que chez les autres races de l'espèce humaine, y compris les nègres; et c'est, selon M. Larrey, le caractère physique le plus distinctif de ces individus. Cette saillie extraordinaire des angles de la mâchoire élargit la base du crâne, car les fosses glénoïdes ou articulaires des os temporaux doivent présenter un écartement proportionné aux condyles de la mâchoire, sans changer néanmoins le rapport respectif de l'arcade zygomatique et de la pommette qui ne sont pas aussi saillantes que chez l'autres peuples du nouveau et de l'ancien continent; les branches de la mâchoire se réunissent à angle presque droit au menton, et



17



18



19

Fig. 17 à 19. — Histologie macroscopique de la peau d'un Charrúa,
d'après trois dessins coloriés de la collection de vélins
du Museum national d'Histoire naturelle de Paris.

les arcades dentaires, quoique armées de fortes et belles dents, n'offrent presque pas de saillie. La bouche est largement fendue, et les lèvres sont assez minces. Le nez a peu de saillie, les ailes en sont écartées et la pointe légèrement courbée. Les oreilles sont petites, détachées de la tête et en rapport avec le nez. Le crâne est sphérique, la région antérieure du frontal en est très élevée et légèrement bombée, tandis que celle occipitale est aplatie ou peu saillante. Les muscles masséter et les crotaphiles sont très forts et exubérants. La poitrine est évasée chez ces individus; les muscles du cou, des épaules et des bras sont très prononcés; ceux des cuisses et des jambes le sont moins dans les mêmes proportions, et au total, les membres inférieurs sont grêles et mal conformés. En jugeant d'après leur organisation, M. Larrey pense que ces individus doivent être doués d'une assez grande intelligence, et par conséquent seraient susceptibles de recevoir une éducation fructueuse. / M. Larrey fait observer aussi qu'ils montrent beaucoup d'adresse et d'industrie. Ils doivent être peu passionnés pour le sexe. La conformation particulière de la mâchoire justifie ce qu'en dit la notice historique. Ils sont carnassiers, et on suppose même qu'ils ont été anthropophages.

p. 106

Pièce VIII

CAMUS, interne à la Maison royale de Santé.—*Les derniers momens de Sénaque le Charrua*. ("Revue de Paris", t. LII, 1833, ps. 136-140).

Au Directeur de la "Revue de Paris".

Paris, 3 août 1833.

Monsieur,

Vous me demandez le récit des derniers momens d'un sauvage qui vient de mourir à Paris. Personne ne peut vous transmettre des renseignemens plus exacts; mais, personne, Monsieur, ne serait plus embarrassé que moi pour vous les donner; car j'ai peu l'habitude d'écrire; puis je pense que des détails trop spéciaux, trop médicaux, conviendraient mal à vos lecteurs, et je ne suis guère en mesure de vous en donner d'autres.

Sénaque, le charrua Sénaque, guerrier vaillant, médecin renommé, favori envié du grand chef de la tribu des Charruas, est mort à Paris, le 26 juillet, à la Maison royale de Santé, dans le service du professeur Duméril.

Je ne vous dirai point, Monsieur, ce qu'il y a de prodigieux dans la destinée de ce sauvage, échappé, lui quatrième, à la destruction de sa tribu, puis promené par les villes d'Europe, offert à leur curiosité comme un ani-

mal extraordinaire, visité par les désœuvrés et par les savans, enfin traité aux frais de l'administration du Jardin des Plantes, et mourant dans un lit, lui qui n'en avait jamais eu d'autre que la terre; mourant à l'hôpital, lui médecin charrua, entre les mains de médecins français.

Blessé d'un coup de lance à la région de l'estomac, dans la dernière guerre, Sénèque était depuis long-temps malade; quelques personnes rapportent à cet accident la fièvre de consommation qui l'a tué. Cette blessure avait développé une hernie très-prononcée à la région épigastrique; mais ce n'était point à cette cause qu'il semblait attribuer ses souffrances. Le désespoir, l'ennui, et surtout le mal du pays, ce mal rongeur, qui ne laisse ni trêve ni repos, y étaient sans doute pour beaucoup.

MM. les administrateurs du Jardin des Plantes décidèrent que Sénèque serait transporté à la Maison royale de Santé; une partie des fonds destinés à l'achat des animaux rares fut affectée au paiement des frais devenus nécessaires (4 fr. par jour). Il fut conduit en fiacre; mais être assis sur des coussins lui sembla position peu commode; il préféra se coucher entre les deux banquettes.

Un manteau de grosse étoffe, retenu par une ceinture de drap rouge, ornée de plaques en cuivre, de forme ronde, couvrait à peu près la moitié de son corps.

Imaginez ce que dut éprouver cet homme lorsqu'il se vit enlever par un garçon infirmier, transporté sur ses bras, d'abord dans une salle commune, au milieu d'autres malades, puis dans une chambre particulière qui lui fut destinée. Une syncope prolongée qu'il éprouva aussitôt qu'il fut couché, soit qu'elle eut pour cause la vivacité des émotions qu'il ressentait, ou plutôt la fatigue et la faiblesse, permit de le soumettre à la règle, c'est-à-dire de lui mettre une chemise.

On lui adressa en espagnol quelques questions pour savoir quelles étaient les parties douloureuses? Il répondit *la barrica, la cabesta*; le ventre et la tête, qu'il indiquait, en y portant les mains, semblaient lui faire éprouver de vives souffrances.

Insistait-on; il gardait un silence absolu, une expression d'impatience ou de mécontentement se peignait sur sa figure; souvent il se tournait la face contre le mur et semblait étranger à tout ce qui se passait autour de lui; les visites des curieux seulement lui arrachaient quelques murmures.

De toutes les boissons qui lui furent présentées, celle qu'il préférait était l'eau très-froide. *Agua fresca*, disait-il; quand il voulait boire, il prenait toujours deux verres de suite, et quelquefois il en demandait un troisième.

Il mangeait volontiers de la glace; des morceaux pesant une once étaient broyés sous ses dents avec la plus grande facilité; et, fait assez re-

marquable, pendant la mastication de cette glace, pas une seule goutte d'eau ne s'échappait de sa bouche.

Il se refusa absolument à prendre aucune boisson préparée: était-ce défiance du sauvage, était-ce la répugnance du médecin?

Cependant il s'affaiblissait chaque jour. On chercha à soutenir ses forces par l'usage du lait; mais, quelques instants après, le lait était rendu caillé. Il ne serait peut-être pas sans intérêt de remarquer que le mécanisme à l'aide duquel s'opérait le vomissement différait sous quelques rapports de celui que l'on observe habituellement; les efforts des parois de l'abdomen et de l'estomac n'étaient pas visibles, la bouche se laissait distendre avant qu'un mouvement d'expulsion volontaire chassât au loin et dirigeât avec force et à son gré le jet dont il inondait la chambre. Ce dernier mouvement simulait parfaitement ce qui se passe lorsqu'on se débarrasse d'un gargarisme; jamais nous ne pûmes lui faire comprendre qu'il fallait vomir dans une cuvette.

Nous essayâmes de lui faire manger de la viande; il préférait celle qui n'était pas cuite, et il prit quelques morceaux de boeuf cru. Cependant les syncopes devenaient chaque jour plus fortes et plus prolongées. Le 26 juillet, jour de son décès, il refusait toute espèce de nourriture; j'eus la pensée de lui offrir un oeuf cru; ses yeux, que jusque-là rien n'avait pu fixer, se ranimèrent un instant. Il tendit la main gauche, prit l'oeuf et essaya, mais en vain, de le casser en enfonceant le pouce dans la coque: il ne put y parvenir. Je le lui remis cassé, une seule aspiration suffit pour transvaser le blanc dans la gorge: mais le jaune, dont l'enveloppe membraneuse n'était pas rompue, ne pouvait sortir; il me rendit l'oeuf, et lorsqu'avec la pointe d'un couteau j'eus divisé le jaune, il l'aspira en moins d'une seconde.

Aussitôt il laissa retomber sa tête sur l'oreiller, et, tourné la face contre le mur, il resta immobile. Une dernière syncope servit de transition de la vie à la mort. Ses dernières heures ne furent annoncées par aucun symptôme particulier.

Ainsi mourut Sénèque, le 26 juillet 1833, à sept heures du soir.

Aucune plainte ne fut proférée par lui pendant les quatre jours qu'il passa à la Maison royale de Santé. Calme et indifférent, il semblait étranger à tout ce qui l'entourait. Se refusant à tous les remèdes sans emportement, sans impatience, c'était seulement lorsqu'on cherchait à le découvrir, et qu'on outrageait ainsi sa pudeur, que sa figure ordinairement impassible, devenait inquiète et menaçante. Il gardait un silence absolu, qu'il ne rompit qu'une fois sans provocation. *Oh! Paris! Paris!* s'écria-t'il et pour ceux qui l'entendirent il y avait dans cette exclamation toute son histoire.

Après la mort de Sénèque, il fallut dresser son acte de décès. Ce fut un grand embarras pour l'employé qui est chargé de rédiger ces actes; car c'est

un homme d'une grande exactitude dans son travail, et beaucoup de renseignements lui manquaient, ou, pour mieux dire, il n'en avait d'autres que ceux que contient l'affiche placardée sur tous les murs de Paris. Voici cet acte:

" *Noms et prénoms*, Sénague;—*pays*, Indien;—*age*, *présumé* cinquante-six à cinquante-sept ans;—*profession*, favori du chef de la tribu, *médecin*;—*lieu de naissance*, tribu des Charruas;—*célibataire*.

" Entré le 23 juillet matin.

" Mort le 26 juillet, à sept heures du soir.

" Resté quatre jours à la Maison royale de Santé."

Le corps a été porté au Muséum d'histoire naturelle, MM. les administrateurs au Jardin des plantes l'ayant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, acquis en payant les frais de son séjour à la Maison de Santé.

Sa mort fut annoncée le 28 juillet à ses 3 compagnons. Vaimaca Peru, le chef qui l'avait tant aimé, déclara qu'il jeunerait en signe de deuil; mais sa résolution s'affaiblit à la vue de quelques prunes noires qu'il aime fort.

Pour Tacuabe et Guyunusa, ils allèrent voir la revue, assistèrent aux fêtes, et virent le feu d'artifice. La femme fut effrayée; mais le jeune homme y prit grand plaisir, et déclara qu'après Polichinelle, le commissaire et son chat, il n'avait rien vu d'aussi amusant qu'un feu d'artifice.

Camus,

Interne à la Maison royale de Santé

Pièce IX

DUMOUTIER. — *Considérations phrénologiques sur les têtes de quatre Charruas*. ("Journal de la Société Phrénologique de Paris", t. II, 1833, p. 74 ps. 74-102). /

Plusieurs journaux ayant annoncé, il y a quelque temps, l'arrivée à Paris de quatre sauvages échappés, l'an dernier, au massacre de la belliqueuse tribu des Charruas, et les renseignements qu'ils en ont donnés nous paraissant, sur certains rapports, en contradiction avec leur organisation cérébrale, nous allons examiner ces individus sous le point de vue phrénologique.

Lors de l'invasion des Européens dans cette partie de l'Amérique du Sud, la tribu dont il s'agit paraissait fort nombreuse; elle habitait, par le trente-cinquième degré de latitude sud, la cote septentrionale de la rivière de la Plata, depuis Maldonado jusqu'à la rivière Uruguay. Elle s'étendait vers le nord, sur une superficie de trente lieues environ, jusqu'à un grand désert qui la séparait des Guaranis, et à l'ouest ses frontières étaient limitrophes

de celles des Yaros, / habitans des rives du San Salvador, près de son embouchure.

p. 75

Doués d'une pénétration beaucoup plus grande qu'on ne le croit ordinairement, les Charruas comprirent tout d'abord les intentions des Européens. Ne trouvant aucun avantage à partager leur civilisation, ils ne virent en eux que des envahisseurs inhumains qui venaient leur ravir la liberté. Dès-lors, une haine implacable, nourrie par des provocations continues, fut la source des malheurs qui, depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à ce jour, désolèrent ces belles contrées. L'histoire écrite de ces peuples étant nécessairement postérieure à l'invasion européenne, ne nous apprend que fort peu de choses sur leurs mœurs primitives. Il paraît cependant, qu'avant la première fondation de Buénos-Ayres, en 1535, ils ne vivaient que de la pêche ou de la chasse, et quoique le gibier fut très abondant, ils n'en faisaient aucun cas. Ils s'adressaient de préférence aux tigres jaguars, très nombreux dans ces contrées; ils les attendaient de pied ferme, et très souvent ils étaient forcés de lutter corps à corps avec cet ennemi redoutable. Faisant consister toute la gloire à vaincre et à se nourrir de la chair de leurs plus formidables adversaires, c'est par des motifs de ce genre qu'ils étaient alors anthropophages, et qu'ils sont parvenus à anéantir les tribus des Yaros et des Minuanes, leurs voisins. Lorsqu'en 1580, les Espagnols, sous la conduite de Juan Ortiz de Zárate, tentèrent de fonder de nouveau une colonie, ils trouvèrent de très grands changemens dans l'aspect que présentait ce pays, qui était couvert de nombreux essaims de chevaux sauvages, et ne furent pas moins surpris des nouvelles coutumes des Char / ruas. Ce n'était plus seulement ces hommes au regard farouche qu'ils avaient encore à combattre, mais une nation de centaures, dont l'agilité plus que la cruauté semblait redoutable. Voici la cause à laquelle on s'accorde assez généralement à attribuer leur vie équestre. Don Pedro de Mendoza ayant tenté le premier de fonder Buénos-Ayres, les Espagnols qui, dans l'espoir de coloniser, avaient amené avec eux une très grande quantité de boeufs et de chevaux de l'Andalousie, ne tardèrent pas à être contraints par les naturels d'abandonner le territoire et tout ce qu'ils y avaient apporté. Leurs troupeaux, qui furent dispersés, se répandirent dans l'intérieur où ils se propagèrent en quantité innombrable. En moins d'un demi-siècle, toute la vaste étendue comprise entre le Rio de la Plata et le Rio Negro, fut couverte de ces animaux, qui jusqu'alors n'y étaient pas connus, et qui pénétrèrent même fort avant dans la Patagonie, et retournèrent à l'état sauvage. Depuis ce temps, dans toutes ces contrées, bien que leur destruction ait été opérée avec la plus grande prodigalité, ils sont encore tellement nombreux à présent, qu'ils y ont très peu de prix. Pendant tout le temps que les batimens portugais étaient en croisière devant ces parages, les Euro-

p. 76

p. 77

péens ne pouvant en approcher pour y faire le commerce, un cheval de quatre ans se vendait 4 ou 5 francs de notre monnaie; depuis la paix, ils ont beaucoup augmenté de valeur, mais cependant, pour 50 à 60 francs on y achète encore un très beau cheval. (1) /

La multitude de ces bestiaux, et la grande facilité avec laquelle les Charruas les volent dans les habitations des créoles, ont été les causes de l'incurie de ces sauvages pour la culture des terres, d'autant plus qu'ils étaient ainsi pourvus d'une nourriture généreuse et abondante, et que tout ce qui n'était pas employé à leur alimentation, leur fournissait en grande partie les matériaux de leur industrie.

Selon quelques personnes qui ont habité pendant long-temps ces pays, et auxquelles je dois la plupart de ces renseignements, ces anciens habitants des bords de l'Uruguay étaient généralement d'une stature égale à celle des Européens. Les Charruas que l'on voit présentement à Paris, et que l'on s'est accordé à reconnaître d'une petite stature, relativement à leurs compatriotes, sous tous les autres rapports fournissent exactement le type de la nation à laquelle ils appartiennent.

p. 78

Ils paraissent être d'un tempérament bilioso-sanguin. Les traits de leur physionomie sont bien prononcés et caractéristiques. Leurs yeux sont petits, vifs et brillants; ils doivent en partie cet aspect à la couleur noire de l'iris: (a) ils sont écartés l'un de l'autre, dirigés un peu obliquement en haut et en dehors, comme chez les *Tartares* ou chez les *Mongols*. L'ouverture des paupières est habituellement petite, disposition qui donne à leur regard une expression de fausseté qui tient de celle de tous les animaux du genre chat. Si l'on fait une exception pour l'un d'eux (*Sénaqué*), chez les autres le nez est court et gros; large par la base, les ouvertures des narines sont grandes et béantes. Les cavités nasales et buccales paraissent spacieuses, à en juger par le grand développement des os de la face. Ceux des pommettes étant proéminents, ainsi que la saillie mentonnière, il en résulte que chez tous le visage est large et peu avancé au-dessous du crâne. Le sommet de la tête est élevé, arrondi. Les rayons frontaux et sincipitaux sont les plus courts. De tous les diamètres transverses, ceux de la base du cerveau, et particuliè-

(1) Dans toutes les provinces de la Plata, la principale industrie des habitants des campagnes (*gauchos*), consiste dans la salaison et la disséction des viandes de bœufs que l'on exporte à La Havane et dans presque toutes les Antilles, pour la nourriture des nègres. Près de Montevideo, et de Paysandu, il y a des *Mataderos* (tueries), ou *Saladeros* (Saleries), dans lesquelles on emploie de 25 à 30 *Peones* (pions ou journaliers), qui dans une matinée tuent plus de deux cents bœufs; et pendant les six mois de la saison pour la *chargueadra* (préparation des chairs), on y tue de vingt-cinq à trente mille de ces animaux.

(a) Le manuscrit ajoute: "La teinte de la sclérotique est un peu jaune comme s'ils avaient une ictere commençante".

rement le bi-temporal, sont les plus grands. La région occipitale est aplatie dans sa partie supérieure. Leur nuque large et bombée est l'indice d'un grand développement du cervelet. Les régions temporales sont grandes, et par leur conformation, on peut reconnaître que les lobes moyens du cerveau sont les plus développés. Le front est, relativement aux autres parties, dans des proportions moyennes, et non pas *aplati*, ni *abassé*, comme on l'a indiqué dans l'*Europe littéraire* du 19 juin, N.^o 48, 1re. année, p. 115 et suiv. Je ne pense pas, ainsi qu'il est dit dans cet article, que le crane de ces peuples paraisse *plus épais, plus solide, et moins étendu* que celui des nations de la race blanche. Il résulte de l'examen attentif que je fis de celui de l'un d'eux (Sénaqué), que la *densité* des os ne présente pas de différence. Il en est de même de leur *épaisseur*; bien qu'elle varie un peu dans plusieurs endroits de la voûte, les points les plus épais ont tout au plus deux lignes; et / comme cette disposition se rencontre presque constamment dans la race blanche, chez les sujets de l'âge de celui-ci, elle ne pourrait être considérée comme propre à son type.

p. 79

Quant à la détermination de l'*étendue* ou du *volume* de leur crane, par l'emploi des moyens ordinaires, mes évaluations ne se sont pas rencontrées avec celles du mémoire de M. Virey. La *circonférence* ayant été la seule mesure énoncée, il est impossible, par elle seule, de se faire une idée du volume. Cependant, comme il semble qu'on l'a donnée en preuve de l'assertion qui la précède, si l'on compare sa valeur à celle indiquée par M. Lelut [20 pouces 3 à 4 lignes, *moyenne, dans la race Caucasique* (1)], on verra que la circonférence moyenne des quatre Charruas, prise sur les mêmes points, est rigoureusement semblable. Lors même qu'on aurait donné très minutieusement les quantités de toutes les autres dimensions, l'emploi de tels moyens généraux ne saurait être suffisant pour préciser les caractères propres à chaque sujet ou à chaque race: car, en supposant que le volume absolu du crane ou du cerveau de deux individus ou de deux peuples soit absolument le même, ils pourraient cependant présenter entre eux de très grandes différences dans leurs manifestations.

C'est en suivant cette méthode ordinaire de commensuration, que M. le docteur Lelut n'a pas trouvé de différence entre l'organisation des voleurs homicides, et celle des hommes de toutes les autres classes / de la société. C'est ainsi que l'on commettra des erreurs du même genre, tant qu'on n'aura pas *déterminé les proportions de chacune des parties constituantes du cerveau d'un individu, et que l'on ne comparera pas leur volume relatif*. Il est bien avéré aujourd'hui que dans chaque région de la masse cérébrale,

p. 80

(1) Examen comparatif sur les dimensions du crane chez les voleurs homicides, etc... ("Journal hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie pratique").

les organes qui y siègent correspondent à des facultés essentiellement différentes, et que les organes des facultés analogues sont groupés dans les mêmes régions. Il est également bien prouvé que, selon que le volume d'une région s'écarte de ses proportions ordinaires chez un individu, cette disposition est l'indice d'une différence analogue dans ses manifestations habituelles ou dans son caractère. Il suffit donc, pour apprécier ces rapports, d'user de la méthode que je viens d'indiquer. (1)

p. 81

Vivant presque toujours nus, les Charruas supportent aisément les variations de l'atmosphère. Leur peau paraît généralement fine et luisante, à cause de l'enduit cébacé qui la couvre. L'épiderme et les ongles sont fins; leur forme aux pieds et au mains est jolie. La matière colorante sous-épidermique est assez uniformément répandue, excepté à la plante des pieds et à la paume des mains, qui sont blanches et qui contrastent singulièrement avec la teinte brune générale qui se rapproche beaucoup du ton de la *sépia*. Leurs cheveux sont noirs, abondants, soyeux et lisses; ils les portent grands: ceux des femmes sont plus longs et tressés; chez quelques-unes, ils descendent jusqu'au milieu du dos. Les Charruas sont moins disposés que nous à la calvitie, et leurs cheveux blanchissent rarement chez les vieillards. Leur barbe est rare; elle ne forme pas de favoris, mais deux petites moustaches peu contournées, et un petit bouquet sous le menton. Ils sont dans l'usage de s'épiler par extraction.

Leur derme est épais et ferme; la transpiration cutanée est abondante. Pendant les plus grandes chaleurs d'août, et après de grands exercices, je n'ai pas vu apparaître une goutte de sueur sur la peau de l'un d'eux (Tacuabé); il est vrai de dire, qu'il était nu. La sensibilité y est aussi moindre que chez les peuples qui sont dans l'usage de se couvrir. Aussi le tatouage et les incisions qu'ils se pratiquent eux-mêmes volontairement, sont-ils beaucoup moins douloureux que nous ne le pensons; d'autant plus que, de bonne heure, ils accoutument leurs enfants à supporter et à braver la douleur physique.

Les sens les plus exercés chez eux sont ceux de la vue, de l'ouïe, et de l'odorat dont l'activité est beaucoup plus grande que celle des peuples civilisés. Comme nous, en appliquant l'oreille contre la terre, ils distinguent la voix ou le moindre bruit à une distance plus considérable que celle à laquelle entendrait un Européen dont l'ouïe serait très fine. Il en est de même de la portée de leur vue, et de la justesse avec laquelle ils distinguent les traces du passage d'un homme ou d'un animal, et reconnaissent, dans un grand éloignement, l'objet pour lequel leur sens est en activité.

(1) Voir mon Mémoire sur l'état pathologique du crâne et du cerveau de F. Benoit, ps. 244, 249 et 250, Tome 1.^{er}, 3.^{me} numéro du "Journal de la Société phrénologique".

Le goût est loin d'être chez eux aussi délicat; cependant ils aiment les fruits aigrelets et savoureux, et boivent avec plaisir l'infusion aromatique de l'herbe *Maté* (*Ilex Paraguayensis* ou *Gongonha*). Ils pa / raissent rechercher les liqueurs fortes et surtout l'eau-de-vie, à cause de l'ivresse furieuse qu'elle leur produit et dans laquelle ils se complaisent. La chair des animaux, qu'ils mangent à demi desséchée, sans assaisonnement et presque crue, leur semble préférable aux végétaux, en ce qu'elle se trouve partout et en tout temps, et parce qu'elle leur procure une alimentation plus succulente et plus durable.

p. 82

L'olfaction n'est pas moins active chez eux que la vue ou l'ouïe; ce qui aura peut-être fait penser le contraire à M. Virey, c'est que ces sauvages ne se montrent pas agréablement impressionnés par l'odeur d'une rose; néanmoins, dans bien des circonstances leurs coutumes nous apprennent que ce sens est bien exercé. Ainsi, par exemple, entre autres moyens qu'ils emploient pour s'orienter dans leurs vastes solitudes et surtout dans leurs épaisses forêts, ils ont l'habitude d'*odor* et de *gouter* la terre, ou les herbes. C'est ainsi qu'ils reconnaissent et distinguent les lieux, qu'ils apprennent à connaître le gîte des animaux, même la place où ils ne font que s'arrêter un moment.

Leur *tact*, quoique moins exercé que celui des hommes civilisés, est pourtant assez délicat et le serait beaucoup plus, s'ils eussent reconnu les avantages des arts mécaniques; mais ne voulant pas s'astreindre et se créer les besoins qu'entraîne avec elle la civilisation partout où elle pénètre, ils la dédaignent, et s'étonnent de nous voir prendre tant de peine à des travaux qu'ils considèrent comme inutiles. Aussi toute leur industrie se borne-t-elle à faire les objets de nécessité première et quelques autres en petit nombre et de pur agrément.

Les formes de leur corps sont athlétiques; leur poi / trine est large et sonore. Leurs bras, quoiqu'un peu longs, sont peu musclés; leurs jambes sont, relativement au tronc, un peu arquées, courtes et grêles, disposition qui tient à leur invincible habitude de l'équitation. Leurs mains sont petites et bien faites; il en est de même de leurs pieds qui sont peu voutés, et dont le gros orteil n'a pas été luxé comme le notre par une chaussure. Il est presque opposable, (1) et d'une grande mobilité par suite de l'habitude qu'ils contractent dès l'enfance de s'en servir comme du pouce.

p. 83

On sait que par une longue pratique, nombre d'individus sont parvenus à rendre leurs pieds préhensibles et à s'en servir comme de mains: le

(1) On entendait par **opposition** du pouce, l'action de le porter en dedans vers le petit doigt, de les faire se toucher par leur extrémité, et d'en faire autant avec les autres. C'est une des propriétés qui rend la main de l'homme si supérieure à celle des singes.

jeune Ducornet, privé de ses bras depuis sa naissance, est porté tous les soirs à l'académie de peinture par son père. Avec un de ses pieds il tient la palette, et avec l'autre il conduit le pinceau. J'ai vu Tacuabé, ne voulant pas se baisser, saisir à terre entre le gros orteil et les autres doigts du pied une petite pierre qu'il porta à la main pour la lancer. On remarque aussi que leur gros orteil est très écarté, et que les muscles du bord interne du pied ont acquis un grand développement, à cause de l'usage qu'ils en font pour se tenir à cheval. (L'on verra plus loin comment ils se servent de leurs étriers).

p. 84

Généralement très robustes, bien qu'excessivement paresseux, les Charruas sont d'une agilité extraordinaire. Dès l'enfance ils pratiquent la gymnastique et la nécessité les rend habiles à dompter les chevaux sauvages. Pour la chasse comme dans toutes les occasions possibles, et surtout pour la guerre, ils en font un usage continuel, de telle sorte qu'ils passent à cheval la plus grande partie de leur existence. Liant ainsi toutes leurs destinées à ce puissant auxiliaire, la vie du cheval et celle de l'homme ne font qu'une, comme s'ils eussent voulu réaliser la fable du Centaure. Leurs habitations sont faites selon les localités, soit avec de grands roseaux ou des branches d'arbres. Près des rivières ils se servent de trois ou quatre grandes cannes dont ils enfoncent en terre la plus grosse extrémité, on les faisant converger, et pas l'autre ils les attachent. Quelquefois au lieu d'avoir une forme conique, leur cabane est carrée, ses parois sont formées par des joncs tressés, ou le plus souvent par des peaux qui en forment aussi la toiture. Dans ces huttes on trouve parfois douze individus des deux sexes et de tout âge. L'enfant, qui ne connaît ordinairement que sa mère, s'en sépare aussitôt qu'il peut seul pourvoir à ses besoins.

p. 85

La puberté s'annonce ordinairement chez les filles vers leur dixième année; alors pour insignes de leur nubilité, on leur pratique un tatouage qui consiste en trois lignes colorées de bleu, qui sont parallèles et verticalement amenées de la racine des cheveux au bout du nez. Les femmes ont généralement de grosses mamelles et sont affectées d'obésité dans un âge peu avancé. Libres dans leurs choix, il leur est facultatif de changer d'époux quand cela leur plaît, toutefois elles observent de n'en avoir qu'un pendant la durée de leur union; mais elles peuvent quitter un homme vieux pour un plus jeune. C'est ce qui est arrivé à l'un / de ceux-ci (le cacique Péru). Tacuabé, le moins âgé, est devenu le possesseur de Michaela qui était l'épouse du cacique.

C'est à tort, il me semble, qu'on a avancé que *l'adultère* n'est pas réprimé chez les Charruas; car bien qu'ils n'y attachent pas le sens moral que nous lui accordons, extrêmement vindicatifs, ils s'offensent de cet acte ou seulement des intentions de le commettre, et frappent de leur couteau l'homme qui a excité leur jalousie.

Les unions conjugales sont précoces et se contractent sans autre formalité que le consentement des époux; cependant l'initiative n'appartient pas aux femmes. Lorsqu'elles deviennent mères, et tant que leur état ne les empêche pas de se livrer à leurs habitudes, comme de porter un fardeau, etc., les hommes n'ont pas d'égards pour elles. J'ai vu Michaela, durant sa grossesse, chaque jour fendre le bois et préparer le feu pour le repas, pendant que les hommes étaient couchés ou assis à la manière orientale, et ne faisaient que fumer, ou chiquer du tabac; lorsque le moment d'accoucher approche elles font elles-mêmes quelques petits préparatifs et au moment des douleurs elles sont assistées par leur mari dans ce pénible travail; immédiatement après l'accouchement, elles se lèvent, et vont à la rivière la plus proche se baigner ainsi que leur enfant. J'entrerai dans plus de détails à ce sujet en parlant spécialement de Michaela.

Lorsque les femmes Charruas perdent un enfant ou une personne qu'elles affectionnaient beaucoup, elles sont dans l'usage de se pratiquer elles-mêmes, en signe de deuil, l'amputation d'une phalange de la main, et de se faire à la peau des bras de petites incisions dont le nombre s'accroît à chaque souvenir. Ces incisions sont disposées régulièrement de manière à former des rangs dont les lignes sont parallèles, et constituent une sorte de tatouage que la *vanité* commande souvent plus encore que le *deuil*; car les femmes des Charruas ont aussi leur genre de coquetterie. On en a vu qui s'étaient tellement mutilées, qu'il ne leur restait que deux ou trois doigts à chaque main, encore étaient-ils incomplets. Les hommes ne se pratiquent pas ces sortes d'ablations, mais il y en a dont le corps est couvert de ces petites cicatrices qui n'étaient devenues pour eux qu'un simple ornement.

p. 86

Ils sont si peu accessibles à la douleur physique et font si peu de cas de la vie, qu'ils n'ont aucun scrupule de l'arracher à leurs ennemis, en leur faisant subir les tortures les plus atroces. Lorsque les femmes n'ont pu prendre une part active au combat, en raison des soins qu'elles ont dû prendre de leur enfant ou de leurs bestiaux, elles semblent s'en dédommager sur les prisonniers qu'on leur amène, en se montrant aussi sanguinaires que les hommes et en raffinant leurs cruautés. S'il arrive à l'un d'eux d'être vaincu, c'est froidement et sans se plaindre qu'il voit préparer son supplice; regardant tout avec mépris, rien ne peut abaisser sa fierté ni lui faire demander grâce; quelques soient les souffrances qu'il endure (car c'est un honneur qu'on lui fait de ne pas le tuer d'un seul coup), c'est toujours sans avoir proféré le moindre cri qu'il expire sous la main de son bourreau.

Bien que l'on ait avancé que les Charruas n'ont pas de lois, ni de coutumes obligatoires, ni de récompenses, ni de chatimens, cependant ils reconnaissent un chef suprême, ou cacique, qui ne doit ordonner que son titre qu'à sa bravoure. Seul arbitre des différends de ses sujets, sur lesquels il

p. 87

exerce le droit de vie et de mort, son pouvoir est absolu. Pendant la paix, il est sans aucune suite, et se distingue à peine par ses insignes de ses concitoyens. Le seul grade qu'ils observent après le cacique est celui des chefs de guerre, sorte de capitaines dont les fonctions cessent avec les hostilités. Ces deux faits et toutes les conséquences qui en découlent, prouvent, sans qu'il soit nécessaire d'énumérer toutes les coutumes de ce peuple, que s'il n'a pas une loi écrite, comme en ont les nations civilisées, cependant il s'est imposé des coutumes obligatoires, et sait récompenser la vertu.

Devient-il nécessaire de repousser des ennemis ou d'entreprendre une expédition? à la voix de son chef, toute la tribu se rassemble et le suit à la guerre; des émissaires sont envoyés même à très grandes distances pour convoquer les tribus alliées. Les lieux du ralliement sont indiqués, et la rapidité des communications est presque incroyable: en moins de trois jours, on en a vu parcourir un espace de plus de cent lieues, à travers les forêts et malgré des obstacles de tous genres. Tous les soirs les chefs de famille se réunissent en cercle pour nommer ceux qui doivent passer la nuit en sentinelle. Ils ont tant de ruse et de prévoyance, qu'en temps de guerre ils ne manquent jamais d'observer cette précaution. Comme les Arabes, ils font la guerre d'embuscades: leur armée se compose d'un corps de cavalerie, qu'ils partagent en plusieurs détachemens, ayant chacun un chef à sa tête. Quand ils sont forcés de livrer le combat en rase campagne, ils s'élancent en masse, avec une inexprimable intrépidité, sur le feu le plus formidable, et souvent ils ont culbuté d'épais bataillons de troupes réglées et bien disciplinées.

p. 88

On se fera une idée de leur ardeur guerrière par ce qu'en disent le chevalier d'Azara et le père Dobrizhofer dans leur *Histoire du Paraguay*.

"Quand on pense que les Charruas ont fait répandre aux Espagnols plus de sang que les armées des Incas et de Montézuma, on croirait que ces sauvages forment une nation très nombreuse. Eh bien! que l'on sache que ceux qui font une si cruelle guerre ne sont pas quatre cents combattans! On a envoyé contre eux plusieurs milliers de vétérans, on leur a porté des coups terribles; mais enfin ils subsistent, et nous ont tué beaucoup de monde."

Dans la dernière guerre que les Buénos-Ayriens eurent à soutenir contre les Brésiliens, en 1828, ce ne fut pas un spectacle peu curieux pour l'armée orientale (dit M. Curel, pag. 11 de sa "Notice sur les quatre Charruas") "de voir le cacique Péru, chargeant à la tête de sa horde de sauvages, nus et montés à poil, n'ayant pour toutes armes que leurs terribles lances, mettre en déroute les bataillons brésiliens, à moitié vaincus d'avance par la terreur que leur inspiraient ces formidables adversaires".

Ils sont tellement habitués à se battre à cheval, que quand ils viennent à perdre leur monture, ils sont absolument incapables d'aucune action et perdent à l'instant toute leur énergie. Il en est de même dans toute autre

circonstance qu'à la guerre: il semble que toute leur activité dépend de celle de ce puissant auxiliaire.

En voyant un Charrua poursuivre ou arrêter dans sa course un taureau sauvage, on ne pourrait pres / que pas dire comment il se tient sur son coursier, tant est simple la composition de son harnais: la bride et le mors ne font qu'un; ils consistent en une longue courroie de cuir, terminée à l'une de ses extrémités par un anneau dans lequel on engage l'autre bout pour former une sorte de noeud coulant; l'anse qui en résulte est engagée dans la bouche du cheval et placée derrière ses crochets; l'anneau qui sert de coulant est au-dessous du menton, et ne peut s'en écarter sans qu'on défasse un noeud fixe.

Une large bande de cuir, terminée par des lanières à une de ses extrémités et par des boutonnières à l'autre, sert de sangle; chaque lanière étant engagée dans la boutonnière correspondante, après avoir serré suffisamment, est arrêtée par un noeud; après la sangle sont attachées les courroies des étriers. Ceux-ci diffèrent singulièrement des nôtres, ils sont formés par une petite lame de bois flexible, ployée de manière à former un triangle équilatéral de deux pouces de côté et à laisser un espace vide, afin d'y placer le gros orteil, seulement pour monter à cheval. Aussitôt qu'ils l'ont enjambé, ils saisissent la courroie de l'étrier entre le gros orteil et les autres doigts, qu'ils ferment, et, ainsi cramponnés, il est presque impossible de les démonter. Pour se diriger, c'est avec la main qu'ils frappent une petite tape sur le col ou près des oreilles du cheval, et pour le lancer, il leur suffit de lui presser un peu les flancs. Ces animaux, originaires de l'Andalousie, ont conservé tous les caractères physiques et les allures de leur race; et, bien que leur pied ne soit pas chargé par un fer, cependant le même cheval peut, en moins de vingt-quatre heures, parcourir un espace de soixante lieues toujours au galop / et sans manger. Quand la route est longue, le Charrua se pourvoit de quelques tranches de viande et de son *quillapi* (V. à la page 92). Dès que sa provision est épuisée, il *lace* le premier boeuf sauvage qu'il rencontre, l'abat, le tue, prend par-ci- par-là les morceaux qui lui conviennent, et abandonne le reste aux animaux de proie. Lacer un boeuf, le bouter et le tuer, c'est une affaire de quelques instans: dès qu'il est abattu, un lacer est passé autour de ses cornes et sert à lui fixer la tête après les pieds; en deux coups, les deux tendons d'Achille sont coupés; leur section produit un bruit semblable à un coup de fouet; les pieds obéissant à leurs fléchisseurs, qui n'ont plus d'antagonistes, se portent en avant, et l'animal se trouve ainsi acculé. Immédiatement après, l'homme lui bondit sur le dos, comme le ferait un singe, coupe le ligament cervical, et ainsi maître de l'animal, il le saigne à la gorge et le dépouille vivant.

Bien que les armes à feu soient connues des Charruas, cependant ils en

p. 89

p. 90

font peu de cas, à cause de l'entretien qu'elles exigent et de la poudre qu'elles nécessitent. Ils se servent plus volontiers du sabre; mais leurs armes de prédilection sont le couteau, la lance, les flèches, les boules et le lazo. Ces deux dernières étant peu connues en Europe, j'en dirai seulement quelques mots.

p. 91 Les boules sont trois pierres rondes, dont une est d'un moindre volume que les autres qui ont celui d'une orange; elles sont recouvertes chacune d'une enveloppe de cuir, et cousues très solidement après une tresse de cuir longue de quatre pieds pour les grosses, et de trois seulement pour la petite. Ces trois tresses sont fortement réunies par leur autre extrémité, où elles sont nouées et cousues. Pour s'en servir, ils tiennent la plus petite boule dans une main et impriment aux autres un mouvement de rotation horizontalement au-dessus de leur tête; après qu'elles ont acquis une assez grande force d'impulsion, ils les lachent, et elles vont, en tournoyant comme un boulet ramé ou enchaîné, s'entortiller après les jambes de celui qu'ils poursuivent. Renversé et garroté, un homme ou un animal leur est ainsi livré sans défense. Ils sont tellement exercés au maniement de cette arme et tellement adroits, qu'à une distance de trente ou quarante pieds ils sont surs d'atteindre les jambes d'un cheval ou seulement le cavalier qui le monte. Ils se servent de plus petites pour la chasse des autruches et d'autres oiseaux qui ne sont pas plus gros qu'une perdrix.

p. 92 Le lacet (ou lazo) est une tresse en cuir grosse comme un doigt et longue de vingt à trente pieds. L'une de ses extrémités est terminée par un anneau de fer, dans lequel l'autre est engagée, pour en faire une sorte de noeud coulant; le tout est roulé en grands cercles de trois à quatre pieds et attachés ensemble par deux petites lanières. Pour s'en servir, le Charrua tient l'extrémité pourvue des petites lanières dans la main gauche; de la droite il fait tourner au-dessus de sa tête les cercles, comme il fait avec les boules, et après un nombre suffisant de tours, il les lâche. Une des difficultés de l'emploi de cet instrument consiste à ce que le noeud coulant du dernier cercle se maintienne ouvert, pendant que les autres se déroulent en franchissant l'espace; il suffit pour cela d'imprimer le mouvement de rotation en sens inverse de la direction suivie pour enrouler le lazo. Lorsqu'il atteint son but, il tombe sur la proie comme un épervier ou comme le filet du même nom. Si le sauvage chasse à la course, ce qui a lieu presque toujours et à cheval, à l'instant où le lazo tombe, il se retourne brusquement en revenant sur ses pas; alors le noeud coulant se serre, et l'animal ou l'homme sont entraînés par cette terrible longe avec toute la force et la vitesse du galop. (1)

(1) C'est avec cette arme redoutable, en usage ainsi que les boules dans toutes les provinces civilisées de la Plata, que, dans la dernière guerre, lorsque Monte-Video était occupé par les Brésiliens, plusieurs de leurs soldats qui

Le costume des Charruas est très simple: la plupart sont complètement nus, même les femmes, pendant l'été; quelquefois seulement ils se couvrent les parties génitales avec des peaux du *couia* cousues ensemble, dont ils se servent toujours aussi pour faire le *quillapi*, sorte de manteau carré de quatre ou cinq pieds, qu'ils ne portent qu'en hiver; ils sont dans l'usage d'en appliquer contre eux le poil, et de faire de l'autre côté de ces peaux une quantité de dessins plus ou moins bizarres, mais toujours symétriques et réguliers. Le pelage de cette espèce de grand rat leur fournit une fourrure très douce et très jolie, et leur sert aussi de tapis pour se reposer à terre, et pour se garantir des insectes pendant le sommeil. (a)

p. 93

Leur *ceinture* est ordinairement faite avec une bande de cuir large de trois ou quatre travers de doigts, et s'attache par une boucle. Celles des chefs de guerre et du cacique sont garnies de petites plaques de cuivre et de deux bandes de drap rouge ou de tout autre objet pouvant servir d'insignes de leur grade; elles leur servent aussi à porter les petites boules ainsi que le *couteau* et sa gaine. Les hommes et les femmes en sont habituellement pourvus: il est pour eux un ustensile et une arme; sa forme est celle de nos grands couteaux de cuisine. Lorsqu'un Charrua se met en route, comme un soldat il porte tout son équipement. Le *lazo* roulé est passé en bandouillière et croisé par les grandes boules, qui sont aussi roulées. Il en est de même de l'arc et du carquois, qu'ils portent aussi sur l'épaule. Le *quillapi* roulé, ainsi que la provision de viande, sont attachés sur la croupe du cheval. Pendant le mauvais temps, ou quand il fait froid, ils portent le *quillapi* sur l'épaule, à-peu-près comme la toge romaine.

A leur grande énergie pour la chasse, la guerre ou le pillage, succède bien souvent une sorte d'apathie ou d'insouciance; il semble qu'ils sont insensibles à tout ce qui les environne: on en a vu assis sur une pointe de rocher, la tête appuyée sur leurs poings, rester complètement immobiles et dans la même attitude pendant quatre jours sans boire ni manger; bien

étaient en faction pendant la nuit sur les terrasses des maisons isolées, en furent arrachés et amenés morts par les Gauches dans le camp des assiégés. C'est presque de la même manière, que le général Paz, commandant de l'armée unitaire qui se trouvait à vingt-deux lieues environ de Cordova, fut **boulé** par un Gaucho (et non par un Charrua, comme le dit M. Virey), en allant reconnaître un détachement que commandait le colonel Reinafé. Cet événement décida le sort du parti unitaire: l'armée ayant perdu son chef, les ambitieux se disputèrent le commandement; la démoralisation se répandit parmi les soldats, et la plupart désertèrent. Le reste du parti des libéraux unitaires, ayant mis à sa tête le général Lamadrid, se retira à Tucuman; mais il fut bientôt mis en déroute par Quiroga, et forcé de se retirer à Bolivia.

(a) Le manuscrit ajoute: "Pendant toute la belle saison, ces sauvages ne portent que le *chilippá* qu'ils fixent sur les hanches avec une ceinture."

p. 94

qu'ils fussent exposés à l'ardeur du soleil comme à la / fraîcheur des nuits, ils paraissaient plongés dans une sorte d'extase méditative.

Très industrieux quand la nécessité les domine, les Charruas font eux-mêmes la plupart des objets qui leur sont nécessaires, et utilisent à beaucoup d'objets le petit nombre de matériaux qu'ils ont l'habitude d'employer. Avec les peaux desséchées des boeufs ou des vaches, ils couvrent leurs *toldos* (tentes); ils en font des gaines, des carquois, des courroies, des nattes, des tresses, qui leur tiennent lieu de cordes. Les tendons de ces animaux sont aussi des liens très résistants avec lesquels ils fixent très solidement les fers de leurs lances, de leurs flèches. A défaut de fers, ils se servent de dents de poissons, d'os rendus pointus. Le *nandu* (espèce d'autruche) leur fournit, par ses intestins, des fils très durables, qu'ils préparent comme nos cordes de boyaux. Les peaux du *couia* (mus coipus), dont la fourrure est chaude et abondante, leur servent de vêtements, de tapis, de coussins, etc. Veulent-ils en couvrir de peintures l'extérieur? avec quelques poils attachés à un petit baton, ils font un pinceau; et prenant les terres colorées de diverses contrées de leur voisinage, telles que des ocres rouges et jaunes, ainsi que d'autres, ils les détrempent avec du sang ou avec du fiel pour les fixer.

p. 95

Qui leur apprend, avant l'arrivée des Européens, à préparer la *chicha* en faisant macérer jusqu'à la fermentation des cannes à sucre ou du miel sauvage, dont ils obtenaient une liqueur enivrante, et à se servir par infusion du gongonha (*Ilex Paraguayensis*) ou *maté*, dont ils font une boisson désaltérante ou qu'ils prennent comme un passe-temps?

Bien qu'ils ne fassent que les objets qui sont pour eux de première nécessité, cependant on leur en trouve aussi quelques-uns de pur agrément: telle est l'espèce de violon monocorde dont je les ai vus tirer des sons très doux et assez harmonieux.

Une petite branche d'arbre ayant assez de raideur, est celle qu'ils préfèrent: après en avoir enlevé l'écorce ils font près d'une de ses extrémités une petite entaille circulaire, à dix pouces ou un pied de distance ils en font une autre semblable, et coupent la baguette à cinq pouces environ audessous de la seconde entaille: cette partie est le manche de l'instrument. Quinze à vingt crins de queue de cheval sont fortement attachés de manière à former une boucle, qui est traversée par le baton, et que l'on fait monter jusqu'à deux pouces environ de l'entaille inférieure; l'autre extrémité des crins est fixée après l'entaille supérieure, d'où elle ne doit pas pouvoir se séparer.

Pour jouer de cette espèce de violon, ils font ployer le baton, pour que l'anse de crins descende dans l'entaille inférieure, et qu'ils y demeurent tendus comme la corde d'un arc; ils prennent le manche de la main gauche, de manière à ce que trois de leurs doigts puissent servir de touches pour va-

rier les sons, et fixent entre les dents l'autre extrémité du violon; une petite baguette droite et lisse qu'ils mouillent de salive est l'archet qui fait vibrer les crins; et l'ouverture des lèvres, qu'ils agrandissent ou resserrent, comme pour jouer de la guimbarde, leur sert à moduler et varier le ton.

Sur un tel instrument, on peut bien penser que le nombre de notes que l'on peut obtenir est assez limité; cependant il donne presque un octave, et les airs qu'il permet de jouer sont monotones et peu variés; leur mesure est ordinairement en trois temps.

p. 96

Il est très présumable qu'ils ont quelques chants, mais je n'en ai pas entendu. L'un des quatre qui sont à Paris, siffle assez juste, lorsque la fantaisie lui en prend.

Il résulte de ces faits que l'assertion d'Azara, reproduite par M. Virey, relativement à leur musique, ou à leurs amusemens, n'est pas exacte; il y est dit: "Ils n'ont ni chansons, ni danse, ni musique, ni société; toujours graves et taciturnes, etc." C'est précisément le contraire; on a été induit en erreur par leur excessive réserve, tant ils mettent de soin à se cacher et à dissimuler devant les étrangers toutes leurs sensations. Pour moi, je les ai vus et entendus rire aux éclats, rarement, il est vrai, mais néanmoins cette manifestation a lieu chez eux comme chez nous. Ils ont même quelques jeux d'adresse, tels que celui du couteau et les osselets: ils jouent au couteau à-peu-près comme nous jouons au bouchon, et en place d'osselets, ils se servent de petites pierres.

Relativement à l'intelligence de ces sauvages, que l'on a ravalée, je ne pense pas non plus, avec M. Virey, qu'il y ait chez eux *défaut d'exercice de la pensée, et que l'absence de toute instruction laisse moins d'extension à leur organe cérébral*. Il me semble que tous les faits qu'il cite sur les coutumes de ce peuple, réfutent complètement la première partie de sa proposition, qui serait tout au plus applicable aux idiots de la Nouvelle-Hollande; et que la seconde partie est en opposition avec les faits; car le cerveau d'un Charrua n'est pas moins volumineux ni moins pesant que celui d'un Européen. Il ne faut qu'étudier et analyser toutes leurs manifestations, pour reconnaître les nombreuses preuves d'une assez grande sagacité. Si l'on attend pour s'éclairer qu'ils répondent aux questions qu'on leur adresse, maints motifs les retiennent; ils se taisent: prendra-t-on leur silence pour de l'idiotisme? ce serait une erreur que leurs actions démontrent. Leur orgueil est offensé de savoir qu'on les montre comme des animaux de ménagerie. Ce sentiment tout humain, que nous manifesterions nous-mêmes, si prisonniers de guerre, comme eux, on mettait l'un de nous en spectacle, n'est-il pas une preuve qu'ils ont plus de noblesse de caractère qu'on ne croit ordinairement.

p. 97

On sait que ces sauvages connaissent par les traces quel est l'animal de

leur forêt qui a passé dans un lieu, et s'il y a séjourné ou non. S'ils reconnaissent, par exemple, que c'est un cheval, ils savent s'il a passé au trot ou au galop, s'il était fatigué ou non, etc. Interrogés sur ces détails, c'est avec la plus grande peine que j'ai pu savoir que quand ils voient la terre rejetée au loin derrière l'empreinte, c'est que le cheval était au galop; lorsque l'empreinte est profondément marquée, c'est qu'il est fatigué ou qu'il porte un cavalier, etc.

p. 98 Qui ne reconnaîtrait dans ces observations comme dans un nombre immense d'autres, que les bornes de cette notice ne me permettent pas de développer, que ces hommes, qui ne sortent de leurs forêts que pour faire la guerre à ceux qui sont civilisés, savent et peuvent diriger leur attention comme eux; que souvent même ils savent mieux épier, car leur vigilance est continuelle; et qu'ils font les mêmes raisonnemens et les mêmes inductions que la plupart des habitans de nos campagnes.

Contens de peu, satisfaits du présent, les Charruas ne portent pas loin leur vue dans l'avenir; il m'a paru qu'ils ont quelques idées d'un être immatériel analogue à l'âme, sur lequel ils n'ont pu me donner d'explications. Cependant, lorsque l'un d'eux fut mort (Senaqué), je demandai à Péru ce qu'il pensait de la mort de son compagnon: "Ah! il est retourné dans le pays, me dit-il, il reviendra encore"; et je ne pus en obtenir d'autres réflexions. Je ne doute pas, à en juger par leur organisation cérébrale, qu'ils manifestent la vénération ou la superstition de quelque manière, et qu'ils observent entre eux quelques cérémonies pieuses; mais je ne les ai pas vus faire la moindre démonstration, pendant que j'étais auprès d'eux, qui put justifier ces suppositions. Il est vrai que je ne les ai observés que pendant le jour, et non pas aussi souvent que je l'eusse désiré, si mes autres occupations me l'eussent permis.

p. 99 Depuis que les Européens sont venus s'établir dans ces parages, les Charruas ayant eu de fréquentes occasions d'entrer en relations avec eux, il en est résulté quelques croisemens de races, qui ont été l'origine d'un nouveau peuple, demi-sauvage et demi-civilisé, qui habite aux environs des villes et que l'on nomme *Gauchos*. Plusieurs de ces métis entendent le langage des Charruas, soit que, pendant leur enfance, ils aient été forcés de vivre parmi eux, ou que, nés Charruas eux-mêmes, ils aient été faits prisonniers dans leur basage; néanmoins, ce sont eux qui servent d'interprètes pour tout ce que l'on peut avoir affaire avec les sauvages. A certaines époques de l'année, ils apportent dans un même endroit les objets dont ils n'ont pas besoin, tels que des cuirs de boeuf et autres, des peaux, des plumes, des tresses, des lazo, des boules, etc., etc., qu'ils échangent contre du tabac, de l'eau-de-vie, des harnais, des fers de flèche et de lance, des couteaux, des boucles, des anneaux, ou tous autres objets à leur convenance.

Bien que le plus souvent ils ne sachent et ne veuillent pas se servir des choses dont les hommes civilisés font usage, ils tiennent à se les procurer, soit par voie de trafic ou par le vol; mais dès qu'ils en sont possesseurs, étant peu soigneux, ils ne tardent pas à les perdre.

L'astuce, le vol et le meurtre, sont tellement dominans chez eux, qu'ils ne peuvent s'empêcher de les manifester les uns envers les autres. Ainsi, par exemple, lorsque plusieurs Charruas se réunissent pour passer en compagnie quelques instans, selon leur usage le plus habituel, ils s'asseyent à terre, croisent les jambes à la manière orientale ou comme nos tailleurs, et forment un cercle. Celui qui, dans le nombre, a pu se procurer de l'eau-de-vie ou autre liqueur forte, se gardant bien d'en donner à ses voisins, boit avec la plus grande gloutonnerie et ne tarde pas à s'enivrer; alors cédant à toutes ses impulsions, la réunion ne se termine presque jamais sans quelques coups de couteau; ou bien, sans cette cause, le même résultat arrive aussi fréquemment. S'ils sont en train de jouer aux osselets ou au couteau, ils ne peuvent s'empêcher de tricher; d'abord ces petites tromperies provoquent l'hilarité, et bientôt après occasionnent les rixes les plus dégoûtantes; leur perfidie s'exerce de la manière la plus noire, le sang coule, et presque toujours il y en a quelqu'un de tué. /

C'est ordinairement aussi dans ces sortes de réunions qu'ils nourrissent de génération en génération la haine et l'envie: ils se racontent toujours les persécutions des *Castillans* (ils désignent de ce nom tout étranger, de quelque pays qu'il soit); ils se disent toutes les cruautés et les représailles dont ils ont usé envers eux, et ne manquent jamais de grossir leur récit de la plus vaniteuse forfanterie. J'eus occasion d'en juger moi-même par les conversations qui ont eu lieu de temps en temps avec les Charruas qui sont ici, et dans lesquelles chacun d'eux se vantait d'avoir donné la mort à plusieurs centaines de créoles, soit dans des combats, soit dans leurs incursions sur des habitations isolées. L'un d'eux, Péru, répète souvent qu'il ne sera content que lorsqu'il aura fait payer au président Ribéra, par sa vie, le sang de tous ses compatriotes.

Naturellement peu consciencieux, n'observant entre eux ni foi ni clémence; ils ne pouvaient en agir autrement avec des étrangers, d'autant plus qu'ils n'en ont jamais éprouvé que des persécutions; aussi fut-il impossible de contrater avec eux aucun traité durable. Perfides et vindicatifs héritiers de la haine de leurs ancêtres, les Charruas s'opposaient opiniâtement à l'envahissement de leur territoire, qu'ils défendaient pied à pied. Pendant les nuits éclairées par la lune, ils fondaient à l'improviste sur les habitations isolées, ils y semaient la dévastation et la mort. Quel que fut leur âge, tous les hommes étaient impitoyablement massacrés, et après avoir incendié tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, ils entraînaient dans leurs retraites les femmes, les enfans et les bestiaux.

p. 101

C'est ainsi qu'ils trouvaient, depuis l'installation / des Européens, les moyens de satisfaire à tous leurs appétits. Bien que l'appât d'un riche butin les eut attirés vers la civilisation, cependant, comme il leur fournissait continuellement l'occasion de développer les penchans de *la haine*, de *la ruse*, de *la propriété*, du *courage*, de *la destruction*, etc., sans éveiller l'action d'aucun de leurs sentimens, il en résultait que toute leur intelligence assistait leurs facultés dominantes, et les rendait plus redoutables que les animaux de leurs forêts. C'est ainsi qu'une sorte de nécessité contraire à leur progression vers la vie pastorale, qui les eut conduits à la civilisation, en fit un peuple de vagabonds et de pillards intraitables, de l'amélioration duquel on crut devoir désespérer.

p. 102

Vers la fin du dernier siècle, cette tribu avait été considérablement affaiblie par les excursions continuelles des Espagnols qui les traquaient comme des bêtes fauves et les repoussaient dans l'intérieur; de telle sorte que ces sauvages habitaient, il y a deux ans, dans les riches vallées qu'arrosent l'Arerugua, le Mataoco, l'*Arapéi* et l'Ibicui. Enfin, en 1830, le général Ribéra, président de la république de l'Uruguay, résolut de leur faire une guerre d'extermination pour assurer à son pays un repos durable dont il n'avait pu jouir jusqu'alors, et qu'il désespérait d'obtenir de toute autre manière; d'autant plus que c'était la dernière tribu sauvage existant dans ces contrées. Après quelques mois de combats isolés qui n'avaient rien produit de décisif, le général Ribéra, sous le prétexte de leur proposer un traité de paix, les attira dans le Queguay, endroit où il avait fait cacher mille à douze cents hommes de troupes réglées; là, sous la conduite de leurs caciques, les / Charruas, pour la plupart sans armes, étaient venus avec leurs femmes et leurs enfans. En quelques instans, ayant été cernés, on dirigea sur ces malheureux, et presque à bout portant des feux croisés de mousqueterie et d'artillerie. Ceux d'entre eux qui étaient armés, quoique en petit nombre, causèrent de grands ravages dans les rangs de leurs assassins, sur lesquels ils se précipitèrent avec une rare intrépidité; mais bientôt accablés par le plomb et la mitraille, presque tout ce qui restait de ces habitans primitifs fut impitoyablement massacré. La plupart préférant la mort à la fuite, se ruaient sur la foudre qui les écrasait; tandis que d'autres, qui s'efforçaient de regagner les déserts, n'attendaient leur salut que de leur adresse et de la rapidité de leur course. Les plus agiles échappèrent; mais douze ou quinze ayant été atteints par la cavalerie, qui les harcelait, furent ramenés prisonniers, et allaient être fusillés lorsque quelques personnes s'intéressèrent à eux auprès du colonel Ribéra, frère du président. Celui-ci ayant reconnu le cacique Péru, déjà blessé d'un énorme coup de sabre, lui sauva la vie par égard pour des services militaires qu'il avait précédemment rendus à la république dans la guerre contre les Brésiliens; il le

prit sous sa protection ainsi que sa famille et ses compagnons d'infortune, et les fit tous conduire au fort de Monte-Video.

C'est à cette circonstance inattendue qu'ils durent la conservation de leur existence, qu'ils eussent préféré perdre, sans doute, plutôt que de trainer une vie malheureuse dans une continuelle captivité. Dans cette triste situation, l'espoir d'un meilleur sort soutient leur courage héroïque. Bien qu'ils paraissent complètement insoucians et résignés, cependant ils rêvent sans cesse à leur patrie; ce n'est qu'avec mépris et par des expressions injurieuses qu'ils parlent de la France ou de tout autre pays. Leur soleil, leurs forêts, leurs *toldos*, sont pour eux préférables à nos brillantes cités; tous leurs vœux sont d'y être reconduits; et cédant parfois aux inspirations de leur organisation sanguinaire, ils se repaissent des idées de recouvrer leur liberté première, et d'assouvir, par les cruautés les plus atroces, leur insatiable vengeance.

p. 103

S'il est vrai de dire que pendant plus de deux siècles les Charruas n'ont cessé de se montrer indomptables et cruels, il est juste de convenir qu'ils ont défendu leurs droits avec le courage du désespoir; et que s'ils ont été vaincus par la discipline et par le nombre, ils ont su, comme les peuples civilisés, mourir en héros. Dignes d'une plus haute considération que celle qui leur est généralement accordée, c'est au phrénologue qu'il appartient plus qu'à tout autre peut-être, de les justifier, et de prouver combien l'organisation cérébrale de ces hommes est supérieure à celle des brutes, au rang desquelles on n'a cessé de les ravalier.

Depuis que cette Notice a été lue à la séance annuelle, le cacique Péru étant mort, et Michaela étant accouchée d'une petite fille, j'ai cru qu'il serait intéressant de joindre aux renseignemens que nous possédons sur leurs coutumes celles relatives à l'accouchement qui eut presque lieu sous nos yeux, et de relater aussi ce que j'ai pu apprendre sur l'autopsie de Sénaqué et de Péru.

Ces détails ayant un peu augmenté les limites de ce Mémoire, et les bornes de notre Journal ne permettant pas de l'insérer entièrement, la suite paraîtra dans un prochain numéro.
